





LETTRES VENDÉENNES.

I.



LETTRES VENDÉENNES

OU

CORRESPONDANCE DE TROIS AMIS,

en 1823,

Dédiées au Roi.

PAR M. LE V^TE WALSH.

Troisième Édition,

Revue, corrigée et augmentée.

Tome Premier.



Paris,

L. F. HIVERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES MATHURINS SAINT-JACQUES, N° 18.

1827.

AU ROI.

Sire,

Je n'aurais jamais osé supplier Votre Majesté de m'accorder l'insigne faveur de lui dédier mon ouvrage, si je n'avais trouvé quelque garantie dans son titre seul, les Lettres Vendéennes. *En relisant tous ces traits, ou nobles ou touchans, que j'ai recueillis sur les lieux où ils s'étaient passés, j'ai trouvé cette foi vive qui rappelle celle des premiers chrétiens, cet honneur si pur qui ressemble tant à celui de nos anciens preux.*

J'ai pensé que le récit vrai d'une

suite d'actions que la religion et le dévouement savent seuls inspirer, pouvait être offert à un Roi modèle de piété et d'honneur. L'histoire des Bayards de nos jours ne peut-elle pas être déposée aux pieds du petit-fils de saint Louis et du Successeur de François premier !

Je suis avec le plus profond respect,

De Votre Majesté,

Le plus fidèle Sujet,

Vte Walsh.

PRÉFACE.

J'ÉTAIS enfant quand j'émigrai avec ma famille; et quand je revins des pays étrangers, mon désir fut d'habiter cette partie de la France qui n'avait pas voulu de la régénération de 1793; je sentais le besoin de vivre dans un pays où les vieux principes n'étaient point effacés, et où de nouveaux souvenirs avaient attaché tant de gloire! Je me fixai en Bretagne, terre d'honneur et d'hospitalité, qui avait accueilli ma famille lors d'une première émigration en 1690, et qui, en 1790, vit, quand nous la quittâmes pour émigrer de nouveau, que notre fidélité à la cause des Rois n'était point changée.

Vivant au milieu d'un pays plein de beaux lieux, et de lieux de beaux souvenirs, je me suis plu, depuis que je l'habite, à visiter ses monumens, à méditer sur ses ruines. Je les ai parcourues en lisant les Mémoires de madame de La Rochejaquelein, l'histoire de M. de Beauchamp, vérifiant pour ainsi dire les faits à chaque place; et j'ai souvent éprouvé le plaisir d'entendre de *paysans vendéens* qui certes n'avaient pas lu les

Mémoires de Beauchamp, dire comme lui ce dont ils avaient été témoins : c'est une justice qui lui est due, et que je lui rends. Je me faisais ainsi *raconter* par les gens du pays les histoires de leurs villages, et par les châtelains les malheurs de leurs châteaux. Avec mon crayon, j'esquissais les vieilles églises, les tours démantelées, les manoirs gothiques; et, au-dessous de chacun de mes croquis, j'écrivais l'histoire du lieu que je venais de dessiner. J'avais apporté ainsi chez moi un grand nombre et de dessins et de *souvenirs* de toutes mes excursions. Ce sont ces *souvenirs*, ces *histoires*, que je livre aujourd'hui au public, sous le titre de *Lettres Vendéennes*; et, en les lui offrant, je me crois obligé de déclarer, d'une manière formelle, qu'il n'y a pas une seule *histoire* qui ne soit vraie, qui n'ait encore ses témoins au village, dans nos campagnes et dans nos villes. J'ajoute que c'est de ces témoins que je tiens les récits qui paraîtront les plus incroyables.

J'ai adopté la forme épistolaire, parce qu'elle était la plus commode pour les transitions. J'ai placé un des correspondans de *mon Vendéen* au Mont-Valérien, parce que rien ne m'a semblé aussi naturel à lier ensemble, que la *Religion* et la *Vendée*; et si plusieurs lettres du recueil sont datées d'Espagne, c'est qu'en 1823, mon fils s'y trouvait; et que ma pensée se tournait souvent

de ce côté-là : d'ailleurs, la guerre que l'on y faisait était si noble ! On s'y battait pour délivrer un Roi : n'était-ce pas une autre guerre vendéenne ?

Voilà ce que j'écrivais lorsque je publiai la première édition de mes lettres. J'étais loin de croire alors à la faveur qui depuis a honoré mon ouvrage, et je ne pensais pas que la possibilité de profiter des critiques me fût deux fois donnée; à ma seconde édition j'avais déja fait disparaître quelques erreurs qui s'étaient glissées dans la première; à la troisième qui paraît maintenant j'ai encore fait de nouvelles corrections. Une lettre a été ajoutée; il y a un an qu'elle aurait pu sembler une louange, donnée à un homme puissant, au ministre qui répandait le plus de faveurs. Aujourd'hui elle n'aura l'air, que de ce qu'elle est, de l'expression de la vérité, et d'une justice rendue, à un des plus beaux noms de notre vieille monarchie. Il ne manquait aucune gloire au nom de La Rochefoucauld; la nouvelle lettre que je publie prouvera que la gloire vendéenne lui appartient aussi. Le plus auguste des suffrages a été accordé à mon livre, S. M. Charles X, auquel il est dédié, a daigné donner à son auteur une marque de sa royale satisfaction, c'était un ordre de redoubler toujours de zèle, pour rendre l'ouvrage moins imparfait; aussi est-il arrivé, je crois *au point de* pouvoir être donné sans crainte

dans les maisons d'éducation ; il a été soumis aux juges les plus compétens.

Les *Lettres Vendéennes* ne contenaient rien sans doute, ni d'inconvenant, ni de dangereux pour les gens du monde ; on leur reprochait même de retomber un peu trop dans le genre des *Lettres édifiantes*. Mais elle sont été *données en prix* dans plusieurs colléges et séminaires ; peut-être obtiendront-elles encore cet honneur ; alors il a fallu en faire disparaître quelques passages, où *René* peignait les danses de la molle Andalousie et les mœurs d'Espagne.

Ce qui était sans inconvénient pour nous n'était peut-être pas sans danger pour de jeunes imaginations, toujours si promptes à s'enflammer....

Les vents irrités ne peuvent rien contre le chêne qui croit parmi les rochers; mais, si le moindre souffle glacé de l'hiver pénètre dans la serre où l'on élève avec soin de tendres fleurs, vous les voyez bientôt se pencher, se flétrir et mourir.

Il a été prouvé à l'auteur que dans l'histoire des deux bons frères, il avait été induit en erreur, que les deux jeunes Nicolas n'étaient pas morts le même jour, la vérité a été rétablie.

Quant à la terrible histoire de *la Fille de la punition*, elle trouve encore des incrédules.

J'affirme de nouveau qu'elle est parfaitement exacte, et je répète que je la tiens d'un homme respectable, ancien Vendéen, qui demeure à peu de distance de la *maison maudite*.

Quelques personnes m'ont aussi reproché d'avoir rendu une fille impie et dénaturée plus odieuse qu'elle n'a été. Je puis affirmer que des personnes qui habitent la ville où le crime s'est passé, m'ont donné l'assurance que mon récit était au-dessous de la vérité.

Dans les lettres sur l'Anjou (province si riche en fidélité), les noms de d'Elbée, de Cathelineau, de Stofflet, n'avaient été que prononcés ; dans la présente édition, ces hommes illustres occupent beaucoup plus de place : leur histoire est racontée en détail ; il en est de même relativement à plusieurs autres chefs du pays de Retz et du bas-Poitou. L'auteur est allé dans la contrée où ils ont combattu, et s'est repenti de son premier silence. Aujourd'hui il redit ce qu'ils ont fait, c'est la meilleure manière de les louer. L'ouvrage qui rappelle leurs hauts faits a été lu dans le pays même où ils se sont passés ; si le récit en avait été inexact, des réclamations nombreuses auraient eu lieu, et l'auteur se serait fait un devoir de rétablir le vrai, qui, comme l'a dit Boileau,

. . . *Peut quelquefois n'être pas vraisemblable.*

En effet, à Paris, comment ne pas croire qu'il y a de l'exagération dans les traits de fidélité que j'ai cités? Est-ce au centre de l'égoïsme que l'on pourra concevoir la noble exaltation des sacrifices? la sainte abnégation du dévouement? Les mœurs mêmes de la Vendée, quand on les décrit fidèlement, ont une couleur de poésie, un air antique qui font douter de la véracité du narrateur; dans un pays usé, on ne comprend rien à un peuple primitif: il y a trop de distance entre les deux.

Mais que les incrédules que j'ai rencontrés, que les gens au cœur froid daignent visiter cette terre historique, ils en reviendront meilleurs, mon livre ne leur paraîtra plus une *exagération royaliste*, et ils concevront alors qu'il ait été donné en prix dans beaucoup de maisons d'éducation; dans les colléges, dans les séminaires, on a pensé qu'il valait autant offrir à l'admiration de jeunes chrétiens un Vendéen mourant pour la foi du Christ, qu'un Romain ou qu'un Grec s'immolant ou pour Sparte, ou pour Rome; qu'il était bon et salutaire d'apprendre à nos enfans, destinés à vivre sous un sceptre monarchique, que le courage, le dévouement, l'héroïsme et la gloire se trouvent aussi bien sous les drapeaux de notre vieille monarchie, qu'à l'entour des faisceaux républicains et des aigles romaines.

Comment! ce serait dans ce siècle qui se vante d'être *Français par excellence*, que l'on ne voudrait pas que l'on montrât de la *gloire française* à de *jeunes Français?* Mais, m'objecteront quelques personnes, cette gloire que vous venez offrir à l'admiration de nos enfans est-elle donc si pure? sous quel drapeau vos palmes ont-elles été cueillies? quelle cause défendaient vos héros? A ces personnes je répondrai: la gloire que je veux que l'on admire est la plus pure de toutes les gloires guerrières, car elle a été acquise en défendant les autels de Dieu, le trône de nos rois, la cabane paternelle et le champ héréditaire. Motif de guerre fut-il jamais et plus juste et plus saint? C'était le motif des Vendéens. Et quel drapeau ont-ils déployé dans leurs combats? Celui que les infidèles avaient vu jadis dans les champs de Tolbiac, et dans les plaines de Tours, celui de Charlemagne, de saint Louis, de François Ier, d'Henri IV et de Louis XIV, et les palmes qu'ils ont moissonnées à l'entour de ce vieil étendard n'étaient-elles pas les palmes du martyre?

On m'appellera un *demeurant d'un autre âge*, on me signalera comme un retardataire dans la marche rapide du moment, on me dira: Ce n'est pas des *temps passés* qu'il faut parler à la jeunesse actuelle, *c'est de l'avenir*; répétez-lui que rien avant elle n'a pu lui être comparé,

qu'elle tient dans ses mains toutes nos destinées, que la vieillesse ne doit plus être respectée que pour la forme, qu'il est reconnu maintenant qu'elle est incapable de tout soin et de toute affaire, et que c'est exclusivement aux jeunes gens des écoles qu'appartiennent aujourd'hui le savoir, les lumières, et même l'expérience! C'est eux qui doivent, en attendant que le monde leur soit livré, donner des leçons aux gouvernemens; à eux est dévolu le droit de louer ou de blâmer, de régenter les peuples et d'instruire les rois...... Et si je réponds qu'agir ainsi est peu sage, qu'il n'est pas prudent de donner à la jeunesse une si haute idée d'elle-même; que c'est folie d'inculquer tant d'orgueil à qui a besoin de modestie, tant de présomption à qui a besoin de défiance d'elle-même........ les exemples ne manqueront pas à mes adversaires pour me prouver que c'est moi qui me trompe. Ecoutez, me criera-t-on, les paroles des sages d'aujourd'hui, que dit-on à la génération qui s'élève? Lui apprend-on le respect pour le passé? ne signale-t-on pas, au contraire, toutes les fautes des rois? ne va-t-on pas fouiller dans nos vieilles annales pour y chercher toutes les taches de notre histoire, pour dire au siècle actuel : *Tu vaux mieux que tous tes devanciers?*

Le plus éloquent de nos écrivains, celui qui a le mieux célébré le dévouement, les malheurs

et la gloire de la Vendée*, a écrit : *La religion catholique a eu sa Vendée, la philosophie moderne n'aura jamais la sienne.*

Moi qui ai osé glaner dans un champ moissonné par lui, je dirai à mon tour :

La foi fait des martyrs, le *raisonnement* fait de prétendus sages ; la jeunesse, telle qu'on la veut aujourd'hui, raisonnerait, mais ne mourrait pas pour Dieu et pour le Roi, comme est morte aux champs vendéens la jeunesse catholique et royale.... Ecoutez l'enfant des principes du jour, ne dit-il pas : Vos Vendéens combattaient et mouraient pour des choses surannées ; s'ils avaient eu nos lumières, ils eussent été moins *dévoués à leurs prêtres* ; s'ils avaient été aussi instruits que nous, ils auraient mieux connu les *devoirs des rois* et les *droits des peuples*.............

Pour de si profonds penseurs je n'ai point écrit les *Lettres Vendéennes* ; elles ne pourraient leur plaire. Pareille lecture ne convient qu'à ces jeunes Français, fiers de la France d'autrefois, qui admirent le peuple héroïque qui s'est armé pour défendre nos vieilles institutions et nos antiques mœurs. Ceux qui veulent imiter les vertus de leurs pères, et qui seraient prêts à recommencer leur dévouement, aiment à en-

* Châteaubriand. (*Conservateur.*)

tendre raconter leurs exploits et leurs nobles sacrifices.

C'est pour ceux-là que j'ai écrit.

Qu'il me soit permis, en terminant cet avertissement, de remercier pour la dernière fois le public de l'accueil qu'il a bien voulu faire aux *Lettres Vendéennes*; en finissant, l'auteur doit surtout détromper quelques-uns de ses aristarques de l'opinion beaucoup trop flatteuse qu'ils ont prise de lui. Ils le regardent presque comme un sage.... et malheureusement il n'en est pas ainsi!

L'auteur des *Lettres Vendéennes* est un homme du monde; quoique désabusé de beaucoup de ses illusions, il y tient encore; il a écrit pour la société dans laquelle il vit. Les principes royalistes qu'il a mis dans son ouvrage, il les a puisés dans son cœur; les principes religieux qui remplissent les *Lettres Vendéennes* sont les souvenirs de son éducation. Il peut accepter le titre de bon royaliste, que plusieurs de ses critiques lui donnent; il l'accepte, il en est fier, parce qu'il est sûr de le mériter : celui de bon chrétien, il y aspire.... mais il est bien loin d'en être digne!

Une louange qu'on ne mérite pas est presque aussi lourde à porter qu'une faute.

TABLE SOMMAIRE.

TOME PREMIER.

LETTRE VII. *René à Eugène*. (Saumur.) Eloge de Louis-le-Débonnaire; c'est à lui qu'est due la levée depuis Tours jusqu'à Saumur. — Merveilles continuelles de Blois à Angers. — Etymologie du nom de Saumur. — Eglise de Saint-Jean, bâtie par Pépin. — Elle sert aujourd'hui d'écurie pour une auberge. — Le pont Fouchard trop célèbre par la révolte de Berton. — Eglise de Nantilly, la première bâtie à Saumur: c'est là que les Vendéens chantèrent le *Te Deum*. — Leur goût pour les drapeaux; quand M. le duc d'Angoulême vint à Beaupréau, chaque division, chaque village, chaque hameau avait le sien. — Vieux drapeau de Charette apporté dans un château près de Bourbon-Vendée, reçu par la foule assemblée dans la cour, avec honneur et respect. — *Dolmen* de Bagneux. — Ancien palais des rois d'Aquitaine, visité souvent par Dagobert, aujourd'hui changé en ferme appelée *Goberderie*. — Eglise de Notre-Dame de Cunault, bâtie par Dagobert, et dont le chœur est aujourd'hui transformé en grange. — Haine d'un parti contre les *individus* et contre les *choses* qui rappellent d'anciens souvenirs. — Restes, près de Doué, d'un amphithéâtre attribué au roi d'Aquitaine. — Il reçut pendant la guerre de la Vendée un grand nombre de prisonniers royalistes. — Vieillards, femmes, jeunes filles, firent à pied le voyage d'Angers à Doué, liés ensemble par une longue corde. — Tous les hommes y furent massacrés en présence des femmes. — Ces infortunées déposées ensuite

le monde prie avec ferveur et en silence. — Au moment de la communion, on entend des coups de fusil sur la lisière du bois. — Les bleus arrivent, la fusillade s'engage dans l'obscurité. — Frayeur des paysans Vendéens qui fuient de toutes parts, malgré les efforts que font les chefs pour les rallier. — Cependant, le curé n'a point quitté son aube; d'une main il tient le calice et et de l'autre un crucifix. — Guillon (le prétendu de l'hôtesse), blessé et couvert de sang accourt le premier à la voix du pasteur, qui bientôt tombe percé d'une balle. — Guillon se défend toujours avec une nouvelle fureur : Rends-toi, lui crient les patriotes. — Rendez-moi mon Dieu, dit-il, et il expire. — L'hôtesse est conduite par les bleus à Châtillon, qui, le lendemain, est pris par les royalistes. — Son père avait été tué dans l'affaire de la veille. P. 88.

Lettre XI. *Léon à René.* (Mont Valérien.) Adoration du crucifix à Notre-Dame de Paris, le vendredi saint. — Jeunes gens qui causent et tournent en ridicule cette pieuse cérémonie. — Un d'eux a l'air triste et gêné. — Une femme qui prie est insultée par ces esprits forts; elle quitte l'église après avoir jeté un regard sur son fils. — Ce malheureux jeune homme rentre dans l'église, prie un instant et se prosterne devant le crucifix. — Scapulaire que laissent voir ses vêtemens en lambeaux. — L'inconnu trouve à la porte de l'église sa mère, qui lui offre de l'eau bénite. — Ils entrent tous deux dans une mai-

TOME II.

TOME III.

FIN DE LA TABLE.

LETTRES VENDÉENNES.

LETTRE PREMIÈRE.

EUGÈNE A RENÉ.

Mont Valérien, 1er février 1823.

Vous avez tort, mon cher René, de plaindre Léon; jamais il n'a été plus heureux que depuis la grande résolution qu'il a prise. Comme vous, j'étais naguère plein de compassion pour lui... Aujourd'hui c'est presque de l'envie qu'il m'inspire.

Jamais son amitié n'a été plus prévenante et plus douce; quelque chose de grave s'y est joint : ce n'est plus sur les plaisirs qui passent qu'elle s'appuie. Il a voulu donner de la durée à ses sentimens,

et il l'a demandée à la religion. Ne nous en affligeons pas, nous serons aimés plus long-temps. Une sérénité qui vient d'en haut embellit sa noble figure ; l'habit de missionnaire lui va à merveille et ne cache point ce qu'il est.

Venez le voir, venez causer avec lui, et vous ne le plaindrez plus.

Léon vous invite à venir pendant que je suis avec lui ; et moi, je joins ma prière à la sienne : nous serons si heureux de nous retrouver tous les trois ensemble ! Ce sera voler quelques jours de votre congé à votre mère ; mais elle ne vous en voudra pas d'accorder quelques instans à l'ami de votre enfance. Une mère comme elle choisit pour son fils un ami comme lui ! Venez ; elle vous pardonnera.

A peine avais-je eu le bonheur d'embrasser Léon, que son premier besoin a été de parler de vous. Ni le temps, ni le nouvel état auquel il s'est voué, n'ont pu changer son cœur : il nous aime toujours, et n'a pas cessé de s'intéresser à ce qui

nous concerne. Venez donc lui prouver aussi que vous n'avez pas changé.

Je suis arrivé ce matin à la communauté, et j'ai passé la journée dans la chambre de notre missionnaire ; elle n'a pour toute élégance qu'une grande propreté : un beau crucifix d'ivoire, une statue de la vierge, reine des anges, quelques tableaux de piété, une petite bibliothèque ; voilà tout ce que j'y ai remarqué... j'oubliais de grandes et solennelles pensées sur l'éternité, qui sont écrites au-dessus de son prie-Dieu.

Il a plu tout le jour. Vers le soir, la pluie ayant cessé, nous sommes sortis. En passant devant les trois croix du Calvaire, nous avons vu des villageois, des femmes et leurs enfans, qui priaient après les travaux du jour, aux pieds de celui qui a dit :

« Venez à moi vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai. »

Léon s'est mis à genoux parmi ces bonnes gens. J'ai suivi son exemple : sa prière a été courte... peut-être par égard pour

moi... Il s'est relevé, a pris mon bras et a voulu me faire parcourir la montagne de la croix. Arrivé à l'ancien cimetière des Ermites, il m'a montré Paris qui se déployait au-dessus de nous, et m'a dit : « D'ici, que Paris est beau !... beau à mépriser. Voyez, Eugène, toutes ces lumières qui commencent à briller dans son immensité ; c'est le signal des fêtes... l'agitation des plaisirs va succéder à l'agitation des affaires et des travaux ; mais toutes ces lumières n'éclaireront-elles que des joies innocentes ?

« Ici mon ami, la nuit amène le repos ; vous allez l'éprouver, et vous pourrez mander à René que ce qu'il appelle nos mortifications et nos austérités, sont moins fatigantes que ces plaisirs que le monde impose à ses favoris ou plutôt à ses esclaves. »

La cloche sonna. « C'est l'heure du repas, ajouta Léon, venez le partager. Ici, la journée finit vite : après nous irons à la prière.

J'obéis, et pour vous le prouver, mon cher René, bien qu'il ne soit encore que neuf heures, je vous quitte et vous souhaite le bon soir. Adieu, écrivez; faites mieux, arrivez tout de suite, et aimez-nous toujours.

EUGÈNE.

LETTRE II.

RENÉ A EUGÈNE.

Orléans, 15 février 1823.

CERTES, mon cher Eugène, je ferai tout mon possible pour aller voir Léon et vous; dites-lui bien que j'en ai un grand désir. Depuis son retour de la Terre-Sainte, je soupire après le moment où je pourrai l'embrasser et écouter le récit de ses voyages.

Mais on parle plus que jamais de la guerre; ce n'est pas l'instant de demander

un congé : Léon aime trop que l'on fasse son devoir pour m'engager à manquer au mien.

Soldat de Dieu, il me dira : va délivrer les Rois, et j'obéirai. Je suis sûr qu'avant peu nous en recevrons l'ordre. Nos ministres ne veulent point d'une paix qui serait le déshonneur. S'ils irritent l'impatience française en ne donnant pas tout de suite le signal des combats, c'est qu'ils savent que la guerre est toujours un fléau pour les peuples, et qu'elle doit être la dernière raison des Rois... Quand je pense aux hommes qui sont à la tête des affaires, je n'ai point d'inquiétude; je me dis : ceux-là se connaissent en honneur comme en fidélité, reposons-nous sur eux, et ne les accusons pas.

Vous m'assurez que j'ai tort de plaindre Léon, et qu'il est parfaitement heureux; il en a l'air, cela est possible; il croit l'être, cela se peut encore; mais jamais je ne me persuaderai que le jeune homme *que la* nature et la fortune avaient enri-

chi de tous leurs dons, qui joignait, à la considération que donne un beau nom, les succès qui accompagnent l'esprit; que ce jeune homme, beau, riche, aimable et dans la force de l'âge, puisse quitter le monde et tous ses plaisirs, sans emporter de regrets : ces regrets ne se feront pas sentir pendant l'exaltation du sacrifice; mais l'enthousiasme passé (et tout enthousiasme passe), ils se trouveront au fond de ce cœur qui ne pourra plus s'affranchir, et qui se sera fait esclave pour toujours. Léon a beau être missionnaire, il est homme encore, et l'homme n'aime point s'avouer qu'il s'est trompé; aussi l'ami qui s'est séparé de nous, emportera son secret dans la tombe; il ne nous dira jamais : Plaignez-moi!

Mais je ne l'en plaindrai pas moins. Les années que nous avons passées ensemble, étaient-elles donc sans charmes? Notre amitié n'était-elle pas enviée, et digne de l'être? Un de nous avait-il un succès qui ne fût ressenti par ses amis? Une

peine venait-elle, qui ne fût également partagée? Chaque jour nous nous voyions; nos plaisirs, nos chagrins, nos fortunes, tout nous était commun; et vous croyez, cher Eugène, que Léon peut s'empêcher de regretter le bonheur d'une telle amitié? Non, il s'en souviendra toujours, et le souvenir de cet enchaînement de fêtes, de banquets, de folies, viendra le tourmenter dans sa retraite, et le troubler dans ses méditations.

Cher Eugène, ne lui montrez pas ma lettre; son parti est pris depuis deux ans; mes réflexions ne serviraient à rien.

Quand je le verrai, je ferai semblant de le croire heureux... Mais je le sens d'avance, j'aurai de la peine à retenir mes larmes en l'embrassant.

Adieu, cette pensée m'attriste; je voudrais être avec vous. Ermite que vous êtes, écrivez-moi souvent, vous n'avez que cela à faire.

Tout à vous.

RENÉ.

LETTRE III.

EUGÈNE A RENÉ.

Mont Valérien, 18 février 1823.

MALGRÉ tout notre désir de vous avoir avec nous, mon cher René, nous ne pouvons vous en vouloir de ne pas venir nous joindre dans ce moment : l'honneur parle, vous devez rester. En France, sa voix est mieux entendue que partout ailleurs : j'en atteste cette impatience générale qui se fait ressentir chez tout ce que la révolution n'a pas perverti.

Dans nos villes, dans nos campagnes on s'écrie : Comment ! un roi, un Bourbon est dans les fers, tout près de l'échafaud ! et l'on hésite encore !... Trente années de guerre et de malheurs ont pesé sur nous, nous sommes encore au milieu des ruines, et nous ne faisons que commencer à goû-

ter les douceurs de la paix... Mais la paix serait la honte! aux armes, délivrons Ferdinand! En Angleterre, avant d'entreprendre une guerre on demande, *que nous rapportera-t-elle?* on ne la fait que comme spéculation; en France, on dit, l'honneur le veut, *en avant*, *en avant!*

D'après votre désir, je n'avais point montré votre lettre à Léon, il m'a demandé à la voir, il avait reconnu votre écriture; j'ai cherché à faire ce que vous me disiez, à lui cacher vos réflexions. Vous ne voulez pas, m'a-t-il dit, que je voie les sermons de René; je sais qu'il me désapprouve; son amitié pour moi, et son enivrement pour le monde lui font regretter le parti que j'ai pris. Il est au milieu des écueils et il me plaint, moi qui suis au port! Je suis sûr qu'il pleure sur moi; laissez-moi lire ce qu'il écrit de *ma folie*, pour que je puisse lui répondre et le rassurer sur mon bonheur.

Je n'ai pas résisté davantage, et je lui ai remis votre lettre; il l'a lue avec attention,

j'ai vu des larmes venir dans ses yeux, en même temps qu'un sourire sur ses lèvres; puis en me tendant la main, il m'a dit avec émotion :

« Il est doux d'avoir des amis comme René et comme vous, mon cher Eugène ! il est doux de s'aimer comme nous nous aimons, et la religion qui est tout amour, ne me commande point d'oublier ceux qui m'aiment; elle m'a ordonné, il est vrai, de vous quitter quelques instans sur la terre, de me séparer de vos joies et de vos fêtes, mais elle ne m'a pas dit de cesser de vous aimer ; dans les sacrifices qu'elle m'a imposés, il n'y a rien eu de si amer ! J'écrirai à René, a-t-il ajouté, et j'espère le convaincre que ce qu'il appelle *l'enthousiasme du moment*, n'est pas passé et ne passera pas, car cet enthousiasme vient de la religion, et durera comme elle.

« L'amour pour les choses d'ici-bas s'évanouit comme tout ce qui tient à la terre ; mais l'amour de Dieu est éternel comme

celui qui l'inspire : chaque jour il y a de nouvelles faveurs pour le cœur que cet amour embrase.

« *L'amour pour la religion*, a dit un écrivain illustre, *peut s'élever au dernier degré d'enthousiasme, puisque le chrétien aime Dieu comme la souveraine beauté, et le Ciel comme sa patrie.* »

Adieu, bien cher ami, je crois que la première lettre que vous recevrez sera de Léon ; ne lui faites pas attendre votre réponse, des souvenirs d'amitié lui font tant de bien ! Adieu, vous savez si nous vous aimons.



LETTRE IV.

RENÉ A EUGÈNE ET A LÉON.

Orléans, 25 février.

Nous venons de recevoir l'ordre de départ. Dans deux jours le régiment quitte Orléans et se rend à Bayonne.

Je viens d'obtenir d'aller à Bordeaux en passant par la Vendée; je vais voir Tours, Saumur, Angers, Nantes, et ce Bocage devenu si célèbre, et ces champs de beaux souvenirs, *et ce peuple de géans;* je ne puis vous dire, mes chers amis, combien je suis heureux de cette permission que le colonel vient de m'accorder avec tout plein de grace. Il m'a dit : *Je vous permets de prendre le plus long chemin, parce que je suis sûr que vous n'arriverez pas trop tard au pied des Pyrénées. Allez voir le pays où votre*

père a combattu pour Dieu et pour le Roi; en traversant les champs où son sang a coulé, vous pourrez dire : Et moi aussi, je vais combattre pour une noble cause.

C'est aux cris de Vive le Roi! que nos soldats ont reçu l'ordre de départ. Leur bon esprit éclate dans tous leurs propos : ils sont impatiens, ils voudraient doubler les étapes pour arriver plus tôt à la Bidassoa.

Vous, cher Eugène, qui êtes condamné à rester en France, et qui êtes si nécessaire à votre excellente mère, ayez soin de me donner des nouvelles de tout ce que nous aimons; vous avez le loisir de voir et de raconter, ne m'oubliez pas; Léon priera pour moi. Sous la tente, je penserai à lui et à vous; mais je n'aurai pas toujours le temps de vous le dire; vous ne m'en voudrez pas de mon silence; ce ne sera jamais celui de l'oubli.

Quand nous ferons séjour dans quelque ville, je vous écrirai, et vous donnerai quelques notes sur le pays et ses

habitans; mais je crains que nous n'allions trop vite : avec un Bourbon et des soldats comme les nôtres, nous aurons assez de temps pour vaincre, mais pas assez pour bien observer.

Adieu, voilà nos conventions faites, vous écrirez souvent, et moi quelquefois ; je vous manderai des victoires, et vous, vous m'enverrez des détails de vos voyages et de vos *explorations*.

Adieu encore, embrassez pour moi Léon ; vous avez beau dire, je le plains toujours et ne l'en aime que plus. Je vous quitte pour écrire à ma mère ; prouvez-lui qu'une mère royaliste ne doit pas pleurer quand son fils s'éloigne pour une si sainte cause. Donnez-moi souvent de ses nouvelles, et empêchez-la de s'inquiéter : Dieu sera avec nous.



LETTRE V.

LÉON A RENÉ.

Mont Valérien.

Eugène vous aura mandé, mon très cher René, combien nous avons parlé de vous; à peine avais-je eu le bonheur de l'embrasser après une absence de plus de deux ans, que mon premier besoin a été de m'enquérir de tout ce qui vous touchait.

Je voulais savoir si vous étiez heureux, si l'on avait été un peu juste envers vous, et si les longs services de votre famille et votre propre dévouement avaient été comptés pour quelque chose. Votre père avait fait noblement le sacrifice de tout ce qu'il possédait; il n'avait point hésité entre les richesses et l'honneur : la pauvreté était devenue votre partage, et vous

ne murmuriez pas... On vous a rendu une épée et le droit de défendre votre Roi : peut-on rien désirer de plus?

Un prince qui apprécie tout ce qu'il y a de bon et de noble, a su vous distinguer; je m'en réjouis, et pour vous et pour la bonne cause; car n'allez pas croire, cher René, que je sois devenu indifférent au bien de mes amis et au bonheur de la France. La religion, loin de rétrécir le cœur, ne fait que l'agrandir; et son divin auteur lui-même nous donne le double exemple de l'amitié et de l'amour de la patrie. Il aima Jean, et le laissa s'endormir sur son sein; et il pleura sur Jérusalem, en pensant au jugement qui menaçait cette cité coupable.

Croyez donc, cher ami, qu'en me séparant du monde, je ne me suis point séparé de vous; je ne perdrai point le souvenir de notre vieille amitié. Je ne partagerai plus, il est vrai, ce que vous appelez vos plaisirs; mais je jouirai de vos succès, de votre avancement; et si jamais

vous aviez besoin de mes consolations, vous me verriez accourir près de vous, et vous prouver que rien n'a pu changer mon cœur.

Vous craignez pour moi les suites de l'enthousiasme, et vous vous alarmez de mes vœux; vous dites à Eugène : Il ne sentira pas de regrets pendant l'exaltation du sacrifice, mais *l'enthousiasme passé, ces regrets se trouveront au fond de ce cœur qui ne pourra plus s'affranchir et qui se sera fait esclave pour toujours.*

Mon ami, ces mots *pour toujours* qui vous effraient, sont justement ce qui me rassure.

Oui, *pour toujours*, j'ai renoncé à l'inconstance de mes désirs ! Je n'aurai plus de ces volontés d'un moment, de ces résolutions d'un jour, de ces opinions qui échappent, et de ces sentimens qui passent.

Oui, *pour toujours*, j'ai fait le sacrifice de ma volonté, et je l'ai fait pour être heureux.

J'avais joui dans toute sa plénitude de

ce que le monde appelle *liberté*, et cette *liberté* n'a été pour moi que des chaînes qui souvent m'ont blessé.

Combien de fois, au milieu du tourbillon de plaisirs qui nous emportait ensemble, n'ai-je pas soupiré après le repos?... Combien de fois me suis-je dit, au sein de la dissipation : La vie ne m'a-t-elle été donnée que pour la remplir ainsi de futiles amusemens? et faudra-t-il qu'elle s'évanouisse comme ces fêtes qui ne laisseront pas de souvenirs?

Ces pensées graves venaient souvent me surprendre... je ne savais pas le moyen de me les rendre salutaires... Dieu a eu pitié de moi... Reposez-vous sur lui du soin de mon bonheur!... Il paie au centuple ce que l'on fait pour lui, et depuis le jour où je me suis consacré à ses autels, depuis que j'ai déposé entre ses mains ma volonté, pour ne plus la reprendre, je me suis trouvé plus heureux et plus fort contre le malheur que je ne l'avais jamais été dans le monde.

Eh bien ! oui, cher Eugène, je n'aurai plus de ces plaisirs qui vous transportent; mais cette vague inquiétude, mais ces espérances trompées qui les accompagnent ne m'affligeront plus.

Je ne verrai plus l'éclat des fêtes et la pompe des cours; mais ces intrigues si viles, cette envie si basse ne viendront plus m'attrister.

L'amour qui m'a séduit, et qui vous séduit encore, la gloire des armes qui a rempli mon cœur, et qui fait aujourd'hui battre le vôtre, ne m'agiteront plus; mais un autre amour que celui qui passe, mais une autre gloire que celle qui coûte tant de sang et de larmes, s'empareront de mon ame et rempliront ma vie.

Honorer et faire honorer Dieu, enseigner aux hommes la vraie science du bonheur, la religion; consacrer mes jours au service de mes frères, au bien de mon pays, tels seront désormais mes occupations et mes devoirs.

Croyez-vous, cher René, que cet em-

ploi soit sans charmes? et, dites-le-moi, ne faut-il pas au missionnaire, comme à celui qui s'est élancé dans la carrière des armes, un dévouement sans bornes, et le mépris de la mort?

A la voix de l'honneur, vous allez vous jeter au plus fort des dangers, vous sourirez au milieu des périls, vous irez planter le drapeau blanc sur les plus hautes murailles défendues par l'ennemi.

Eh bien! moi, à la voix de la religion, je volerai aussi au-devant de la mort sans la craindre! et moi aussi je suis soldat!

Vous tenez l'épée qui tue.

Je porte la croix qui sauve... Tous les deux nous devons être prêts à quitter ce que nous avons de plus cher, pour voler partout où le devoir nous le prescrira.

Les rois de la terre sont quelquefois ingrats, le roi du ciel ne l'est jamais.

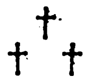
Les lauriers que vous cherchez se flétrissent; ils meurent comme le guerrier qui les a moissonnés.

Ceux que je désire sont immortels comme celui qui les donne.

Je vous le demande en toute vérité, ai-je donc choisi la plus mauvaise part ?

La cause qui vous empêche de venir passer quelque temps avec nous est si belle, que je me consolerai presque de ne pas vous voir dans ce moment-ci. Eugène est fort occupé à mettre en ordre quelques fragmens que j'ai rapportés de mon voyage de Terre-Sainte. C'est un simple journal qui ne peut avoir d'intérêt que pour l'amitié : aussi, ce n'est que pour Eugène et vous que je les ai écrits. Adieu, n'oubliez jamais celui qui vous aimera toujours.

LÉON, prêtre



LETTRE VI.

RENÉ A EUGÈNE.

Saumur.

Je n'ai pu m'arrêter que quelques heures à Tours, mais ce peu de temps suffit pour connaître et admirer cette jolie ville ; son pont est magnifique, ses rues sont régulières, ses maisons bien bâties, et les environs charmans.

A Tours, mes yeux seuls ont été occupés, je n'ai fait que voir ; à Saumur, j'ai été ému.

C'est là que j'ai vu les premières traces du passage d'un peuple de géans.

C'est là que des paysans vendéens sont venus attaquer et emporter d'assaut, une ville couverte par de bonnes positions, défendue par plus de quatre-vingts canons, de nombreux ouvrages, et qui avait

pour garnison une armée entière de républicains.

Saumur est riche en antiquités; ses environs sont couverts de *dolmen*, de *tombelles* et de *peulvans;* mais ce n'étaient plus des pierres druidiques, des tombeaux celtiques et des retranchemens romains, que je cherchais : ces débris des vieux temps m'auraient bien rappelé des souvenirs de gloire et de conquête, mais pour la première fois, je restais indifférent aux sensations qu'ils font naître; une seule gloire m'occupait, ce n'était plus celle des Romains, c'était celle des armées royales. A peine descendu à mon auberge, je demandai un guide qui pût me raconter le siège et la prise de la ville par les Vendéens.

A cette demande, mon hôte me regarda avec plus d'attention qu'il n'avait fait jusqu'alors, et me dit : Je vois bien que monsieur est *des nôtres;* ce n'est pas tous les jours que j'ai le bonheur d'en recevoir... Puis élevant la voix, il ordonna à une

servante de retirer mes effets qui avaient été portés dans la chambre bleue, et de les mettre dans la plus belle chambre de l'hôtel.

Il ajouta : C'est moi-même, monsieur, qui vous servirai de guide, et qui vous raconterai toute l'affaire; vous pourrez me croire, *j'y étais*.

Je suis trop heureux, répondis-je, et je lui tendis la main; il me la serra et nous sortîmes.

Mon guide semblait un homme de 50 à 55 ans; sa taille était haute, sa figure douce et noble : une large balafre se voyait sur son front dégarni de cheveux; dans sa démarche et ses manières il y avait quelque chose d'assuré et de respectueux; nous passâmes devant une église, il ôta son chapeau, fit le signe de la croix... Je reconnus le soldat des armées catholiques et royales.

Il me conduisit d'abord sur l'esplanade du château : « C'est là, me dit-il, en me montrant les ruines de la vieille église de l'abbaye de Saint-Florent, que Catheli-

neau parvint à gravir à travers une grêle de balles ; M. Désessarts était avec lui ; de cette position élevée, ils regardaient tous les deux la bataille, et Cathelineau que je suivais toujours, voyant que l'attaque était mal conduite m'appela : je n'étais pas loin, il me dit :

« Prends dix hommes ; il faut qu'un de vous parvienne à M. Henri de la Rochejaquelein, et lui dise que s'il n'emporte pas tout de suite le camp de Varrins, l'armée royaliste est perdue. Pars.

« Je partis ; dix hommes de ma compagnie vinrent avec moi. Les bleus, comme s'ils avaient entendu l'ordre de Cathelineau, ne nous épargnaient pas ; six de mes camarades furent tués ; un de mes neveux qui n'avait que dix-huit ans fut blessé à mort à mes côtés. Je voulais lui donner quelques soins : Non, non, mon oncle, me dit-il, ne perdez pas votre temps auprès de moi, allez porter l'avis de Cathelineau à M. de la Rochejaquelein ; Dieu aura pitié *de moi.* Vive le Roi !

« Je fus obligé de faire ce qu'il me disait; j'avais le coeur bien gros en pensant à lui et à sa pauvre mère, qui me l'avait confié.

« J'arrivai à M. Henri; je lui redis ce que Cathelineau m'avait ordonné de lui dire; il me répondit en riant : Eh! mon ami, vous voyez bien que nous y travaillons. Voilà M. de Baugé qui vient se joindre à nous, et l'ennemi va se trouver entre deux feux. Puis prenant son chapeau qui était orné d'un beau plumet blanc, il le jeta par dessus les retranchemens, et cria : *Qui va me le chercher* ?

« Moi et bien d'autres nous voulions y courir, mais lui-même y arriva avant nous, et sauta dans le camp au milieu des ennemis!

« Nous y fûmes bientôt aussi; Cathelineau y était accouru avec Désessarts et Stofflet.

« M. de Baugé, de l'autre côté, avait franchi un large fossé, renversé un mur, et s'était réuni à nous; on se battait corps à

corps, c'était une vraie boucherie; dans le désordre de la mêlée, des Vendéens tiraient sur des Vendéens! Le colonel Weissen qui commandait la cavalerie des bleus, tua un grand nombre de nos canonniers sur les pièces qu'ils venaient de prendre et qu'ils ne voulaient pas abandonner; ses cavaliers périrent tous : lui-même fut obligé de se retirer seul et tout couvert de blessures.

« Sur le pont Fouchard, M. de Lescure battait aussi les républicains : une balle vint le frapper au bras; à la vue de son sang, une grande terreur s'empara de nos soldats. Jusqu'alors ils avaient cru qu'il ne pouvait être blessé, et qu'un bon ange détournait de lui les balles et les baïonnettes; quand ils le virent se retirer pour étancher le sang qui coulait en abondance, ils se mirent à fuir, en criant : *Nous sommes perdus! il est blessé!*

« Dommaigné à la tête de notre cavalerie se jeta à la rencontre des cuirassiers de la république, qui commençaient à charger

les fuyards; ils avaient beau être tout couverts de fer, nos gars ne reculaient pas devant eux. Mais un coup de mitraille vint renverser Dommaigné, qui tomba sous les pieds des chevaux : alors seulement, le découragement gagna les nôtres : ils cédaient le terrain; le brave Loiseau de la Trémentine faisait tout ce qu'il pouvait pour les arrêter et pour sauver son général, mais lui-même fut blessé après avoir tué trois hussards sur le corps de Dommaigné. En voyant nos pertes, les bleus redoublaient de courage, notre déroute allait être complète... M. de Lescure reparut agitant son épée; il revenait au combat et criait : A moi! Vendéens! ma blessure n'est rien... je puis me battre encore... Vive le roi!

« Le voilà! le voilà! répéta-t-on aussitôt de toutes parts. Vive le Roi! Vive le Roi et ceux qui fuyaient s'arrêtèrent et retournèrent avec lui.

« Le malheureux Loiseau de la Trémentine qui gisait parmi les morts, se releva, et tout faible et tout sanglant, il prit une

pique et chargea avec l'infanterie. A leur tour les bleus *prirent la déroute* et rien ne les arrêta.

« M. de La Rochejaquelein n'était pas resté dans le camp de Varrins avec M. de Baugé; il s'était acharné à la poursuite des républicains : ils étaient entrés avec eux dans la ville : aucun des nôtres n'avait pu les suivre, et ces deux Messieurs s'y trouvaient seuls. Ils ne tremblaient pas; on tremblait devant eux! Un bataillon qui descendait du château, les rencontra, jeta les armes et rentra en désordre. Eux, continuaient de parcourir, à cheval, les rues qui étaient toutes jonchées de fusils qui partaient sous leurs pas : rien ne les effrayait. Près de la salle de spectacle, ils s'arrêtèrent enfin : Henri de La Rochejaquelein se mit à tirer sur les fuyards; M. de Baugé chargeait la carabine, et lui abattait les bleus.

« Ils étaient seuls, et cependant personne n'eut l'idée de venir sur eux; un

seul dragon osa, à bout portant, leur tirer un coup de pistolet; il les manqua. M. Henri ne le manqua pas, il l'étendit mort à ses pieds.

« Jamais ce brave jeune homme n'avait été si terrible. Je le vois encore avec la tête et le cou nus, sa ceinture rouge, ses habits couverts de sang et de poussière : il me reconnut quand j'arrivai avec Cathelineau, et il me dit : Ça va bien.

« Oui, oui, répondis-je, grace à vous.

« Grace à Dieu, répliqua-t-il.

« Oui, ajouta Cathelineau, c'est Dieu qui donne la victoire. Quand il n'y aura plus de bleus dans Saumur, nous irons le remercier et chanter un *Te Deum*.

« Ce moment-là vint bientôt : il ne restait plus que la garnison du château; elle voulut résister : M. de Bauvollier la somma de capituler. C'était le soir, une grande foule était venue à la lueur des flambeaux. Les femmes qui avaient leurs maris renfermés dans le château, levaient les bras vers eux, et les suppliaient de se rendre.

« A cette sommation, à ces prières, la garnison répondit par une décharge de mousqueterie; nos soldats, indignés, voulaient mettre le feu au château. Joly, qui y commandait, envoya un parlementaire; on ne voulut pas l'entendre.

« Mais le lendemain, MM. Bernard de Marigni et de Bauvollier y rentrèrent et réglèrent la capitulation. Elle portait :

« Que les officiers seuls seraient renvoyés sur parole; que les quatorze cents hommes composant la garnison du château seraient tous prisonniers.

« Et nous eûmes le plaisir de voir ces fiers républicains qui se vantaient de faire trembler le monde, défiler devant nous qu'ils appelaient brigands, et nous remettre leurs armes, laissant de plus, en notre pouvoir, quatre-vingts pièces de canon, des milliers de fusils, de la poudre, du salpêtre, et la ville importante de Saumur.

« Nous n'oubliâmes point de remercier Dieu d'une si grande victoire; et dès le

soir toutes les églises furent remplies. Nos chefs, MM. de Lescure, La Rochejaquelein, Donissan, Cathelineau, Stofflet, Bauvollier, Baugé, Désessarts, Marigni et une foule d'officiers et de soldats, avec des chapelets à leur boutonnière, des images du sacré cœur de Jésus sur la poitrine, accoururent se prosterner devant les autels. Nos prêtres dans les chaires nous disaient que nous serions toujours victorieux si nous restions toujours fidèles aux lois de Dieu ; et c'était une magnifique chose que de voir cette foule de drapeaux qu'on avait apportés dans les églises, tout noircis de poudre et tout déchirés de balles, s'incliner et se relever toutes les fois que le nom de Jésus était prononcé.

« Jamais je n'ai vu de telles actions de graces : on chantait des cantiques au bruit de toutes les cloches ; mille cierges brûlaient sur les autels, et des feux de joie sur les places publiques. On criait vive le Roi ! vive la Religion ! On se félicitait, on s'embrassait, on pleurait de joie. Hélas !

plus d'un pleurait de chagrin, en pensant à ceux qui étaient morts en combattant, à ceux qui ne voyaient pas la victoire.

« Moi, je cherchai à découvrir le corps de mon neveu. J'allai à l'endroit où je l'avais laissé mourant : je ne le retrouvai plus !... Qu'est-il devenu? Je ne l'ai jamais su. S'il est mort, que le bon Dieu, dans son paradis, le récompense de sa fidélité. S'il vit encore, que le bon Dieu me le rende; je jure de lui servir de père, et de lui laisser un jour mon auberge : car sa mère n'existe plus, le chagrin l'a tuée. »

En disant ces derniers mots, le Vendéen essuya, du revers de sa main, des larmes qui s'échappaient malgré lui.

Ah! m'écriai-je en l'embrassant, heureux, trois fois heureux ceux qui sont morts pour Dieu et pour le Roi! Ne pleurez pas, mon vieux soldat, il y a bien des consolations dans une conduite comme la vôtre.

Nous entendîmes sonner deux heures : c'était l'heure du dîner; nous reprîmes le

chemin de l'hôtel. Je fis dîner mon hôte avec moi; il me donna de son meilleur vin des Coteaux : nous bûmes au Roi, aux Bourbons, à la délivrance de Ferdinand.

« Vous allez en Espagne, me dit le Vendéen; c'est encore une Vendée que la guerre que vous allez faire. On m'a assuré que les bons Espagnols avaient une croix sur leurs drapeaux, avec cette devise : Dieu et le Roi. C'est tout comme nous. Allez, Monsieur, à votre âge, on est bien heureux de faire une guerre comme ça : on a des souvenirs pour toute sa vie, et ces souvenirs-là ne pèsent point sur la conscience. On se dit : si je me suis battu, si j'en ai tué quelques-uns, c'était pour la bonne cause, et alors on est plus tranquille. »

Je trouvais un grand charme à causer avec ce brave homme; mais cependant après le dîner, je le laissai à ses occupations, et j'allai me promener seul dans la ville et aux environs.

Je ne partirai que demain soir, et je

vous écrirai encore. Adieu. Cette lettre est pour vous deux : entre amis tout est commun. Adieu.

Tout à vous.

RENÉ.

LETTRE VII.

RENÉ A EUGÈNE.

Saumur.

JE serais ingrat, si, arrivé à Saumur, et après y avoir éprouvé les nobles émotions que j'ai cherché à vous transmettre hier, je ne bénissais la mémoire de Louis le Débonnaire... De Louis le Débonnaire! allez-vous vous écrier; et pourquoi ce roi plutôt qu'un autre?

Comme je l'ignorais hier, vous ignorez peut-être encore aujourd'hui que c'est à ce fils de Charlemagne que l'on attribue la fameuse levée que j'ai suivie depuis

Tours jusqu'ici, et qui est sans comparaison le plus beau chemin de France et peut-être du monde.

Depuis les environs de Blois jusqu'aux portes d'Angers, dans une étendue de plus de cinquante lieues, c'est une merveille continuelle, et que l'on ne se lasse pas d'admirer.

Venant de Tours, j'avais à ma gauche le fleuve majestueux de la Loire; et la digue qui me portait avait pu seule, depuis des siècles, arrêter la puissance des flots que j'entendais gronder au-dessous de moi, et sauver de leurs inondations les riantes campagnes qui se déployaient à ma droite.

D'un côté, j'avais le grand, l'imposant, le terrible; de l'autre, la fraîcheur et la grace.

Honneur! honneur donc au fils de Charlemagne!

Saumur, que plusieurs vieux chroniqueurs nomment *la gentille, bien assise et bien aérée ville de Saumur*, remonte au

quatrième siècle; alors elle s'appelait la ville de Mur. Ce n'est que beaucoup plus tard que son nom devint *Saulmeur*, c'est-à-dire *sous le mur*, sous le mur du château qui la défendait, et qui, à ce que l'on croit, avait été bâti par Pépin, père de Charlemagne.

Dans ces temps, que nos *philosophes* appellent barbares, on croyait que la ville qui n'avait que des remparts, était mal défendue, et que, pour assurer sa durée, il fallait y appeler Dieu. Aussi Pépin éleva-t-il une église sous l'invocation de saint Jean. Cette église existe encore; elle a appartenu aux religieux de Saint-Florent, aux chevaliers de Malte : les rois l'ont visitée, enrichie. Aujourd'hui elle sert d'écurie à l'auberge de Saint-Jean. Esprits forts, réjouissez-vous, la *superstition* perd ses asiles au profit de l'*industrie :* une église de moins, une profanation de plus, quel triomphe pour vous!

Dans ma dernière lettre, en vous racontant la prise de Saumur par les Ven-

déens, j'ai cité le pont Fouchard. C'est là, si vous vous le rappelez, que M. de Lescure, blessé, revint au combat; que Dommaigné fut foulé aux pieds des chevaux, et que le brave Loiseau de la Trémentine se leva du milieu des morts pour combattre encore. Le cri de guerre de ces soldats chrétiens était : *Dieu et le Roi !* et la gloire a suivi ce noble cri. Mais de nos jours, sur ce même pont, d'autres soldats ont fait entendre un autre cri. La France se souviendra du cri des Vendéens ; elle tâchera d'oublier l'autre.

A l'extrémité du vieux pont Fouchard, dont il ne reste plus que de faibles débris, s'élève l'antique église de Nantilly. Son architecture ferait croire qu'elle remonte au cinquième siècle : elle a dû être la première où les habitans de Mur aient adoré le vrai Dieu. En y entrant j'ai pensé au *Te Deum* chanté par les Vendéens le soir de la prise de Saumur. Je me suis rappelé ces mots de mon hôte, *une foule de drapeaux blancs s'inclinaient et se re-*

levaient quand le prêtre prononçait le nom de Jésus.

Dans la Vendée cette expression *une foule de drapeaux* est exacte ; dans les combats ils étaient toujours en grand nombre ; les paysans aimaient à les voir flotter sur leurs têtes, à les orner de rubans, de croix et de devises. Un de mes amis me disait que les Vendéens ont conservé ce goût pour les drapeaux, et pour tout ce qui leur rappelle le métier des armes. Il n'y a point de fêtes parmi eux sans étendards et sans coups de fusil. Quand S. A. R. Monseigneur le Duc d'Angoulême vint à Beaupréau, c'était vraiment une *foule d'étendards* à fleurs de lis qui s'étaient élevés autour du Fils de France. Non-seulement chaque division, mais chaque village, chaque hameau alors avait le sien.

Dernièrement, dans un château près de Bourbon-Vendée, des paysans étaient rassemblés et dansaient dans la cour : une députation vendéenne arriva, portant le vieux drapeau de Charette tout usé de guerres,

et tout chargé de gloire. A sa vue, les danses et les chants cessèrent, les vieillards qui étaient assis se levèrent et découvrirent leurs cheveux blancs, les jeunes hommes et les petits enfans ôtèrent leurs chapeaux, et les femmes s'inclinèrent avec respect en le voyant passer.

Si le temps est beau demain, je parcourrai un peu les environs de Saumur. Je vous l'ai mandé, ils sont riches en monumens druidiques; le *dolmen* de Bagneur est surtout remarquable. Quinze grandes pierres le composent. Toutes sont encore debout. Le temps a plus respecté ce simple monument des premiers âges, que les édifices élevés à grands frais pour durer autant que le monde, et dont on ne retrouve plus de vestiges.

Je voudrais aussi visiter un ancien palais des rois d'Aquitaine, qui se trouve à peu de distance d'ici. Dagobert, en sa qualité de comte d'Anjou, y venait souvent. Ce manoir, dont on voit encore les restes, n'était qu'une espèce de grande ferme, en-

tourée de granges et d'étables. Les rois vivaient alors d'une manière champêtre; leurs sceptres ressemblaient à des houlettes de pasteur; ils ne les déposaient que pour prendre l'épée : l'une et l'autre étaient bien dans leurs mains.

Cette royale demeure se nomma d'abord, en mémoire de Dagobert, la *Dagoberderie;* par abréviation son nom est devenu la *Goberderie.*

Ce roi fit bâtir dans ce pays plusieurs belles églises. Celle de Notre-Dame de Cunault est la plus curieuse. Elle est aujourd'hui coupée en deux; la partie du chœur est transformée en grange. Ne serait-il pas temps que l'on s'occupât de racheter d'une plus longue profanation les autels du Dieu de nos pères? de sauver de la destruction qui les menace, les monumens de notre histoire?

Il ne faut pas se le dissimuler, la haine que certain parti porte à la noblesse, s'étend plus loin qu'aux *individus;* elle atteint les *choses* qui rappellent d'anciens

souvenirs. Ce parti voudrait sans doute que la France fût de plus en plus fertile. Il y élèverait des ponts, des chaussées; il y creuserait des canaux; il y bâtirait des usines, des manufactures, des prisons, des salles de spectacles... Mais les vieux temples, les gothiques châteaux, les hautes tours crénelées, il n'en veut plus : ce sont des témoins de notre histoire; ils redisent la piété de nos pères, la vaillance de nos preux. Les hommes nouveaux veulent une France nouvelle; tout ce qui date de plus loin que 1789, ils se réjouiraient de le voir effacer de nos annales, de le voir disparaître de nos campagnes.

A Doué, Dagobert éleva aussi une église. Près de cette église se trouvent les restes d'un ancien amphithéâtre. Il ne passe pas pour un ouvrage des Romains, on l'attribue au roi d'Aquitaine.

Dans nos jours de sanglante mémoire, les arènes de Doué reçurent un grand nombre de prisonniers royalistes. Ils venaient d'Angers : les cachots de cette ville

étaient remplis, il fallait faire place à de nouvelles victimes. Ces malheureux firent la route à pied; vieillards, femmes, jeunes filles, tous étaient liés ensemble par une longue corde; et, par un raffinement de cruauté, les filles n'étaient point attachées à côté de leurs mères!

Pas une douleur de corps, pas une peine du cœur n'échappait à nos bourreaux, et c'était pour eux un plaisir de les faire endurer à ceux qui étaient remis en leur pouvoir.

Madame Charles de la R. Saint-A..., en frémissant encore, m'a raconté que sa mère, madame de T... avait été du nombre de ces victimes. Quatre de ses filles étaient attachées à la même corde qu'elle.

Dans cette longue chaîne de martyrs, il arrivait quelquefois que l'âge et la faiblesse faisaient tomber sur le chemin, ou quelque vieillard, ou quelque femme; aussitôt, à coups de plats de sabre, des monstres les forçaient à se relever, en leur criant :

Allons, debout, marchez ! ce n'est pas ici que vous devez mourir !

Arrivé au pont de Cé, le cortège fit halte, et là, devant les victimes, il fut agité si l'on irait plus loin. La Loire coulait au-dessous d'elles, un instant suffisait... Le conseil hésitait entre le fleuve et la guillotine qui, placée sur un tombereau, précédait le cortège... La marche ne recommençait pas. Tout à coup le signal est donné ; les prisonniers sont traînés sur la place publique : ils y sont rangés pour recevoir la mort. Des canons sont braqués sur eux. Les malheureux se disent adieu et se montrent le ciel; les mères cherchent leurs filles... Un cri s'élève; il part de la troupe : *Non, non, nous ne tuerons pas des vieillards et des femmes !* Et le peuple applaudit aux soldats.

Les membres du comité révolutionnaire, effrayés de cette résistance, et dans l'espoir de trouver moins d'humanité ailleurs, ordonnèrent le départ. A Brissac, les royalistes furent jetés dans les souter-

rains du château; ils y passèrent la nuit. Le lendemain, ils arrivèrent à Doué, ce fut là qu'un affreux spectacle devait encore être donné aux malheureuses femmes. Elles sont traînées dans les Arènes, et là, devant elles, tous les hommes, compagnons de leur route, périssent sur l'échafaud... Il n'en restait plus... Elles croyaient que leur tour était venu; mais non; les bourreaux étaient rassasiés de sang; celui des femmes ne fut pas répandu: elles furent conduites plus loin. Arrivées dans un château fort, près de Saumur, on leur jeta de la paille, et on leur dit: « C'est ici que vous devez vivre; vous méritiez la mort, la république vous a pardonné! » La maladie des prisons ne tarda pas à faire de grands ravages parmi ces femmes entassées dans des salles humides et malsaines. Dans cette prison, madame de T... vit mourir trois de ses filles, trop jeunes pour supporter tant de souffrances!... Se pressant autour de leurs mères, sur le peu de paille que la pitié lui avait donnée,

ces innocentes créatures mouraient en se tenant par la main... Une d'elles, morte depuis vingt-quatre heures, restait couchée parmi ses sœurs, comme si elle dormait encore. Les gardiens de la prison la laissaient là; il fallait qu'il y eût un certain nombre de morts avant qu'on pensât à les enlever.

Je voulais, aujourd'hui, ne vous parler que des temps passés, et voilà que, malgré moi, je suis revenu aux malheurs de nos jours : ce n'est pas ma faute, tant de choses les rappellent! La révolution a laissé du sang partout!...

Pour me sauver de ces souvenirs, je voudrais pouvoir aller dans cette royale solitude où les filles des rois et les grandes dames du siècle venaient chercher une paix que le monde n'avait point à leur donner...

Mais que trouverais-je à Fontevrault? des vagabonds et des femmes de mauvaise vie; c'est avec les rebuts de la société que l'on a peuplé naguère nos plus beaux

monumens et nos plus nobles retraites.

Le mont Saint-Michel, où les rois allaient en pèlerinage, tenaient d'augustes assemblées, et distribuaient des récompenses chevaleresques, est aussi livré à des *détenus*; l'église est devenue un atelier! Là où il y avait de la sainteté et de la gloire, on a mis le crime et la honte!

Vous figurez-vous ces malfaiteurs et ces prostituées, dans ces vastes salles, sous ces beaux cloîtres où les disciples du vénérable Robert venaient méditer en paix et chanter les louanges du Seigneur?... Voilà *de ces grandes dérisions de la fortune* qui font saigner le cœur!

Quatorze princesses du sang royal ont été abbesses de Fontevrault; le bienheureux Robert d'Arbrissel, prêtre breton, fondateur de cette illustre abbaye, avait voulu, par humilité, sans doute, que la puissance fût donnée au sexe faible, et lui-même remit sa crosse d'abbé à Pétronille de Chemillé, qui devint ainsi la première supérieure de cette tribu sainte.

Quand la religion commence une œuvre, les choses vont vite... Le missionnaire breton, sorti de la forêt de Craon par ordre du pape Urbain II, prêche une nouvelle croisade. Son éloquence attire, sa douceur retient autour de lui une foule qui augmente chaque jour.

Il quitte la Bretagne, vient en Anjou, et cette multitude avide d'entendre sa parole le suit.

Plus de trois mille personnes de tout âge, de tout sexe, ont quitté leurs familles pour s'attacher à ses pas.

Le départ des croisés est retardé : où Robert fixera-t-il sa troupe toujours croissante ?... Il voit les déserts de Fontevrault : un vallon solitaire, une source d'eau vive le décident. C'est ici, s'écrie-t-il, qu'il faut nous arrêter.... et aussitôt ses nombreux disciples coupent des branches d'arbres, élèvent de petites cabanes de feuillage ; d'autres creusent dans le tuf des loges et des cellules ; un oratoire est le premier des travaux, il les domine tous. Des fossés

profonds séparent les hommes d'avec les femmes.

Les bourgs, les villages, les villes fournissent à l'envi à la pieuse colonie naissante les vivres et les vêtemens. De grands personnages viennent la visiter. Cinq églises, dont une ressemblant à une cathédrale, remplacent le modeste oratoire; les offrandes y abondent; l'or, l'argent, les pierreries y sont apportés par des mains royales.

Trois cloîtres magnifiques, des galeries, des terrasses, d'immenses bâtimens composent, que dis-je, composaient cette abbaye, où l'on affluait de toutes parts. Les familles les plus distinguées y envoyaient leurs filles pour y être chrétiennement élevées. En effet, ces jeunes personnes, destinées par leur rang à briller dans le monde, pouvaient, à Fontevrault, se convaincre de la vanité des grandeurs. D'illustres princesses s'y réfugiaient à l'ombre des autels : il y a donc plus de *paix qu'auprès du trône.*

Dans la retraite élevée par un pauvre prêtre, les puissans monarques et les reines voulaient y reposer après leur mort. Près du cimetière des religieuses, on voyait le *cimetière des rois.*

Henri II, le premier des Plantagenets qui, par droit de naissance, monta sur le trône d'Angleterre, avait son tombeau à Fontevrault. Sa statue s'y voit encore. Ce malheureux père, après avoir maudit ses deux fils, mourut à Chinon. A peine expiré, il fut délaissé par sa cour, et son corps dépouillé non-seulement de la pourpre, mais de tout vêtement, restait sans honneurs étendu sur une table. Ceux qui s'étaient agenouillés devant lui, étaient allés se prosterner devant les princes qu'il avait maudits. Un jeune page qui n'avait point encore appris à être ingrat, voyant l'abandon de son ancien maître, ôta pieusement son manteau, et en couvrit le royal cadavre.

Richard-Cœur-de-Lion, qui était venu souvent visiter l'abbaye de Fontevrault,

avait enrichi l'église d'un morceau de la vraie croix, et de beaucoup d'autres reliques apportées de la Terre-Sainte. A sa mort, il demanda à être enterré aux pieds de Henri II, son père. Sa volonté fut accomplie; son corps fut déposé dans l'abbaye, et son cœur à Rouen*.

Près de Richard était placé le cœur de son frère Jean *Sans-Terre;* une coupe d'or le contenait.

Éléonore de Guienne, fatiguée d'ambition et de grandeur, était venue se reposer à Fontevrault; elle y mourut. Sa tombe se voyait aussi dans le cimetière des rois.

Élisabeth d'Angoulême, reine d'Angleterre, reposait auprès d'elle; plus loin, Jeanne, sœur de Richard-Cœur-de-Lion, reine de Sicile, et Raimond VII son fils....

---

* Il repose encore près le maître-autel de la cathédrale de Rouen, avec cette modeste et noble inscription : *Hic jacet cor Richardi, cognomine Cor Leonis.*

Toutes ces tombes, comme vous pouvez bien le penser, ont été ouvertes, brisées et profanées....... Ainsi, les princes de cette illustre maison d'Anjou, qui a donné des rois aux trônes de Jérusalem, d'Angleterre, de Naples et de Sicile; ces puissans monarques qui avaient voulu dormir *leur sommeil* dans cette terre d'Anjou, leur première patrie, n'ont pu *jouir tranquillement de leurs tombeaux.* Comme à Saint-Denis, des hommes impies et sacrilèges sont venus chercher de l'or dans les sépulcres de Fontevrault et jeter aux vents les cendres des saints et des rois!

Parmi les abbesses de l'abbaye de Fontevrault, il faut nommer cette belle et spirituelle Gabrielle de Rochechouart Mortemart, sœur de la marquise de Montespan..... Cette dernière vint dans les environs de Saumur, alors que son règne fut passé; elle y fit bâtir une modeste retraite, et là elle demandait à Dieu de pouvoir oublier et pardonner....

Cette femme si fière et si impérieuse s'humiliait et obéissait à *une religieuse* et à *un prêtre!* Elle ne trouvait plus de repos qu'en suivant les pieux avis de sa sœur et du père Latour, son directeur. Tout était bien changé pour elle, et la grâce d'en haut succédait à la faveur des rois.

Dans sa retraite de Jaguenau, madame de Montespan couchait sur la dure; ses chemises et ses draps étaient de toile jaune, la plus rude et la plus grosse, mais cachés sous de la toile fine et blanche; elle portait sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer! Le bonheur qui demande de telles expiations est-il le bonheur?

A deux lieues de Saumur, à l'endroit où le comte de Blois et Foulques-Néra, comte d'Anjou, avaient déposé les armes et fait une trève, s'élève une haute tour qui est très bien conservée et qui porte encore le nom de château de Trève. Elle a appartenu à M. de Stapleton, un de ces fidèles Irlandais qui avaient suivi Jacques II

en France. En Anjou et en Bretagne, plusieurs de ces familles dévouées aux Stuarts avaient été récompensées de leur fidélité par la fortune. Aujourd'hui la tour de Foulques-Néra appartient au baron de Castelnau, héritier du comte de Stapleton.

Ce pays de Saumur est plus riche en souvenirs que tout ce que j'ai parcouru jusqu'à ce jour. J'ai trouvé chez un libraire, auprès de mon auberge, quatre volumes de recherches historiques sur le haut et le bas Anjou, par M. Bodin. Je n'ai encore fait qu'entr'ouvrir cet ouvrage que j'emporterai avec moi, car il me semble plein d'intérêt. Je m'attends à trouver plusieurs pages qui ne seront pas en harmonie avec mes opinions; l'auteur en professe qui ne sont pas les miennes; mais je le lirai sans prévention. L'homme qui fait son étude du passé, qui se plaît à y faire des recherches, ne peut pas être de ce parti exclusif, de cette école moderne qui a juré de n'admirer que ce qui date

des trente dernières années de l'ère de notre révolution......

Je ne me figure pas un antiquaire détestant le vieux temps; je ne concevrais pas davantage le patriotisme de ce Français, qui ne compulserait les vieilles archives de la France que pour y trouver des torts à nos pères. Celui qui remue la poussière des siècles, doit avoir dans le cœur un culte pour ces choses que le temps a consacrées. Sans cela il ressemblerait à ces sacriléges, qui n'approchent des tombeaux que pour les profaner.

Ouvrant au hasard l'ouvrage de M. Bodin, j'ai commencé par lire une histoire pleine de charme et d'intérêt : c'est celle d'un inconnu qui vint en 1632 s'établir dans un lieu solitaire et sauvage à deux lieues de Saumur.

Une croix de bois s'élevait auprès de son ermitage, et disait au pauvre qui passait dans le désert du Gardelles, que là il pouvait s'arrêter, et qu'une main charitable partagerait avec lui le pain de

l'aumône. Celui qui avait choisi cette solitude pour y vivre ignoré, sut résister à toutes les instances qui furent faites pour le connaître. Les ministres, l'archevêque de Tours, l'évêque d'Angers, l'abbesse de Fontevrault, firent de vains efforts pour savoir qui il était. Jamais rien de certain ne fut découvert. L'inconnu avait dans ses manières quelque chose de noble et de distingué; sous la robe d'ermite on croyait reconnaître l'homme de cour. Quand on lui demandait son nom, il répondait : « *Je m'appelle Jean-Baptiste. J'ai une mère, sans père; je suis un enfant surnaturel; je ne suis pas pourtant illégitime.* »

Sur l'entrée de la grotte il avait écrit :

MONACHUS NUDUS, TOTIUS MUNDI DOMINUS.

Quand son regard n'était pas élevé vers le ciel pour la prière, ou fixé sur la terre par la méditation, son expression était martiale et fière. Il avouait qu'il avait porté les armes, et il ajoutait qu'il n'était pas propre à la guerre.

Quelques personnes ont cru que cet ermite était le comte de Moret, fils de Henri IV.

Ce qui pouvait confirmer dans cette opinion, c'était sa ressemblance avec le bon roi. D'après les mémoires du temps, elle était frappante.

Enfin, comme la plante qui croît dans les lieux déserts, et qui passe avec tous ses parfums, sans que les naturalistes aient su lui donner un nom, celui qui avait voulu n'être connu que de Dieu, mourut à 84 ans, ignoré dans sa solitude, après avoir édifié par ses vertus les frères qui étaient venus vivre auprès de lui, et qui répandirent des larmes amères, quand la mort vint l'endormir du sommeil du juste.

Il fut enterré dans la petite chapelle de son ermitage, dont il ne reste plus que quelques pierres. De beaux chênes croissent dans cet endroit redevenu triste et sauvage; ils ont été plantés par le père Jean-Baptiste, dont le nom est encore

prononcé avec vénération par les paysans du canton.

Dans nos mœurs actuelles, cette histoire a presque l'air d'être fabuleuse : un ermite est si loin de nous ! Pour dégoûter du monde, ce n'est pas le *malheur* qui manque aujourd'hui; mais, pour se séparer de la société, c'est la *force* qui ne se trouve pas.

Comment, en effet, concevoir, de nos jours, un homme qui aurait connu l'aisance de la vie et qui abandonnerait sa maison, sa famille, ses amis, pour aller se cacher dans les bois, vivre de quelques racines, et se désaltérer à la source du rocher! Si nos journaux disaient qu'un tel homme existe, on ne les croirait pas, et l'on s'écrierait qu'ils pillent la *Vie des Saints*.

Vous voyez, mes chers amis, comme j'ai employé ma soirée d'auberge. Après avoir parcouru la ville de Saumur et quelques-uns de ses environs, je me suis amusé à vous écrire tout ce que j'y ai vu et tout

ce que l'on m'a raconté. Vous trouverez peut-être que j'en ai écrit bien long ; mais l'histoire du solitaire inconnu n'est pas pour vous, Eugène, elle est pour Léon. Adieu.

LETTRE VIII.

RENÉ A EUGÈNE.

Poitiers.

Je suis arrêté dans la course que je désirais tant faire ; je n'ai qu'aperçu les coteaux vendéens, et il faut m'en éloigner. Un ordre m'est arrivé, le lendemain du jour où je vous écrivais, de rejoindre tout de suite mon régiment à Poitiers, en repassant par Tours. Je ne puis vous dire combien je suis contrarié de ne pouvoir me rendre à Bordeaux et de là à Bayonne en traversant le pays fidèle. J'aurais voulu aiguiser mon sabre sur le tombeau d'un Vendéen.

Me voilà donc à Poitiers. Mon régiment y sera demain. Pour me désennuyer je parcours la ville. Elle est grande, vieille et laide. Le cours Blossac est ce qu'il y a de plus remarquable. Hier, à l'hôtel où je suis descendu, j'ai été témoin d'une scène extraordinaire, entre mon hôtesse et un voyageur. Je m'en vais vous la raconter, cela m'aidera à passer ma soirée d'auberge.

Il y avait quelque temps que j'étais arrivé et installé dans une chambre assez propre; j'avais déja remarqué son ameublement. Sur les rideaux de mon lit, en camaïeux rouge et blanc, j'avais retrouvé toute l'histoire d'Henri IV et de Sully; et sur ma cheminée, de chaque côté de la petite glace, les portraits du Roi et de nos Princes.

Tout cela m'avait prévenu en faveur de la maîtresse de l'hôtel, femme grasse et fraîche, d'une quarantaine d'années et d'un accueil avenant. Le temps était si mauvais, que je ne pouvais sortir. Con-

damné à rester oisif dans ma chambre, et ne sachant que faire, je me mis à ma fenêtre.

Je vis un voyageur à cheval s'arrêter à la porte de l'auberge : sa mise était celle d'un officier : une grande redingote bleue, boutonnée jusqu'au cou, une cravate noire, une casquette polonaise et de longs éperons. Il appela le garçon d'écurie : il allait descendre de cheval quand mon hôtesse parut à sa porte.

« Ne vous donnez pas la peine de descendre, dit-elle à l'étranger, je ne puis vous loger, monsieur.

— « Eh pourquoi donc, madame ? demanda le voyageur : toutes vos chambres ne sont pas prises : est-ce que vous auriez de la rancune ?

— « Rancune ou non, répliqua la maîtresse de l'hôtel, vous ne logerez pas ici, c'est moi qui vous le dis. Qui se ressemble, s'assemble. Allez où l'on vous aime : allez chez vos semblables : vous savez bien que ce n'est pas ici...

— « La tête vous a tourné, ma bonne femme : une aubergiste ne refuse pas des voyageurs.

— Une aubergiste refuse qui bon lui semble, et je vais vous le prouver en vous fermant la porte au nez. » Sans en dire davantage, mon hôtesse rentra et ferma la porte avec violence, en répétant : « En vérité, il serait trop dur d'être condamné à recevoir ces gens là ! »

Le voyageur n'insista plus et s'éloigna.

Dans mon oisiveté je regrettai de voir finir si vite une conversation dont le début promettait. Pour couper la longueur de la soirée je demandai du thé, ce fut la maîtresse de l'hôtel qui me l'apporta. Après avoir posé le plateau sur la table elle me dit : Monsieur n'a plus besoin de rien ? j'espère que monsieur trouvera le thé bon, je l'ai fait avec soin. Monsieur ne s'ennuierait pas tant, s'il y avait spectacle. Pour se distraire, j'ai vu tantôt que monsieur se mettait à sa fenêtre.

En effet, répondis-je, j'y étais quand

vous avez si bien reçu un étranger qui vous demandait à loger. Pourquoi donc l'avoir renvoyé ainsi?

« Si monsieur a le temps de m'entendre je lui raconterai pourquoi, et il verra que je n'ai pas eu tort. Notre pain serait en vérité bien amer si nous étions forcés de recevoir et de servir des hommes de cette espèce : des ennemis de Dieu et du Roi. »

En parlant ainsi, la brave femme s'était assise près du feu, m'avait versé une tasse de thé et commença l'histoire que je vais vous redire :

« Nous avions ici, dans une rue voisine, un vieux gentilhomme que tout le monde respectait : il s'appelait le marquis de La M... : il avait deux fils qui émigrèrent quand on commença à brûler les châteaux et à massacrer les nobles.

« Une fille restait au marquis de La M... mais elle était religieuse : elle avait été bien pieusement élevée ; et cependant, quand le jour de l'épreuve arriva, cette

jeune demoiselle tourna mal. Elle fut la seule de la communauté qui se réjouit quand les patriotes vinrent dire aux religieuses qu'elles étaient libres (comme si des hommes pouvaient délier d'un serment fait à Dieu). Toutes les sœurs du couvent pleuraient et gémissaient devant la statue de la Sainte-Vierge : elles étaient prosternées et embrassaient son image. Les soldats furent obligés de les frapper pour les mettre hors du cloître. Une seule avait jeté son voile et oubliait ses vœux, c'était mademoiselle de La M.... Elle courait comme une folle, se mêlant à la troupe et criant *vive la liberté!*

« La supérieure, entraînée par deux patriotes, vint à passer près d'elle; elle l'entendit proférer ce cri des révolutionnaires, et lui dit : Mon enfant, vous criez *vive la liberté!* souvenez-vous que cette liberté sera terrible pour vous....

« En peu d'instans toutes les religieuses furent poussées dans les rues. Cela faisait grand'pitié. Ces malheureuses ne savaient

où aller. La populace les insultait; les bons n'osaient guère se prononcer pour elles : cependant elles furent toutes recueillies....

« L'homme que vous venez de voir tout à l'heure était un de ceux qui étaient allés assiéger le couvent et maltraiter les femmes qui y vivaient en paix.

« Il a voulu se faire passer pour militaire, il a laissé croître des moustaches, s'est donné un uniforme et de grosses épaulettes.... et la prise d'un couvent de femmes est son plus bel exploit... Il n'a jamais vu le feu, et il parle toujours de *gloire* et de *victoire*. Il n'a jamais porté le fusil qu'à la porte des prisons et au pied des échafauds, et il vante sans cesse la liberté et l'humanité. C'est un de ces hommes comme il y en a tant, un de ces vétérans de la révolution : où il y avait du péril et de la gloire, on ne les voyait pas; mais où l'on pouvait piller et gagner de l'argent, on les trouvait toujours.

« Mademoiselle de La M...., qui venait

d'oublier ses vœux, se fit conduire chez son père par cet homme.

« En renonçant à Dieu, elle semblait avoir aussi renoncé à la pudeur. Elle marchait le front haut, sans voile, le regard hardi; elle avait encore sa robe de religieuse, et sur ce vêtement noir une écharpe tricolore.

« Ainsi vêtue, elle arriva chez son père.

« Le marquis de La M...., vieux et infirme, était assis dans un grand fauteuil. Il venait d'entendre dire que les religieuses étaient renvoyées dans leurs familles. Il reconnaissait bien que c'était un malheur. Mais quel est le père qui ne se console pas du malheur qui rapproche de lui son enfant! Il se réjouissait, car il croyait revoir sa fille innocente.... Il entend du bruit dans l'hôtel... C'est elle, se dit-il, c'est ma fille... Je ne serai plus seul. Elle vivra ici, dans la retraite; elle partagera son temps entre Dieu et son vieux père; elle me consolera de l'absence de ses frères. Allons la recevoir...

« Il se levait avec peine.... la porte du salon s'ouvre, et sa fille paraît !...

« Mon père ! s'écrie-t-elle en courant au devant de lui ; mon père ! je suis délivrée de la tyrannie de la superstition..... il n'y a plus de couvens !... Vive la liberté !...

« C'en était trop pour le vieillard ; il ne put faire un pas en avant, il retomba sur son fauteuil et se couvrit le visage.... O ma fille ! dit-il à travers ses sanglots, était-ce ainsi que je devais te revoir ?

— « Mon père, vous devriez vous réjouir ; hier j'étais esclave, aujourd'hui je suis libre, répondit celle qui venait d'être parjure.

— « Et tes vœux ! et tes vœux ! Dieu les avait reçus, qui a pu t'en délier ?

— « La nature qui s'en indignait, la sagesse qui parle enfin aux peuples ; voilà, mon père, ce qui m'a rendu ma liberté, voilà ce qui a brisé d'indignes liens.

— « Ah ! que j'envie le sort de ta mère, s'écria avec un douloureux accent le malheureux vieillard : elle n'a point vu ton

apostasie!..... Pourquoi ai-je tant vécu? Mes fils sont loin de moi, et l'enfant qui me reste.....

« Il n'en put dire davantage; les larmes étouffèrent sa voix. Il sonna, un domestique vint; il s'appuya sur son bras, regarda sa fille, leva les yeux et les mains vers le ciel, et sortit du salon.

« Restée seule, la fille coupable sentit un grand poids sur son cœur : le mécontentement d'un père est si lourd à porter!

« Pour s'en distraire, elle se disait : Les préjugés d'un vieillard s'effaceront... Mon père finira par me voir sans peine.... Et pourquoi me rejetterait-il? N'est-ce pas la loi qui m'a rendu la liberté?

« Elle cherchait ainsi à se tromper elle-même. Inquiète, agitée, elle marchait dans le salon. Elle leva les yeux, ils rencontrèrent un tableau au-dessus du fauteuil du vieillard. C'était le portrait de sa mère. Elle n'en put supporter la vue. Elle détourna ses regards, ils tombèrent

sur une glace. Elle s'y vit, et recula à la vue de l'écharpe tricolore tranchant sur son vêtement noir... Elle l'arracha, monta dans son appartement; mais n'y trouva pas le repos. Une première faute l'éloigne. Ce n'est que par l'habitude du crime que le méchant parvient à se faire une espèce de calme et de tranquillité. La malheureuse n'en était pas encore là.

« Le lendemain elle se montra devant son père avec les vêtemens du monde. Elle ne le fit pas sans rougir : lui ne put la regarder qu'à travers ses larmes.

« Elle ressentait la honte, lui la douleur.

« Bientôt l'homme qui était allé assiéger le couvent, et qui avait ramené mademoiselle de La M.... dans sa famille, pensa à l'épouser. Elle était riche. La différence des rangs les séparait; mais l'Assemblée venait de décréter qu'il n'y avait plus de noblesse, plus de rangs, plus de distinction, et le patriote se présenta avec assurance.

« M. de La M.... rejeta son offre ; le révolutionnaire ne se découragea pas : il savait qu'une faute rabaisse celle qui l'a commise. Il s'adressa à la religieuse qui avait méprisé ses vœux. Il fut agréé par elle, et le mariage sacrilège se fit.

« Après un tel scandale, le malheureux père ne voulut plus voir sa fille... Mais elle ne cessa pas d'avoir des intelligences dans la maison paternelle. Elle voulait se venger du mépris de sa famille ; elle y épiait tout pour en faire un crime.

« Les lois d'alors déclaraient coupable le père qui donnait du pain à ses enfans émigrés. M. de La M... venait de commettre ce crime : il avait envoyé de l'argent à ses fils.

« Il fut dénoncé ; dénoncé par sa fille !... Le comité révolutionnaire le demanda à sa barre et prononça sa sentence. Elle ne satisfit qu'à moitié la fille dénaturée. Ce n'était pas la mort, ce ne fut que les galères !....

« Attaché à un malfaiteur, le vieux

gentilhomme fut obligé de traverser la ville et de suivre la chaîne d'ignominie.

« Ses cheveux blancs, son air vénérable, arrachaient des larmes à tous les yeux, et il n'y avait pas un cœur honnête qui ne maudît celle qui l'avait dénoncé. Lui seul pardonnait, et répétait : Je suis moins à plaindre qu'elle; les fers ne sont pas si lourds à porter qu'une mauvaise action.

« Pendant le long et douloureux trajet, la résignation et la patience du vieillard ne se démentirent pas. C'était dans la religion qu'il puisait cette force; et il priait souvent. Le scélérat qui marchait enchaîné à côté de lui lui dit :

« *Camarade*, à quoi bon vos prières? S'il y avait un Dieu, seriez-vous attaché à la même chaîne que moi?

— « Parce que Dieu m'éprouve, dois-je le méconnaître? répondit l'infortuné père. Qui priera, si ce n'est le malheureux?

— « Oui, ajouta le voleur, celui qui a été criminel et qui tombe dans les fers

peut encore croire en Dieu et le prier, parce qu'il se dit : j'ai fait le mal, et je suis puni ; mais vous, qui avez été toute votre vie ce qu'on appelle un véritable chrétien, un parfait honnête homme, s'il y a un Dieu, pourquoi êtes-vous traité comme moi? S'il y avait un Dieu, il y aurait justice : et en existe-t-il sur la terre? Vous voilà avec vos soixante ans de vertus et de bonnes œuvres l'égal d'un galérien !...

— « Qui vous a dit, répliqua le vieillard, qu'au temps de ma prospérité, je n'aie pas péché par orgueil, et que l'humiliation que j'endure aujourd'hui ne soit une juste punition? Faut-il donc, parce que la main de Dieu me châtie, que je la méconnaisse? Non, je l'ai bénie quand elle me comblait de bienfaits, et je la bénirai encore... Et vous, qui êtes condamné à souffrir avec moi, vous seriez moins à plaindre si vous reconnaissiez une Providence.

— « Voulez-vous donc que j'aie encore plus de remords? répartit le malfaiteur.

—« Non, dit le chrétien, je ne voudrais vous donner que du repentir, si vous êtes criminel : le repentir, c'est la seconde innocence des hommes.

« Ainsi, celui qui avait fait le bien toute sa vie, trouvait encore le moyen d'enseigner la vertu dans les fers. Sa résignation, sa douceur, lui attiraient des égards, des respects de la part des hommes coupables qui l'entouraient. Une patience si constante, une vertu si douce, finirent par toucher des cœurs endurcis : plusieurs malfaiteurs se convertirent ; et le pieux vieillard, en voyant leur repentir, ressentit un grand bonheur, et remercia Dieu ; et cependant il était courbé sous le poids des fers.

« De longues années se passèrent ; les fils du marquis de La M... n'entendaient plus parler de leur père ; ils combattaient dans les rangs fidèles.

« Leur sœur, épouse aussi malheureuse qu'elle avait été fille coupable, voyait sa fortune dissipée rapidement par l'homme

qui lui avait donné la honte de son nom, et qui la rendit bientôt pauvre.

« A sa pauvreté elle ne craignit pas de joindre une nouvelle horreur... Elle se rappela que les lois de ces jours affreux accordaient une prime à la dénonciation, et, sortant de sa demeure, la fille qui avait voulu être parricide, se dit : Allons demander le prix de mon *civisme*, et elle parut à la barre.

— « Que veux-tu ? lui cria le président du comité révolutionnaire.

— « Le prix promis par la république à ceux qui la servent.

— « Qu'as-tu fait pour elle ?

— « J'ai dénoncé mon père... et sa main s'étendait pour recevoir l'or qu'elle avait gagné par son crime... Mais un mouvement d'horreur avait saisi l'assemblée, la foule et les juges eux-mêmes. Elle fut chassée de l'enceinte, et poursuivie dans les rues par le peuple indigné.

« Aujourd'hui le souvenir de sa con-

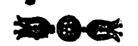
duite, de son père, le mépris des anciens amis de sa famille, accablent son ame ; elle n'a point de repentir, mais des remords déchirans ; des visions horribles la tourmentent sans cesse.

« La fille coupable croit voir son père lui tendre ses mains chargées de chaînes, et ses frères lui demander du pain. Elle ne dort plus ; sa figure est devenue hideuse ; elle a vieilli avant le temps. Elle a quitté le quartier habité long-temps par les siens ; elle est allée se cacher dans une petite maison d'un faubourg éloigné ; elle n'a plus d'argent, plus de jeunesse, plus de paix du cœur... Ainsi seule et délaissée, que ses pensées doivent être affreuses ! Elle a renié son Dieu !... dénoncé son père !... son père, qui est mort loin de tous ses enfans, et sous les fers dont elle l'a chargé !... »

Je crois, mon cher Eugène, n'avoir rien changé au récit de mon hôtesse. Elle était fort animée en me racontant cette histoire, et je prenais un grand plaisir à

l'écouter. Il y a dans le peuple de ce pays-ci une espèce d'éloquence quand il parle de nos malheurs : il les a sentis si vivement, qu'il les redit avec verve et chaleur. Mon Vendéen de Saumur, mon hôtesse de Poitiers, m'ont prouvé ce que j'avance. Puissiez-vous penser de même, et ne pas vous ennuyer des volumes que je vous envoie!

Adieu. Je tâcherai de vous écrire encore pendant la route. Adressez-moi vos lettres à Toulouse.



LETTRE IX.

[illegible] A RENÉ.

Mont Valérien.

[illegible] de vos lettres, mon b[illegible]
[illegible] elles nous font beaucoup de pl[illegible]
[illegible] à nous écrire ainsi pe[illegible]
[illegible] Comme vous je n'éc[illegible]
[illegible] voyage. Quand [illegible]
[illegible] le soir, je sens
[illegible] à mes amis ce que j'ai [illegible]
[illegible] : on admire mal t[illegible]
[illegible] à nous, et mettez-n[illegible]
[illegible] dans tout ce que vous verr[illegible]
[illegible] je vous d[illegible]
[illegible] grand bie[illegible]
[illegible] de tous ses [illegible]
[illegible] pénitence
[illegible] tout le monde d'un
[illegible] sa foi es[illegible]

vive, sa charité si grande, son esprit si éclairé !

Quand vient le soir, il rentre dans sa chambre; il m'y trouve; nous lisons vos lettres; nous parlons de vous, de ma mère, et le temps coule trop vite.

N'ayant ni siége, ni bataille, ni histoires terribles à vous raconter, je me bornerai, mon cher ami, à vous redire ce qui se passe autour de nous.

Tandis que vous descendez dans la plaine, et que vous marchez vers les batailles, ici, comme les enfans de Lévi, nous levons les mains vers le ciel, et nous prions sur la montagne. O cher René ! que j'envie votre sort et l'épée que le Roi vous a donnée ! Quelle sainte guerre vous allez faire ! C'est une autre croisade. En avant! *Dieu le veut.*

Oui, il le veut pour vous; il ne le veut pas pour moi : ma place est auprès de ma mère... puisqu'elle n'a plus que moi pour exister.

Comme notre France va jouer un noble

rôle ! Il est écrit qu'elle sera toujours puissante. Elle l'a été dans le mal ; elle le sera dans le bien. Elle a renversé les trônes ; sous un Bourbon, elle va les relever. Et celle qui a fait trembler le monde, le sauvera.

Ici, chaque jour, nous appelons Dieu à notre aide ; les réunions deviennent toutes pieuses ; les salons retentissent de la parole sainte.

Lundi, j'étais dans la rue de Varennes. Ce n'était plus l'amabilité, la bonté et l'esprit, qui m'attiraient chez mesdames de... c'était le désir d'entendre un homme qui a quitté toutes les séductions du monde, pour s'attacher à la croix.

C'était pour la première fois que l'abbé D... de R... parlait en public. Je puis dire en public, car les trois salons que bien vous connaissez étaient remplis par la société la plus distinguée de Paris.

S. A. R. Monsieur, Madame, Duchesse d'Angoulême, madame la Duchesse de [illegible]y, s'y trouvaient. Ils devaient y être,

car l'orateur chrétien allait parler pour de pauvres royalistes.

En voyant une si noble réunion, en pensant à celui qui allait plaider la cause de la fidélité malheureuse, à ceux pour lesquels le ministre de Dieu allait élever la voix, je me disais : tout se trouve ici pour être sublime! . . . .

En effet, quel sujet plus imposant, que l'honneur pauvre, chrétien et résigné!

Quel auditoire plus fait pour se laisser attendrir, que tous ces grands qui ont connu l'infortune! que ces princes qui ont souffert comme de simples hommes! et quel orateur plus digne de plaider la cause de gentilshommes que la fidélité a rendus pauvres, qu'un R... qui a foulé aux pieds les richesses!

La jeunesse, l'inexpérience du prêtre, me faisaient craindre qu'il ne restât au-dessous de son sujet. Jamais je ne m'étais plus trompé : il me parut sublime!

Voici son texte : *Pauper lœsus, et tacebit.*

Je me rappelle ce passage :

« Ministre du Dieu de l'Evangile, ministre du Dieu des pauvres, je viens les recommander tous à votre charité. Ils sont tous les membres de Jésus-Christ ; mais, dans cette grande famille de malheureux, il y en a pour lesquels je veux vous parler spécialement aujourd'hui : ce sont ceux qui ont connu de meilleurs jours, ceux qui jadis ont été riches, et auxquels l'honneur a donné la misère. Nous ne les voyons pas dans nos rues tendre la main ; mais le pain leur manque... et plus d'un est mort de faim!... mort sans se plaindre ! *Pauper lœsus, et tacebit.*

« Voyez ce vieillard ; un reste de fierté vous dit qu'il a tenu l'épée : il vient à passer devant la maison de ses pères ; mais il ne s'y reposera pas, elle a été vendue, un étranger l'habite. Il s'arrête, et regarde le toit où il est né, où sont nés ses fils, ses fils que la guerre a moissonnés! De tendres et d'amers souvenirs oppressent son cœur... La douleur se joint au besoin et

à la fatigue ; il tombe sur la voie publique, et appuie sa tête sur la borne de l'héritage qui n'est plus à lui. Résigné, il ne murmure point, il ne détache point son cœur de la cause qu'il a embrassée... Que dis-je? il lui fera encore un noble sacrifice ! Il a perdu son rang, sa fortune, ses enfans; que lui reste-t-il à offrir? son silence : il l'offre à son roi ! *Pauper lœsus, et tacebit.* »

Je ne puis vous redire l'effet qu'a produit ce passage : mon cœur l'a retenu peut-être plus que ma mémoire.

Peu de jours après avoir si bien plaidé la cause des victimes de la révolution, M. l'abbé D... de R... parla en faveur de l'Œuvre de Saint-Joseph, à l'hôtel d'H... Il ne s'agissait plus d'émouvoir sur de nobles misères : il fallait nous montrer une génération entière d'ouvriers que l'irréligion attend aux portes de Paris, pour s'en emparer et les corrompre; il fallait nous dire comment les sauver. Il l'a fait avec succès.

Il nous a révélé toutes les ressources

que le zèle et la charité peuvent inventer. Il nous a fait voir que si l'impiété allait au devant des jeunes ouvriers qui arrivent de province, la religion envoyait aussi à leur rencontre; qu'elle leur indiquait des maisons, des ateliers où Dieu est adoré, où la corruption n'entre pas.

L'Association de Saint-Joseph a désigné dans chaque quartier d'honnêtes et d'habiles ouvriers dans tous les genres, chargés de recevoir ou de procurer de l'ouvrage à celui qui vient pour se *perfectionner* à Paris, et qui souvent n'y trouve que honte, remords et misère. N'est-il pas touchant de voir la charité aller ainsi veiller à l'entrée des villes? Comme une mère qui attend ses enfans, elle s'asseoit sur le chemin public; elle leur tend les bras du plus loin qu'elle les voit; elle les mène en lieu de sûreté; elle les arrache à cette secte impie qui flatte la jeunesse pour la perdre, et qui ne parle jamais que d'*indépendance* et de *droits* à ceux qui doivent obéir et servir. Tout ce bien que la charité

entreprend aujourd'hui, est rendu facile par les hommes de *bonne volonté* qui sont à la tête de l'administration. Avant d'être appelés aux affaires, ils édifiaient par leurs bonnes œuvres ; et c'est à la vertu autant qu'à l'habileté que le Roi a confié notre garde.

Jamais tant d'établissemens utiles n'ont été proposés ; jamais ils n'ont été réalisés avec autant de promptitude qu'aujourd'hui.

La semaine n'a pas assez de jours pour les réunions pieuses : hier c'étaient les Orphelines qui excitaient l'intérêt et qui attiraient la foule dans la nouvelle maison que la ville de Paris vient de donner à cet établissement, fondé par madame de Carcado.

Des tentures blanches, des guirlandes de verdure m'annoncèrent qu'une auguste personne était attendue. J'entendis de douces voix qui chantaient des cantiques où les mots de providence, de bienfaitrice se répétaient souvent.

Je regardai dans la cour, et je vis la sa-

conde providence, la bienfaitrice... c'était madame la duchesse de Berry. Toutes ces petites filles qui n'ont plus de pères, plus de mères, entouraient cette si jeune princesse qui n'a plus d'époux. Elles portaient toutes au cou une médaille du duc de Bordeaux. Hélas! et lui aussi n'a plus de père! Il y avait dans cette scène un accord de malheurs qui remuait toutes les ames, et je ne la voyais qu'à travers mes larmes.

S. A. R. entra dans la modeste salle préparée pour la recevoir; elle vint s'asseoir au milieu des orphelines; elle examina leurs ouvrages, et avec une grace timide elle distribua des prix. Je la vis rougir quand le prêtre, M. l'abbé de La B..., lui dit : « Fille des rois, entourée de la pompe des palais, le front ceint de pierreries éclatantes ou d'étoffes précieuses, vous êtes moins touchante qu'avec le diadême de charité qui vous pare ici, au milieu de ces pauvres enfans... »

En entendant le discours de l'abbé de La B..., je pensais aux jeunes orateurs

chrétiens du moment actuel, et je me réjouis d'en compter un de plus entrant dans la sainte carrière avec un beau nom et un beau talent.

Dans peu de jours, il y aura une autre assemblée de charité pour les petits prisonniers. Celui qui avait eu l'idée de séparer ces apprentis du crime d'avec leurs maîtres en corruption, n'a vu que le commencement de son œuvre : c'était l'abbé Arnoux. Son zèle l'a dévoré; il est mort tout jeune et tout chargé de vertus.

Je n'en finirais pas, mon cher René, si je vous redisais tout le bien que l'on entreprend et que l'on fait ici. Vous voyez que pendant que vous allez combattre les soldats de la révolution espagnole, fille de la révolution française, nous, nous combattrons ici les mauvais principes et les funestes doctrines. Adieu. Si ma lettre ressemble à un sermon, prenez-vous-en au lieu que j'habite.

LETTRE X.

RENÉ A EUGÈNE.

Poitiers.

Demain, je pars; mon colonel m'envoie en avant : j'ai ordre de ne m'arrêter qu'à Toulouse. Je suis pressé d'arriver; c'est là, mon cher ami, que vous devrez m'écrire.

J'ai employé les trois jours que j'ai passés ici à visiter tout ce que la ville contient de remarquable : c'est peu de chose. La cathédrale passe pour être le plus bel édifice; elle manque d'élévation; la nef principale ne domine pas assez les bas côtés. Je préfère à cette église celle de Sainte-Radegonde; cela dépend peut-être de l'heure où j'y suis allé. Vous savez que chaque chose a son moment : une vieille église n'est jamais si imposante que le soir.

Il y a une grande harmonie entre ses ombres et celles du jour qui s'éteint.

Quand je suis entré à Sainte-Radegonde, la lueur mourante du crépuscule traversant les vitraux gothiques, venait se mêler à la lueur des lampes et des cierges qui brûlaient au-dessus du tombeau de la sainte. Rien ne troublait le silence du sanctuaire, et l'on y respirait encore l'odeur de l'encens du *Salut* qui venait de finir ; de pauvres femmes, des ouvriers priaient à l'entour de la tombe de la sainte. Ils se reposaient, par la prière, des travaux de leur journée.

Celle qu'ils invoquaient était aussi venue chercher le repos près des autels. Radegonde, à dix-huit ans, belle, aimable et reine, était descendue du trône pour se reposer dans la retraite : car la pauvreté n'est pas seule à avoir ses ennuis ; la grandeur a aussi les siens.

Vous savez, cher Eugène, que j'ai toujours porté envie aux ames pieuses. Je voyais près de moi ceux que le monde

appelle malheureux, prosternés et priant avec espérance, parce qu'ils priaient avec foi; et la misère de notre bonheur est telle, que j'enviais ceux que l'on regarde avec compassion.

Appuyé contre un pilier de la chapelle souterraine, je laissais aller mes pensées : des vers du poète que j'aime le mieux (de La Martine) me revinrent dans la mémoire; mon cœur les repéta.

Favoris du Seigneur, souffrez qu'à votre exemple,
Ainsi qu'un mendiant aux portes d'un palais,
J'adore aussi de loin, sur le seuil de son temple,
Le Dieu qui vous donne la paix.

Ah! laissez-moi mêler mon hymne à vos louanges;
Que mon encens souillé monte avec votre encens.
Jadis les fils de l'homme, aux saints concerts des anges
Ne mêlaient-ils pas leurs accens?

Après avoir vu le tombeau de la sainte reine, on me mena à la chapelle du *Pas de Dieu*.

On raconte que la piété de l'épouse de Clotaire était si grande, que les anges et

Dieu même ne dédaignaient pas de converser avec elle. Un jour elle venait de prier avec ferveur pour le bonheur de la France, notre Seigneur lui apparut tout rayonnant de gloire; la trace de ses pieds divins s'imprima sur le pavé de la cellule et s'y voit encore. Pour empêcher tout pied humain de fouler cet endroit sacré, on l'a recouvert d'une cage de fer.

Vous avez peut-être oublié mon hôtesse, cette brave femme qui est si royaliste, qu'elle ne veut pas recevoir dans son auberge des ennemis du Roi. Depuis qu'elle m'a vu écouter avec plaisir l'histoire de la religieuse parjure, elle ne laisse pas échapper une occasion de causer avec moi : je suis loin de l'éviter; je trouve un grand intérêt à l'entendre.

Elle me disait ce matin en me voyant regarder un portrait de M. de Lescure, qu'elle a dans le salon des hôtes, « c'est un saint et un héros que vous regardez là, monsieur. Je suis née dans ses domai-

nes. Mon père était un bon laboureur des environs de Clisson. J'étais bien jeune alors ; mais je me rappelle encore que, le dimanche, nous allions danser au château; les dames qui y étaient, venaient se mêler à nos rondes. Dans ce temps on ne parlait point encore de guerre; on ne songeait qu'à s'amuser. Mes trois frères, qui étaient déja grands, avaient l'honneur de chasser avec les amis et les parens de M. *le marquis :* c'est à la chasse qu'ils ont d'abord appris à tirer et à obéir. Quand M. de Lescure les avait postés quelque part, ils y seraient restés toute la nuit plutôt que de revenir sans un ordre de lui.

« Quand ma mère et mon père nous amenaient au château, c'était un grand bonheur : on nous recevait si bien! Les maîtres n'étaient point fiers; ils causaient avec nous de tout ce qui nous intéressait; et ce qu'ils faisaient pour nous, ils le faisaient pour tous les autres : aussi ils étaient adorés.

« Petit à petit les jours de danse et de chasse devinrent plus rares. On commença à dire dans le pays que le peuple allait être bien plus heureux qu'autrefois ; et plus on nous le répétait, et moins nous avions de joie et de bonheur.

« Des inconnus parcouraient nos campagnes ; ils nous disaient de nous défier des *nobles ;* que c'étaient nos plus grands ennemis ; qu'ils avaient fait une ligue avec les *prêtres* pour nous rendre esclaves.... Mais ces propos-là ne prenaient pas dans notre pays ; quelques bourgeois de petites villes les répétaient, on ne les croyait pas davantage : on savait que la jalousie les faisait parler.

« Je me rappelle qu'un dimanche, mon père et mes frères étaient partis de bon matin pour aller à l'église ; ma mère était malade, j'étais restée à lui lire la messe. Il n'y avait pas deux heures que mon père avait quitté la métairie, il revint. Nous l'entendîmes qui parlait très haut, près de la maison. Beaucoup de monde le

suivait. Ma mère me dit : Va voir ce que c'est. J'ouvris la porte ; je vis mon père. Il était rouge et animé ; ses yeux brillaient comme des éclairs. Il entra... la chambre fut bientôt pleine. Nous voilà revenus, dit-il à ma mère, nous voilà revenus sans avoir entendu la messe ; notre curé n'a pas voulu prêter le serment à la nation, et cette nuit des *patriotes* sont venus l'arracher de sa cure. Les pauvres femmes et les vieillards qu'il nourrissait le pleurent ; mais nous le délivrerons !...

« En prononçant ces paroles avec force, mon père détacha du mur un crucifix qui y était suspendu ; il le plaça sur la table, et étendant le bras, il s'écria : Mes amis, jurons tous sur l'image de Jésus-Christ de délivrer son ministre. Nous le jurons ! nous le jurons ! dirent tous les hommes en s'avançant autour de la table et en levant la main.

« Dieu vous entend et vous bénira, dit ma mère. Un vieillard ajouta : Mes enfans, nous n'avons pas entendu la messe au-

jourd'hui, prions ensemble. Il tira son chapelet; tous se mirent à genoux et le récitèrent à voix haute.

« Le chapelet durait encore. Tout à coup nous entendons un grand bruit auprès de la maison. Aux armes! aux armes! criait-on autour de nous. Mon père s'élance à la cheminée, il y prend son fusil; mes frères l'imitent. Avant de sortir de la chaumière, mon père avait passé son chapelet à l'entour de son cou; les autres paysans en font autant. Le jeune Guillon, qui était mon prétendu et que j'aimais comme moi-même, s'approcha de moi, et me dit: Marie, je n'ai point de chapelet, donnez-moi le vôtre. Il se mit à genoux, et je lui attachai mon rosaire et mon sacré cœur de Jésus sur la poitrine. A présent, s'écria-t-il en se relevant, où trouverai-je un fusil? — Venez, lui répondis-je; et j'en décrochai un qui était dans une petite chambre à côté. Il m'embrassa, me dit adieu: je l'aimais trop pour le retenir. Je le vis courir dans les champs

pour rattraper mon père. Il se retourna : cria *vive le Roi!* Je voulus lui répondre ; mais je n'en pouvais plus, et je me mis à fondre en larmes. Ma mère vint à moi, et, en me prenant la main, elle me reprocha doucement ma douleur. Tu ne l'aimes donc pas, me disait-elle, tu pleures? et il va faire son devoir; il va se battre pour son Dieu et pour son Roi.... Aimerais-tu mieux qu'il restât?

— « Oh! non, ma mère, m'écriai-je ; je veux qu'il fasse son devoir, mais je crains...

— « Ne crains rien, répartit ma mère : *Dieu est avec lui.*

« J'essuyai mes larmes; nous remîmes la maison en ordre, et de temps en temps j'allais à la porte pour écouter. On ne les entendait plus. Enfin, vers le soir, nous crûmes distinguer du bruit; c'était un cavalier qui galoppait et qui venait de notre côté. Nous sortîmes, et bientôt nous reconnûmes le plus jeune de mes frères.

« En nous apercevant, il cria : Nous

l'avons ! nous l'avons ! M. le curé est délivré ; *les patriotes* sont en pleine déroute ; nous nous sommes bien conduits, ma mère : mon père a été content de nous.

— « Et Guillon ? allais-je dire. Mon frère me comprit, et ajouta : Il s'est battu comme un lion, et les balles qui tombaient autour de nous comme de la grêle, ne l'ont pas touché.

« Il n'y avait que quelques heures que j'avais pleuré de chagrin, et voilà que maintenant je pleurais de joie.

« Mon frère se hâta de nous apprendre qu'auprès de Maucontant ils avaient trouvé un rassemblement de plus de quarante paroisses, commandé par M. Baudry d'Asson ; que Châtillon serait attaqué le lendemain ; que mon père nous ordonnait de venir le rejoindre tout de suite, parce que dans la nuit on devait nous arrêter dans notre chaumière, où les patriotes disaient qu'il y avait des assemblées de *nobles et de prêtres*.

« Allons, dit ma mère, il faut obéir ;

voilà les mauvais jours qui commencent. O mes enfans! il faut quitter notre maison. Qui sait quand nous y reviendrons? Mais que la volonté du bon Dieu soit faite!...

« Que la volonté du bon Dieu soit faite! répétai-je; et je pensai à Guillon que j'allais revoir, à mon père, à mes frères avec lesquels j'allais me trouver.

« Après avoir pris ce que nous avions de plus précieux dans nos armoires et nos coffres, nous cachâmes ce que nous ne pouvions emporter, et ma mère et moi montâmes sur le cheval de mon frère qui marchait à côté de nous.

« Ma pauvre mère regardait souvent en arrière pour voir encore une fois notre maison. Moi, je portais tous mes regards en avant pour apercevoir un peu plus tôt la troupe royaliste. Elle venait de faire halte dans un bois pour y passer la nuit. Quand nous la rejoignîmes, il faisait tout-à-fait sombre. On ne voyait pas, mais on entendait, à une certaine distance, cette multitude d'hommes qui allaient et ve-

naient, causaient et riaient ensemble. Dans ce bruit confus, des voix s'élevaient plus haut : c'étaient celles des chefs qui donnaient des ordres. Des sentinelles nous reconnurent avant de nous laisser entrer dans le bois, et nous permirent de passer. Nous allâmes rejoindre beaucoup de femmes qui, ainsi que nous, avaient eu peur des bleus.

« Mon père, mes frères et Guillon, arrivèrent bientôt. Nous voilà tous réunis, dit mon père : allons, mes amis, à la garde de Dieu, à la guerre comme à la guerre. Il faut que les femmes des royalistes aient du cœur comme leurs maris. Guillon donna son manteau à ma mère, et l'étendit pour elle sur un tas de feuilles sèches. Ma mère le remercia en souriant, et m'appela en disant : Il y a place pour deux, n'est-ce pas, mon ami ?

« En vérité, s'écria une femme qui était près de nous, vous vous arrangez pour dormir ; il s'agit bien de ça : nous allons avoir la messe un peu après minuit. Il faut

que nous travaillions à l'autel; car aujourd'hui les méchans s'emparent des églises, et ne nous laissent que les bois pour prier. Mais c'est égal, le jour de la justice viendra, et il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

« C'est bien vrai, ajouta une de ses voisines, voilà que ça commence déja : des dix bleus qui sont allés l'autre nuit arrêter M. le curé, six ont été tués aujourd'hui. Demain les autres le seront : car ils se sont réfugiés à Châtillon, et avant demain soir nous y serons pour y brûler leur arbre de la liberté et leurs drapeaux tricolores.

« Pendant que l'on causait ainsi, nous vîmes cinq ou six personnes qui venaient de notre côté. Une d'elles portait une torche. A la lueur nous reconnûmes M. le curé, celui que mon père avait délivré. Il donnait le bras à M. Baudry d'Asson. Nous nous levâmes toutes, et ce bon vieillard se mit à nous parler avec sa douceur et sa gaîté ordinaires. Il demanda si l'on avait tout ce qu'il fallait pour l'autel. Les femmes

répondirent que tout était préparé, et qu'il n'avait plus qu'à désigner l'endroit où il voudrait dire la messe. Ce sera, répliqua-t-il, au pied du grand chêne de la bonne Vierge. Il y a là un rocher qui portera la pierre sacrée; et puis, vous le savez, on n'implore jamais en vain la mère du Sauveur. L'image devant laquelle nous allons prier a fait plus d'un miracle.

« Oh! oui, dirent plusieurs voix dans la foule, *Notre-Dame du Gros Chêne* a bien annoncé nos malheurs. Des personnes très respectables assurent qu'elles l'ont vue répandre des larmes le jour où les *patriotes* sont allés insulter notre bon Roi, la Reine et la famille royale jusque dans leur palais.

« Ce qu'il y a de certain, ce que tout le monde sait, c'est que, plus d'une semaine avant le 10 août, la bonne Vierge refusait toutes les fleurs qu'on lui portait; les roses dont on la couronnait étaient changées en fleurs noires et tristes.

« Une autre fois, nous voulions chanter devant elle des cantiques de joie, et mal-

gré nous, nous entonnâmes la complainte des Sept-Douleurs et le *Stabat Mater*.

« La nuit était avancée, nous allâmes tout préparer pour la messe ; nous mîmes des planches sur le bloc de rocher; la pierre sacrée fut posée au milieu ; attachée aux branches des arbres, une grande voile blanche formait comme un dais. Au-dessus de l'autel, sur le tronc du gros chêne, on appuya un crucifix : c'était celui qui avait reçu le serment de mon père et de sa petite troupe. Ma mère l'avait apporté avec ce que nous avions de plus précieux.

« A quelques pieds au-dessus du crucifix, dans une petite niche tapissée de mousse et toute entourée de fleurs nouvelles, se voyait l'image miraculeuse de la Sainte Vierge. On avait aussi mis des lis et des roses blanches dans des gobelets d'argent qui ornaient l'autel. La nuit était si calme, que la flamme des cierges était à peine agitée.

« A l'entour du vieil arbre, il y avait un grand espace vide ; c'était là que la

foule s'était prosternée. Des torches placées de distance en distance l'éclairaient. Les femmes étaient les plus rapprochées de l'autel, et les hommes, armés de fusils, de fourches et de faux, formaient, derrière elles, comme une muraille de défense.

« La messe commença. Tout le monde priait avec tant de ferveur, il y avait un tel silence, que les rossignols, trompés, chantaient comme s'ils avaient été seuls dans la forêt.

« Au moment de l'élévation, de jeunes filles entonnèrent le cantique : *Adorons ici notre Dieu*.

« Alors vraiment je crus voir Dieu descendre au milieu de ses défenseurs. Jamais ma foi n'avait été aussi vive. Je priai pour tous ceux que j'aimais : ma mère, mon père, mes frères, n'étaient pas seuls dans ma pensée.

« Le prêtre venait de communier; nous entendons quelques coups de fusil sur la lisière du bois.

« C'étaient les sentinelles avancées qui avaient été surprises par l'arrivée des bleus. La fusillade augmente ; les femmes effrayées jèttent des cris perçans ; on cherche en vain à les rassurer. Nos soldats, formant toujours une défense autour d'elles, font face à l'ennemi. Un grand nombre de patriotes a pénétré dans l'épaisseur du bois. A leurs cris de *Vive la République !* nous répondons par des cris de *Vive le Roi ! Vive la Religion !* Les torches sont éteintes ; le combat s'engage dans l'obscurité. Je crus que j'allais mourir ; je me jetai près de ma mère, et j'embrassai l'autel. On ne voyait un peu que lorsque les fusils venaient à partir : c'était comme des éclairs qui se succédaient. J'aperçus mon père, entouré de ses enfans et de Guillon ; il se battait en désespéré. Les bleus continuaient d'arriver comme un torrent qui grossissait toujours. Nous entendîmes bientôt quelques-uns des nôtres qui criaient : « Sauve qui peut ! *égaillez-vous*, les gars ! »

« Non, non, répétaient les chefs, résistons, et repoussons hors du bois ces hommes impies qui insultent Dieu et les rois... Nous, nous adorons Dieu, et il nous donnera la victoire.

« Toutes les paroles, tous les efforts furent vains : la frayeur s'était emparée de nos paysans; rien ne pouvait plus les arrêter; ils fuyaient dans tous les sens à travers les *fourrés* de la forêt... Alors je fus séparée de ma mère. Je l'appelais... j'appelais mon père... mais ma voix se perdait dans le bruit de la déroute et de la bataille... Il faisait si noir, que l'on voyait à peine à deux pas devant soi...

« Tout à coup, une grande lueur me montre qu'en croyant m'éloigner, je n'avais fait que tourner à l'entour de l'autel... j'en étais encore tout près. Un tas de hardes et d'effets abandonnés dans le désordre de la fuite avait pris feu, et éclairait l'espace qui entourait le gros chêne.

« Quelques gobelets d'argent qui brillaient sur l'autel, ou peut-être le désir du

sacrilège, avaient tenté des soldats patriotes. J'en vis plusieurs qui s'élançaient de ce côté.

« Le prêtre, qui n'avait point encore quitté son aube, reparut alors : d'une main, il tenait le calice qu'il avait voulu soustraire aux profanations; de l'autre, le crucifix. « A moi! royalistes! s'écriait-il, à moi! les impies outragent votre Dieu! souffrirez-vous qu'ils renversent son autel, et qu'ils foulent aux pieds son image? »

« Quelques hommes qui s'étaient éloignés revinrent à la voix du curé. Parmi eux, je reconnus Guillon; il accourait le premier. Il n'avait plus de chapeau; son front était entouré d'un mouchoir tout ensanglanté; mais sa blessure ne l'empêchait pas de se battre. Il arrive à l'autel; ses amis le suivent. Le prêtre est encore une fois entouré de royalistes; il élève le crucifix; il exhorte à combattre pour Dieu et le Roi; il promet le ciel à celui qui mourra pour une si sainte cause... et lui-

même meurt à l'instant; une balle vient le frapper... il tombe.

« La frayeur s'empare de nouveau de ceux qui étaient accourus pour le défendre. Ils cherchent à se sauver; quelques-uns y parviennent; d'autres succombent... Guillon est debout encore, et se bat avec une nouvelle fureur : il a vu un *patriote* marcher sur la poitrine du prêtre expirant, arracher le crucifix de sa main roidie par la mort, et fouler aux pieds l'image de Dieu.

« Entouré d'ennemis, couvert de blessures, perdant son sang, Guillon résiste toujours. Les patriotes étonnés d'une valeur si opiniâtre, lui crient : « Rends-toi ! rends-toi ! »

« Rendez-moi mon Dieu ! » répondit-il, et il expire.

« Il n'y avait plus rien à prendre, plus de sacrilège à commettre, plus de soldats royalistes à tuer; les ennemis s'en allaient. En passant près de l'arbre où je m'étais cachée, ils me virent, et me prirent. J'au-

rais pu me sauver, que je n'aurais pas essayé de le faire. Pour que l'on me tuât à côté de Guillon, je me mis à crier Vive le Roi ! Ils n'y firent point d'attention, et me conduisirent à Châtillon. Il y avait bien d'autres prisonnières que moi !...

« Le lendemain, Châtillon fut pris par les royalistes. Mes frères et ma mère me découvrirent dans une maison où je m'étais cachée pour pleurer. Hélas! je ne connaissais pas toutes mes pertes! Je ne pleurais que Guillon, et mon père aussi avait péri dans la forêt!

« Voilà, monsieur, comme la guerre a débuté pour moi. Depuis, ma mère est morte en prison, et mes frères sur des champs de bataille. Je suis la seule qui reste de la famille. Je garde le souvenir de ceux que j'ai perdus ; je prie le bon Dieu pour eux ; je fais quelque bien avec l'argent que je gagne, et je supporte la vie : car tous les malheurs qui ne viennent pas de nos fautes peuvent être supportés. »

Adieu, cher Eugène. Je vous envoie

cette longue histoire, parce qu'elle peint le commencement de la guerre. Adieu. Ecrivez-moi.

LETTRE XI.

LÉON A RENÉ.

Mont Valérien.

IL faut que nous soyons justes avec vous, mon cher René, et que nous répondions par des *histoires* à celles que vous nous envoyez. Hier, je racontais à Eugène une conversion à laquelle j'ai travaillé; et il y a pris un tel intérêt, que je crois qu'elle en aura aussi pour vous.

La misère que nous voyons à Paris ne ressemble point à celle des provinces; tous les jours nous sommes appelés chez des malheureux qui manquent de tout, et cependant, il y a encore autour d'eux, et même dans leurs manières, quelque chose

qui contraste avec la pauvreté, un souvenir de luxe ou de plaisir, là où il n'y a pas de pain. La misère du mendiant que vous rencontrez à la porte de l'église, vous fait moins de mal que cette misère déguisée, et est bien plus facile à secourir. Dernièrement, j'ai vu tout ce que cette pauvreté qui veut se cacher a de cruel et de pénible. Le Vendredi-Saint, j'avais assisté à l'office à Notre-Dame; je venais de déposer à la sacristie le surplis et l'étole, et je m'étais mêlé à un groupe de peuple qui se rapprochait d'un des autels pour l'adoration de la croix.

La vaste basilique était presque vide, et cette absence de fidèles ajoutait à la tristesse du jour. Le crucifix venait d'être exposé sur un drap mortuaire; les prêtres, les vieillards, les femmes, les petits enfans, quelques soldats, s'agenouillaient tour à tour et baisaient respectueusement le bois sacré. Je remarquai, pendant cette cérémonie, dix à douze jeunes gens que j'aurais pris pour des artisans, si un air de

paresse, si une démarche nonchalante et une mise qui n'était pas celle des ouvriers, ne m'avaient fait voir que c'étaient de ces êtres inoccupés dont Paris compte un si grand nombre; de ces malheureux qui, sur nos places publiques et sur nos promenades, traînent péniblement, pendant le jour, leur dangereuse oisiveté, et qui, le soir, obstruent les portes des salles de spectacles et veulent du plaisir... quand ils n'ont pas de pain.

Ces jeunes esprits forts riaient, causaient ensemble, et tournaient en ridicule ce qui se passait sous leurs yeux. J'en distinguai un parmi eux : l'expression de sa figure était douce et agréable. Il avait beau chercher à rire, quelque chose de triste se voyait dans ses traits flétris; il avait l'air gêné au milieu de ses camarades, et cependant il semblait craindre de les quitter.

Une femme qui venait d'adorer la croix passa auprès de ce groupe; elle tenait son chapelet à la main, et priait avec ferveur :

elle fut insultée par de grossiers propos. Elle ne répondit point. Je la vis seulement lever les yeux; elle les fixa un instant sur le jeune homme que j'avais remarqué. Je le vis rougir. La femme continua à marcher vers la porte. Avant d'y arriver, elle détourna encore la tête. L'embarras de celui que je croyais son fils redoubla d'une manière visible. Il s'éloigna dans une aile de l'église; ses compagnons le suivirent, et bientôt ils sortirent tous.

Je restai à dire mon office près de la croix exposée à la vénération des fidèles. Ils se succédaient et venaient en silence baiser les plaies divines et les autels dépouillés. Dans le nombre, je reconnus le malheureux qui m'avait paru moins corrompu que ceux qui l'entouraient; il était revenu seul, et se glissait, comme furtivement, du côté de la croix.

Souvent il regardait en arrière, pour s'assurer que ses compagnons ne le voyaient pas. Il s'arrêta pendant quelque temps auprès d'un pilier : ses lèvres étaient agitées;

elles murmuraient sans doute une prière que sa mère lui avait apprise, et dont il se ressouvenait encore. Il reporta ses regards vers la porte ; et, ne voyant aucun de ses amis, il tomba à genoux ; ses grands yeux bleus déja à moitié éteints se tournèrent vers le ciel. Il pria ainsi pendant quelques minutes, et se levant, vint se prosterner devant le crucifix. Comme il se baissait pour y porter les lèvres, je pus voir de près la misère de ce pauvre jeune homme. Sa veste trop étroite, sa chemise en lambeaux, me laissèrent apercevoir sur sa poitrine amaigrie un ruban noir portant un scapulaire.

Ce signe de piété sur cet être que j'avais vu, il n'y avait que peu d'instans, en si mauvaise compagnie, me frappa. Je continuai à suivre tous ses mouvemens. Quand il se releva de l'adoration, son visage, naguère si pâle, était animé par une douce rougeur ; mais cette rougeur ne dura pas long-temps : je la vis s'effacer sur ses traits, et la pâleur que j'avais d'abord remarquée

reprendre sa place. L'office divin était terminé ; on sortait de l'église. Je suivis le jeune inconnu. La femme que j'avais cru sa mère attendait et priait, debout, près de la porte. Elle reconnut celui qu'elle cherchait; elle prit de l'eau bénite, et avec un sourire de tendresse et de bonheur, elle lui tendit la main. Il toucha cette main, et fit le signe de la croix. A peine étaient-ils hors de l'église, que la femme s'appuya sur le bras de l'adolescent. Je ne m'étais pas trompé, c'était bien sa mère.

« Oh ! mon enfant, cela te portera bonheur... Le bon Dieu aura pitié de nous... As-tu prié pour moi et pour lui ? » Le fils, attendri, porta la main qu'il tenait dans les siennes à ses lèvres, à ses yeux, et la mouilla de ses larmes... ce fut là toute sa réponse.

Ils traversèrent la place, prirent une petite rue détournée, et entrèrent dans une maison dont l'extérieur annonçait la pauvreté.

J'écrivis sur mes tablettes le nom de la

rue et le numéro de la maison, et je me proposai bien d'y prendre des informations. J'y voyais la possibilité de sauver une ame et de soulager un peu la misère.

Le lendemain, je revins; je frappai à la porte ; la mère m'ouvrit. Je lui dis que c'était à elle que je voulais parler. Elle me pria de la suivre. Nous montâmes un mauvais escalier ; arrivés au cinquième étage, elle me fit entrer chez elle.

Son fils, étendu sur un grabat, dormait ; sa figure était tachetée de plaques rouges ; sa respiration agitée. Elle me le montra, et me dit, en essuyant une larme : « Pauvre enfant ! il est bien souffrant. » Elle prit une de ses mains. « Il a froid, et cependant voyez comme son front est couvert de sueur. » Elle ôta son schall et l'étendit sur lui.

« Ce sera pour lui que je vous parlerai, monsieur, ajouta-t-elle ; c'est pour le secourir que Dieu vous envoie vers nous. Que son nom soit béni ! »

Pendant que cette femme me parlait et

qu'elle se penchait sur son enfant pour l'examiner, je regardais la chambre où j'étais. Des guitares, des lyres, des couronnes de fleurs artificielles et de lauriers fanés étaient appendues aux murs, où l'on ne voyait plus que quelques lambeaux de tapisseries. Des manteaux de soie usés et couverts de paillettes étaient jetés pêle-mêle avec des vêtemens grossiers.

Au milieu de tous ces objets, au moins très profanes, je fus frappé de voir sur la cheminée, parmi des porcelaines cassées, un petit crucifix en bois noir.

La pauvre mère, après avoir posé bien doucement ses lèvres sur le front brûlant de son fils, m'offrit une chaise. Je lui racontai que, la veille, à Notre-Dame, j'avais remarqué son enfant; que, d'abord, je l'avais vu dans un groupe de jeunes gens qui se moquaient de nos saintes solennités, et qui étaient venus insulter Dieu jusque dans son temple; que, bientôt après, j'avais été étonné de le reconnaître parmi les fidèles qui adoraient la croix; qu'à ce

signe de religion, j'avais espéré pouvoir sauver son ame, en lui donnant des instructions et des avis, et que ce désir m'avait amené chez elle.

« Ah! s'écria-t-elle, Dieu a eu pitié de moi, et c'est lui, monsieur, qui vous envoie vers nous... Pour vous intéresser davantage à mon fils, apprenez tous nos malheurs. Nous n'avons pas toujours été dans l'infortune. Quand je me suis mariée, j'avais de l'aisance. Mon mari était bien jeune; il aimait le plaisir, le spectacle surtout. La vue d'un théâtre le transportait; il y passait presque toutes ses soirées. Bientôt il prit en dégoût toute espèce de travail. Cependant nos moyens diminuaient. Je venais d'accoucher de mon Charles. Je fus long-temps malade. Je ne pouvais plus travailler. La misère commençait à se faire sentir. Je voyais l'ennui de mon mari se changer en humeur, quand, le soir, je n'avais point à lui donner l'argent nécessaire pour aller à la comédie. Il s'emportait, menaçait de me quitter. Je

lui montrais notre enfant : cela le ramenait un instant ; mais bientôt l'ennui revenait, et j'avais le chagrin de le voir sortir en jurant et en se plaignant de son sort. Le mien devint bientôt digne de pitié. Je fus abandonnée par l'homme que j'avais aimé plus que tout autre ; par celui auquel j'avais donné tout ce que je possédais, par le père de mon Charles... C'était moi qui nourrissais mon pauvre enfant... Il en souffre aujourd'hui. Celui qui a bu un lait aigri par le chagrin s'en ressent toute la vie.

« Aussitôt que je pus sortir, je fis des recherches pour retrouver mon mari. Je le croyais attaché à quelque théâtre. Je ne me trompais pas. Je parvins à découvrir son logement. J'y allai avec notre enfant. Une femme étrangère me refusa la porte... Je revins chez nous le cœur bien gros. La petite créature que je portais m'embrassait et souriait, et moi je ne faisais que pleurer... Le temps a calmé ma douleur ; mais elle est encore comme un poids sur

mon ame, et elle me tuera bientôt... Hélas ! pourquoi vous parler de moi ? C'est Charles qu'il faut sauver. Voilà quinze ans que je souffre et que je me tais : car je ne puis me plaindre à mon fils des torts de son père !... Il y a bientôt trois ans qu'un homme vint, le soir, à la maison. Je n'y étais pas. Il dit à Charles que son père demandait à le voir, et lui indiqua sa demeure. Quand je rentrai, mon fils me raconta ce qui s'était passé ; il me demanda ce qu'il fallait faire.

« Obéir tout de suite, lui répondis-je ; aller, sans perdre un moment, chez ton père. Il souffre peut-être ; peut-être est-il bien malade. Mon enfant, l'étranger qui est venu de sa part... a-t-il parlé de moi ?

— « Non, maman, répliqua Charles.

— « C'est égal... j'irai te conduire jusqu'à la porte. Je donnai à mon fils ses meilleurs habits, je bouclai ses beaux cheveux blonds ; et, m'enveloppant dans un grand schall, je sortis avec lui.

« Après bien de la peine, nous arrivâ-

mes au logement indiqué. Voilà la porte, dis-je à Charles : monte vite ; s'il est malade, tu redescendras tout de suite me chercher. Je vais t'attendre dans cette église, à deux pas d'ici. J'attendis bien long-temps. Charles ne revenait pas. On allait fermer les portes de l'église ; je fus forcée de sortir. J'allai me placer près de la maison de celui que j'aimais encore, et qui ne pensait plus à moi. Craignant de rester à cette heure sur le seuil de la porte, j'entrai dans la maison. On me demanda ce que je voulais. Je réponds : Mon fils qui est chez M. Isidore. Chez M. Isidore ! répliqua l'homme qui venait de me questionner. Ah bien ! s'il est là, il n'est pas près de redescendre ; il restera jusqu'à la fin. . . . .

— « Jusqu'à la fin, m'écriai-je avec effroi. Monsieur, monsieur, expliquez-vous ! Est-il donc si malade ? l'inconnu ne m'entendit pas ; il s'était en allé. Mon inquiétude était devenue trop forte ; je ne pouvais plus y tenir. Je montai le petit esca-

lier : tout en haut, je trouvai une porte entr'ouverte, je vis beaucoup de lumière; et des éclats de rire et des chansons répétées en chœur vinrent jusqu'à moi.

« Ah! que cette joie me fit de mal! Charles la partageait, et déja, peut-être, il ne pensait plus à sa pauvre mère! Mon cœur fut près de se briser. Je voulus tout savoir. J'entrai, et de la chambre où j'étais parvenue, je pus distinguer, dans une pièce voisine, mon fils à côté de son père; ils étaient à table avec douze ou quinze autres personnes. Entre cette table surchargée de mets, de bouteilles et de fleurs, et l'appartement délabré où cette scène se passait, il y avait un grand contraste de luxe et de misère. Immobile, je regardais; je fus aperçue par une femme.... par celle qui m'avait déja une fois empêché de voir Isidore. Elle me demanda pourquoi je me trouvais là, et ce que je voulais.

— « Je veux mon fils, répondis-je.

— « Il est avec son père, me dit cette femme; il y restera quelques jours. Re-

tournez chez vous, nous vous le renverrons. En disant ces mots, elle me prenait par le bras pour me faire sortir.

« Alors je ne me possédai plus. Charles! mon Charles! viens à ta mère! on la chasse, on ne veut plus qu'elle te voie.

« Point de scène, ajouta-t-elle; ne venez point ici troubler notre joie; allez-vous-en. Et elle allait encore mettre la main sur moi. Je me sauvai d'elle; et poussant la porte, qui était entr'ouverte, je m'élançai dans la chambre de mon mari, en criant: mon fils! mon fils! rendez-moi mon fils!

« Bravo! bravo! dit l'homme que j'avais tant aimé, c'est une superbe entrée de mélodrame! » Et un long éclat de rire suivit ces cruelles paroles.

« Je n'en entendis pas davantage. Je tombai sans connaissance. Quand je repris mes sens, j'étais chez moi, couchée sur mon lit; Charles était à mes côtés. Je bénis le ciel; et tout ce qui venait de se passer ne me parut plus qu'un affreux rêve.

Mais je devais bientôt voir que c'était plus qu'un rêve.

« Mon fils, toujours bon pour moi, n'était plus le même. Notre misère, et la triste vie qu'il menait avec moi, lui semblaient insupportables. Chez son père, il avait cru voir le plaisir; on n'y parlait que de fêtes, de danses et de spectacles : chez moi, il ne trouvait que tristesse, solitude et abandon.

« Pauvre enfant! il ne fut donc pas bien coupable. Un jour il me quitta encore; mais alors je me portais bien. Son père était venu le chercher pendant que j'étais à l'église. En rentrant, une de mes voisines me remit un billet qui me disait :

« Charles perd son temps avec vous; je
« le reprends. Il m'appartient, et sera heu-
« reux avec moi. Je viens de lui avoir
« un engagement à un de nos premiers
« théâtres; il y brillera bientôt. Ne faites
« aucunes démarches pour le ravoir, elles
« seraient toutes inutiles.

« Isidore. »

« Sur un coin du billet, mon fils avait écrit à la hâte, et à l'insçu de son père : « Maman, je t'aimerai toujours. » Ce peu de mots m'empêcha de mourir de douleur ; car, sans l'espérance d'être encore aimée de mon fils, qu'est-ce qui aurait pu me décider à vivre ? Ma solitude n'était-elle pas devenue trop affreuse pour être supportée ?... Il était si facile de me délivrer de toutes mes souffrances !... un seul instant suffisait. Souvent j'avais entendu lire dans les journaux des récits de suicides. On ne les blâmait jamais ; ils étaient toujours racontés comme des choses ordinaires. Sans laisser une mémoire flétrie, je pouvais donc me détruire. Ah ! j'aurais succombé à cette tentation de l'enfer, sans l'espoir que Charles m'aimait encore, et qu'un jour il reviendrait à moi.

« Ce jour tarda bien à mon impatience ; mais enfin il arriva. Le chagrin et l'excès de travail m'avaient exténuée ; je tombai tout-à-fait malade. Je ne pouvais plus me servir. Une de mes voisines vint me soi-

gner, et m'amena bientôt une de ces dames de charité qui consacrent leur vie à secourir la souffrance et la misère. Tous les secours me furent donnés; mais c'était Charles qui manquait à mon existence; ma santé s'en était allée avec lui. Dans la fièvre qui m'agitait, je répétais sans cesse son nom. Je croyais que j'allais mourir, et je voulais l'embrasser encore.

« La femme qui me soignait entreprit de me l'amener. Un soir, elle arriva chez moi au moment où j'allais recevoir le bon Dieu : car le curé, qui était venu me voir, avait pensé que je n'avais plus que quelques instans à vivre.

« Au moment de m'administrer, l'excellent prêtre me dit que Dieu me réservait des consolations sur la terre, que je reverrais encore mon fils.

« Oh! m'écriai-je, que je le revoie un instant.... et qu'après, la volonté de Dieu s'accomplisse!

« Bénissez donc le Seigneur, ajouta le curé, voici votre enfant... » Et en effet

Charles était dans mes bras... je l'embrassais, je le pressais sur mon sein, et je sentais que la vie me revenait.

« Je lui dis de se mettre à genoux à côté de mon lit, et je reçus le Dieu de bonté qui venait de me rendre mon fils. Mon cœur était rempli d'amour et de reconnaissance. Jamais je ne priai avec plus de ferveur. La joie d'une mère qui retrouve son fils est loin d'offenser le Seigneur : aussi, tout en priant, je caressais mon Charles.

« Pendant qu'il pleurait et priait à côté de moi, je détachai un scapulaire que je portais, et je le passai à son cou, en recommandant mon fils à la mère du Sauveur. Depuis il l'a toujours gardé.

« Le lendemain matin, j'étais beaucoup mieux : le bonheur est un si bon remède ! J'étais capable d'entendre Charles. Il me raconta les dangers, les fatigues et les souffrances de l'état que son père lui avait fait prendre. Il était attaché, comme danseur, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

« Depuis quelques jours, me dit ce pauvre enfant, je savais que vous étiez bien mal, et cependant je ne pouvais m'échapper de chez mon père. Depuis le matin jusqu'au soir, il me faisait répéter un ballet de sa composition. Je lui demandai la permission de venir vous voir. Il me la refusa, en ajoutant : Qu'irais-tu y faire ? t'attrister et pleurer ; tu reviendrais avec du chagrin et les yeux gonflés de pleurs ; et tu sais que ce soir j'ai besoin de tous tes moyens pour assurer le succès de mon ouvrage.

« Obligé de rester loin de vous, je fus surveillé tout le jour par la femme qui demeure chez mon père.

« Hier au soir, comme j'arrivais, tout couronné de roses, sur le théâtre, j'y trouvai votre bonne voisine ; elle courut au devant de moi, et me dit :

« Charles, votre mère se meurt ! elle est à toute extrémité ! »

« J'allais la suivre. Mon père arriva furieux, et me poussa rudement sur la scène,

en me criant : « Tu vas manquer ton entrée ! »

« Le public qui m'aime, en me voyant se mit à m'applaudir ; mais ce bruit d'applaudissemens qui ordinairement me faisait tant de plaisir, me fut affreux. Je croyais vous entendre m'appeler ; je vous voyais tendre les mains vers moi ; je vous voyais mourir ; je ne pus résister davantage et je tombai sans connaissance..... On m'emporta dans la coulisse, et là mon père me frappa et nous maudit tous les deux.

« L'homme chargé de la police du théâtre fut indigné des mauvais traitemens que je venais d'éprouver. Je vis qu'il me plaignait, et je lui redis que ma mère était mourante ; qu'elle m'appelait auprès d'elle, et que c'était cette idée qui m'avait fait me trouver mal. Ce brave homme me promit qu'à la fin du spectacle, il m'amènerait chez vous. J'essuyai mes larmes, et, le cœur bien gros, je revins danser sur le théâtre pendant que vous étiez à l'agonie. Oh ! ma mère, arrachez-moi à cette af-

freuse existence, retenez-moi près de vous. Le commissaire qui m'a ramené hier au soir doit venir vous voir aujourd'hui : parlez-lui, et qu'il empêche mon père de me reprendre. Si vous saviez combien la femme qui est avec lui me fait souffrir ! »

« J'assurai mon enfant qu'il ne me quitterait plus. Je me levai, et bien faible encore, j'allai trouver le préfet de police; je lui contai tout. Il me tranquillisa. Je quittai le logement que j'occupais, et vins m'établir ici. J'y suis depuis près d'un an, mais j'ai le chagrin de voir dépérir mon fils. Le temps qu'il a passé au théâtre a usé sa jeunesse. Là quelle est la sauve-garde de l'innocence ? Il n'en est aucune : tout séduit, et rien ne défend. La vie qu'il mène avec moi doit lui paraître triste et monotone. Quelques jeunes gens du voisinage viennent le voir ; ils se promènent ensemble, et je redoute pour lui ces nouvelles liaisons. Beaucoup d'entre eux n'ont jamais entendu parler de Dieu ; quelques-uns même n'ont pas été baptisés.

Il était avec eux quand vous le vîtes hier à Notre-Dame. Tout ce qui est spectacle attire ces malheureux enfans. Ils sont bien à plaindre, et leurs parens bien coupables ! »

Pendant la dernière partie de ce récit, Charles s'était éveillé. J'allai m'asseoir près de lui ; je lui pris la main : elle était encore brûlante. Je lui dis que je venais pour le guérir et consoler sa mère. Je lui parlai de Dieu.

« Ah! s'écria-t-il, je l'ai bien offensé. Croyez-vous qu'il me pardonne ?... » Puis, s'approchant de mon oreille, il ajouta bien bas : « Croyez-vous que je sois près de mourir ?

—« Mon enfant, répondis-je, Dieu vous pardonnera, et vous vivrez pour le servir et pour soigner votre mère.

— « Oh! oui, répliqua-t-il : Dieu et ma mère, voilà tout ce que je veux aimer!

« Et ton père! et ton père, dit la malheureuse épouse ; il faut l'aimer aussi et prier pour lui. »

L'enfant jeta ses bras autour du cou de sa

mère, et répéta plusieurs fois : « Console-toi, maman ; nous prierons ensemble. »

Avant de les quitter, je les rassurai tous les deux, et leur remis des secours que la charité m'avait chargé de distribuer. Le lendemain, je revins avec un médecin. Il ordonna le lait et l'air de la campagne. Au bout de quelques jours, je procurai à cette famille qui m'intéressait de plus en plus, un petit logement près de notre communauté, et j'eus bientôt le bonheur de les y voir heureux. Ils venaient souvent remercier Dieu à notre chapelle.

Ainsi que le malheur, la reconnaissance ouvre l'ame à la piété. Celle de Charles comprit bientôt tout ce que la Providence faisait pour le sauver. Son cœur donna de l'intelligence à son esprit : en peu de temps, il fut assez instruit pour pouvoir être admis au nombre des jeunes gens qui devaient faire leur première communion. A mesure que le grand jour approchait, je voyais l'imagination de mon jeune néophyte s'exalter. Il sentait que sa vie passée

avait été moins pure que celle des enfans qui venaient avec lui à nos instructions. Il me répétait souvent : « Ils sont dignes d'envie, eux, ils n'ont pas besoin de repentir; mais moi, croyez-vous que Dieu m'ait pardonné? » Sans vouloir lui ôter cette crainte salutaire, je lui citais de plus grands pécheurs que lui qui étaient devenus des saints, et je rassurais ainsi son ame sans effacer ses regrets ni le souvenir de ses fautes.

Enfin, le jour de la communion arriva. Dès le matin, notre chapelle, parée de fleurs, était remplie par tous nos enfans, dans leurs plus beaux habits. Leurs mères, transportées d'une sainte joie, y étaient aussi, et priaient la mère de Jésus de bénir leurs fils qui allaient s'approcher du sien.

J'étais dans la sacristie. Je vis arriver Charles. Il courut à moi. Je crus que le ressouvenir d'un péché le ramenait à confesse : j'allais l'entendre. Il me montra un billet qui ne contenait que ces mots :

« J'ai fait une chute affreuse; je vais « mourir. Je voudrais te voir. Viens em- « brasser ton père.

« ISIDORE. »

Eh bien, mon enfant, qu'allez-vous faire?

— « D'abord, recevoir Dieu, me répondit-il avec une sainte confiance; recevoir celui qui est la lumière et la vie, et quand je l'aurai reçu dans mon cœur, j'irai près de mon père; je lui parlerai, ou plutôt Dieu lui parlera par ma bouche. Oh! quel bonheur si je pouvais assurer à celui qui m'a donné des jours qui finissent, une vie qui ne finira pas! »

Emu jusqu'aux larmes, je lui dis : Charles, vous vous conduisez en vrai chrétien. Dieu vous bénira et bénira votre père.

— « Ah! s'écria-t-il, sa conversion et le bonheur de ma mère, voilà tout ce que je demanderai au Seigneur, alors que mes lèvres s'entr'ouvriront pour le recevoir.

— « Votre prière sera exaucée, » ajoutai-je; et je me rendis à l'autel.

La messe commença. Charles se prosterna. Je le voyais prier avec ferveur. Ses grands yeux bleus, en s'élevant vers le ciel, laissaient échapper des larmes. Sa mère le regardait aussi : elle ne savait pas ce qui faisait couler ses pleurs; elle ignorait le danger d'Isidore; elle n'attribuait l'émotion de son fils qu'à une tendre piété.

Le moment de la communion était venu; les anges de la terre, dans un pieux recueillement, allèrent deux à deux au devant de leur Créateur. Je suivis des yeux l'enfant dont le bonheur m'intéressait tant; je le vis s'agenouiller à la table sainte; son ame ne tenait plus à la terre que par le souvenir de son père et de sa mère. Ce n'était plus que des liens aussi sacrés qui l'attachaient ici-bas; toutes ses autres pensées étaient pour le ciel. Son action de graces fut fervente et courte. Il se leva, vint à moi, et me dit : « A présent, je cours à mon père. J'ai fait un vœu. Oh ! me refusez pas; venez avec moi. »

Nous prîmes une voiture : en moins de

deux heures, nous étions à la maison du malheureux Isidore. Charles monta seul à son appartement; il trouva son père expirant. L'étrangère n'était plus avec lui : le voyant près de mourir, elle l'avait abandonné.

Charles se jeta près du lit : il prit les mains du mourant, l'appela des noms les plus tendres, et, à force de soins et de caresses, se fit reconnaître.

Il n'y avait plus d'espoir : les vomissemens de sang ne pouvaient être arrêtés. Avec beaucoup de peine, et d'une voix bien faible, Isidore dit à son fils : « Il y a bien long-temps que je ne t'ai vu. Es-tu heureux ?

— « Oh! oui, répondit Charles. Aujourd'hui, si vous vous portiez bien, si je vous voyais à côté de ma mère, il ne me manquerait rien.

— « Ta mère! je l'ai trop fait souffrir... ne m'en parle pas.

— « Je vous en parlerai; je vous dirai qu'elle vous aime toujours; qu'il n'y a pas

d'instant où elle ne prie Dieu pour vous.

— « Elle prie Dieu, elle croit en Dieu : en est-elle moins à plaindre? Elle est pauvre; je l'ai ruinée, je l'ai réduite à la la misère.

— « Elle y est résignée; elle ne vous en veut pas. Elle sert Dieu et m'apprend à le servir.

— « Ainsi, tu es donc aussi dévot? Eh bien! prie pour moi : car moi je ne sais pas prier... je ne sais pas croire.

—« Ah! croyez, mon père, croyez pour pouvoir espérer. Dieu vous attend...

—« Charles, dit le moribond (en se soulevant à moitié et en serrant le bras de son fils), Charles, tu dis que Dieu m'attend... veux-tu donc m'effrayer?

— « Vous effrayer! Non; je veux vous convaincre que la miséricorde de Dieu est plus grande que vos fautes... O mon père! laissez-moi vous amener un prêtre.

— « Un prêtre! répéta Isidore.

—« Oui; l'ami, le bienfaiteur de votre fils; celui qui a secouru notre misère, qui

m'a guéri de mes souffrances, qui a éclairé mon ame, et qui m'a mis à même de recevoir mon Dieu. Aujourd'hui, j'ai fait ma première communion. Le Sauveur qui est mort pour les péchés du monde, est dans mon cœur... O mon père ! écoutez son ministre. Il attend près d'ici. Dites, dites, je vous en conjure, qu'il peut venir et que vous ne le repousserez pas.

— « Il t'a fait du bien, qu'il vienne, je le remercierai. »

L'enfant n'en entend pas davantage, il part comme un trait, et me conduit près de son père qui, en me voyant entrer, me dit : « Monsieur, je vous remercie ; vous avez fait du bien à mon fils.

— « Je veux vous en faire aussi, répliquai-je. Charles est heureux : en lui enseignant la religion, je lui ai appris le bonheur.

— « Il est trop tard, répondit Isidore. Laissez-moi mourir en paix : laissez-moi finir... En prononçant ces paroles, il étendait le bras pour me repousser. Charles

tomba à genoux. « O mon père! mon père! s'écria-t-il, ne rejetez pas le salut qui vous est envoyé. Je mourrai de douleur si vous ne m'accordez pas ma prière. Vous allez mourir, dites-vous, et vous détournez la vue de votre Charles; vous ne voulez plus le voir; vous ne voulez plus l'entendre. Ne sentez-vous pas mes larmes sur vos mains? Au nom de tout ce que vous avez aimé, mon père, laissez le prêtre du Seigneur vous parler des miséricordes divines; accordez-lui votre confiance et confessez vos fautes. »

Les larmes, les sanglots, les prières de Charles avaient vaincu le moribond. Il se retourna du côté de son fils... « Eh bien! je cède, dit-il. Laisse-moi avec monsieur, et va chercher ta mère : il faut qu'elle me pardonne. » Transporté de bonheur, Charles embrassa son père, se jeta à mon cou et courut avertir sa mère. Tous les deux revinrent bientôt. Le malade s'était confessé. En apercevant celle qu'il avait *tant* fait souffrir, il voulut parler; mais les

paroles moururent sur ses lèvres. Il retomba sans connaissance sur son oreiller. Sa femme et son fils passèrent leurs bras sous sa tête appesantie ; leurs larmes ruisselaient sur son visage pâle et déja décomposé. Au bout de quelques minutes, il revint à lui, se pencha sur Charles, et me demanda : « M'a-t-elle pardonné ?

— « Que parles-tu de pardon ? se hâta de dire la femme d'Isidore ; c'est de bonheur qu'il faut parler aujourd'hui.

— « Et de mort, ajouta le malade : car, je le sens, je n'ai plus que quelques instans à vivre, mais les derniers instans ne seront pas sans douceur. Toi, tu m'assures que tu m'as pardonné, et cet ange, notre enfant, m'a ouvert la porte du ciel, en me décidant à me réconcilier avec Dieu. »

En entendant ces paroles, Charles pleurait de joie et en même temps de douleur. Il se disait : Mon père est revenu à des idées religieuses, mais il va quitter ce monde, et ma pauvre mère, qui a souf-

fert si long-temps, ne se sera réjouie qu'un moment.

D'après les désirs d'Isidore, j'avais envoyé prévenir le curé de la paroisse. Il arriva. L'épouse et le fils tombèrent à genoux près du lit, et l'extrême-onction fut administrée au malade.

Pendant les prières des agonisans, je n'entendais que les sanglots de Charles et de sa mère, et les râlemens de la poitrine d'Isidore, qui se remplissait de sang. A ces mots : *Partez, ame chrétienne*, le pécheur repentant se souleva un peu, et dit d'une voix éteinte : « Je vais au Dieu de mon fils ! » Il laissa retomber sa tête. Les prières continuèrent, mais il ne les entendait plus... il avait cessé de vivre et de souffrir.

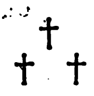
Je reconduisis à leur logement l'épouse et l'enfant éplorés. Leur douleur était calme et sans éclats. Une fin religieuse peut seule adoucir les horreurs de la mort.

Le lendemain, en me rendant, avec

Charles, aux funérailles d'Isidore, mon jeune ami m'apprit la résolution qu'il avait prise, le voeu qu'il avait fait la veille, en communiant : il avait juré, si son père mourait en chrétien, s'il écoutait sa voix, de s'attacher aux autels, et de consacrer sa vie entière au service de Dieu.

Depuis ce jour, il a tenu parole; il se fait instruire pour être prêtre. En attendant, il offre l'encens, il porte la croix, il pare l'église, et sa vie est toute de piété. Sa mère et Dieu l'occupent seuls.

J'ai trouvé, mon cher René, du plaisir à vous raconter cette histoire de Charles. Ce qu'il a éprouvé, je l'ai ressenti aussi, moi. L'idée d'avoir ouvert le ciel à une personne aimée, peut consoler de tout, même de la mort. Adieu.



LETTRE XII.

RENÉ A EUGÈNE ET A LÉON.

Toulouse.

Ma réponse sera encore pour vous deux, mes chers amis. Me voilà dans le pays de Clémence Isaure. J'y suis depuis avant-hier. Hier, j'ai passé la soirée chez M. de C..., homme fort distingué par ses profondes connaissances et sa vaste érudition. Ce savant aimable et modeste tient à Toulouse une maison très agréable. Un ami des lettres et des arts y est toujours bien reçu, s'il y apporte de bons principes, car M. de C... aime beaucoup la science, mais il estime encore plus la vertu, et l'on trouve chez lui, non-seulement ce que la ville a de plus marquant en esprit et en talens, mais encore ce qu'elle a de plus honorable et de plus vertueux.

Ce n'est, comme vous le pensez bien, à aucun de ces titres que je dois mon admission chez lui : mais il a été de tout temps l'ami de ma famille, et ma première visite a dû être pour lui. Dans son salon (chose rare aujourd'hui) on cause, on discute, on ne dispute pas. On trouve autre chose que des journaux sur les tables, et l'on peut, sans passer pour pédant, parler littérature ou beaux-arts.

On m'y a montré un des membres les plus connus de la Société royale de Londres, le fameux S. B... Depuis plus de vingt ans, cet homme extraordinaire s'était retiré de la capitale des trois royaumes, et était allé s'établir dans la vallée la plus cachée et la plus solitaire du pays de Galles.

Là, séparé du monde, il vivait avec quelques amis qui venaient de temps en temps partager sa solitude et la douce vie qu'il y menait. Au-dessus de la porte d'entrée de son petit château, il avait fait graver cette parodie d'un vers connu du Dante :

Vous qui entrez, laissez à la porte...
La politique.

Jamais un journal n'arrivait jusqu'à lui ; jamais ses amis ne proféraient une parole qui eût trait aux longs débats de l'Europe. La guerre qui dévastait les royaumes et les empires, le bruit des trônes croulans ne venaient point troubler sa paisible retraite ; il avait su se séparer entièrement du présent, si fécond en grands changemens et en grands malheurs : il vivait dans le passé, et s'en trouvait bien. Mais comme ici-bas il faut que tout bonheur finisse, sa santé devint tout à coup mauvaise. Le pays qu'il habitait était trop froid pour lui ; on lui a conseillé de voyager, de venir respirer dans le midi de notre belle France. Il est débarqué à Bordeaux, il y a peu de jours, et s'est empressé de venir à Toulouse, où il savait trouver M. de C..., qu'il avait connu en Angleterre. J'ai entendu cet Anglais se désespérer du changement qu'il remarquait en nous.

« Où sont, disait-il, les Français jadis

si gais, si légers, si insoucians? Partout en France on s'occupe de politique, partout on lit des journaux; nulle part je n'entends parler de plaisir; encore moins de littérature et de sciences! Qu'est donc devenue cette fleur d'urbanité? »

A toutes ces exclamations, M. de C.... répondait: « Mon ami, les temps sont changés; il faut, si vous voulez étudier les Français dans leurs salons, nécessairement prendre une couleur; il faut que vous vous fassiez ultrà ou libéral.

— « Quoi! s'écria l'Anglais, vous voulez me forcer à sortir de ma neutralité!... Rappelez-vous donc ma fuite de Londres, ma solitude dans le pays de Galles! Je n'aurais échappé à la politicomanie pendant quinze ans que pour venir prendre ce mal en France! Je cherche la santé, et vous m'offrez la contagion.

— « Si vous voulez vous y soustraire, retournez dans vos montagnes, répartit M. de C....; ici le *cordon sanitaire* est impossible à établir. Je vous le répète, nous

allons ensemble à Paris. La première question que l'on me fera, quand je voudrai vous présenter quelque part, sera :

« Comment pense-t-il? Est-il *ultrà?* est-il *libéral?* Que voulez-vous que je réponde? »

Après un instant de réflexion, M. S. B... dit en prenant le bras de son ami : « Ecoutez, je vois qu'il faut que je me décide; en toutes choses, j'aime, autant que cela m'est possible, à me ranger du côté des gens d'esprit. Je vais vous nommer les ouvrages de vos auteurs vivans, qui ont de la célébrité dans mon pays. Si ces écrivains marquans sont ce que vous appelez *libéraux*, je me fais libéral.

« Vous voudrez bien, mon cher ami, répondre avec franchise, et, d'après vos réponses, je saurai sous quelle bannière je dois marcher.

« Commençons par celui qui a fait le plus de bruit, par l'auteur qui a été traduit dans toutes les langues, par M. de Châteaubriand. Son *Génie du Christianisme*, ses *Martyrs*, ont fait et font encore

les délices de l'Angleterre. Dites-moi, qu'est-il?

— « En première ligne parmi les ultrà! s'écria M. de C..... Il a toujours été le grand publiciste de ce parti, l'oracle de la France, le champion des royalistes; et son beau caractère, autant que ses talens, l'ont conduit au ministère....

M. *S. B*.... : « Je ne vous en demande pas tant; je vous prie seulement de me répondre par ces mots : *ultrà* ou *libéral*. Je veux me défendre de toute séduction, et ce serait influencer mon jugement que de me désigner ceux que vous aimez le plus. M. de Châteaubriand est donc?...

M. *de C.... :* « Ultrà-royaliste, anti-libéral.

M. *S. B... :* « Passons à un autre. Et l'auteur de la *Législation Primitive*, de l'*Essai sur le Divorce*, le philosophe profond et moral que nos penseurs aiment à relire, M. de Bonald, qu'est-il?

C. *de C... :* « Ultrà.

M. *S. B... :* « J'en suis bien aise; j'aime

à voir le génie et la raison, l'imagination et la vertu marcher ensemble.... Mais une autre grande renommée est venue jusqu'à nous. L'écrivain qui a traité de l'indifférence en matière de religion est-il du même côté que le poëte et le moraliste?

M. *de C...:* « Oui, sans doute, M. de La Mennais est ultrà parmi les ultrà.

M. *S. B...:* « De nouveaux poëmes français ont eu du succès en Angleterre. Les *Méditations poétiques* de M. de la Martine, leur auteur...

M. *de C...:* « Ultrà, toujours ultrà.

M. *S. B...:* « Vos écrivains libéraux jouent de malheur; je n'ai pas encore cité un seul de leurs ouvrages.

M. *de C...:* « Ils écrivent cependant beaucoup, et je m'étonne que vous n'ayiez pas parlé de MM. de Jouy, Etienne et Benjamin-Constant.

M. *S. B...:* « Ces messieurs ont-ils fait autre chose que des brochures politiques? Vous savez que je n'en lisais jamais.

M. *de C...:* « Oui, certainement, ils ont

fait autre chose : M. de Jouy a fait *l'Ermite de la Chaussée-d'Antin, le Franc Parleur* et d'autres ouvrages dans le genre d'Addisson.

M. *S. B...* : « Je crois me rappeler, en effet, qu'on a voulu le traduire; mais on a pensé au *Spectateur*.... N'allons pas plus loin. J'ai voulu, pour parler le langage du jour, connaître vos *sommités littéraires*, et nous en voilà bien loin. L'opinion des écrivains européens qu'on lit à Londres, à Vienne, à Saint-Pétersbourg et à Rome, pouvait seule influer sur la mienne.

M. *de C...* : « Ainsi vous êtes des nôtres?

M. *S. B...* : « Oui, pour toujours : car vous avez de votre côté la vérité, le génie, le savoir, la sagesse et la vertu. »

Ici finit cette conversation, que je vous ai rendue fidèlement. Je voudrais que tous les Anglais qui arrivent en France trouvassent un aussi bon guide que M. de C...; mais il n'en est pas ainsi, et trop d'entre eux voient la société de leur lady Morgan. Cette femme qui avait eu de la

célébrité alors qu'elle écrivait de simples romans, a bien payé les blasphèmes qu'elle a dits contre la France. L'obscurité est retombée sur elle et l'accable de tout son poids. Adieu. Ma première lettre sera de Bayonne. Si je reste un jour de plus ici, je vous parlerai de la ville, de la bonne compagnie qui l'habite. Le pays de Clémence Isaure est encore celui de l'esprit.

Adieu. . . . . . .

LETTRE XIII.

EUGÈNE A RENÉ.

Paris.

Votre lettre de Toulouse nous est arrivée hier; elle a beaucoup intéressé Léon. Il connaît M. de C..., et s'est réjoui de voir le savant Anglais se ranger sous la même bannière que cet homme estimable et éclairé.

Mais moi, mon cher ami, je vous prierai de reprocher à M. de C... d'avoir manqué de justice envers nos adversaires. Comment a-t-il pu citer comme écrivains remarquables du parti libéral, MM. J... E... et B. C...., et oublier madame de Staël? Les succès de cette femme extraordinaire ne sont pas des succès de coterie. Ils sont européens. Peu d'hommes jouissent d'une célébrité comparable à la sienne.

L'Italie a des traductions de sa *Corinne*, et les Allemands rendent justice au talent d'observation dont elle a fait preuve dans son livre sur l'Allemagne.

Comme elle nous y fait bien connaître cette littérature que nous condamnions avec ce superbe dédain que nous avons trop en France pour les lettres étrangères!

Comme elle montre que le temps n'a pas été un ennemi pour elle, et que les années lui ont été profitables! Dans ses derniers écrits, sa plume court dans l'or-

dre; les idées religieuses y abondent, et me prouvent que si madame de Staël n'avait pas été protestante, elle n'eût jamais été un écrivain libéral. On sent, en la lisant, que notre religion si sublime et si pleine d'amour lui manque. Elle ne veut pas aimer le catholicisme; et, malgré elle, elle va y prendre toutes ses beautés. Les erreurs politiques de cette femme viennent de son culte et de son amour pour son père. Elle aime la révolution française comme une sœur, comme une autre fille de M. Necker. Je dis qu'elle aime la révolution; mais je me hâte d'ajouter qu'elle en a toujours détesté les fureurs et les crimes.

En 1793, madame de Staël a publié une noble et courageuse défense de Marie-Antoinette; et si, dans ces temps affreux et de sanglante mémoire, elle n'a point craint d'élever la voix pour cette auguste et malheureuse reine, depuis, elle n'a point flatté le pouvoir usurpateur.

Je reproche encore à M. de C... de n'a-

voir pas cité le nom de M. Casimir Delavigne. Ses *Messéniennes* resteront, et ne méritent pas d'être oubliées. La cause qui les a inspirées est belle; mais en voyant tous les révolutionnaires de l'Europe vouloir l'embrasser, en les entendant plaindre avec affection les Grecs *chrétiens*, on a été fondé à croire qu'ils y voyaient des chances pour eux, et la compassion s'est arrêtée devant la crainte.

Adieu. Je n'ai pas vu Léon aujourd'hui; il est allé passer la journée auprès d'un mourant qui l'a fait demander. Sa piété, sa douceur, et l'habitude qu'il a eue du monde, le font appeler par beaucoup de grands pécheurs.

Adieu, encore. Ne vous lassez pas de nous écrire.



LETTRE XIV.

EUGÈNE A RENÉ.

Mont Valérien.

Léon est resté plusieurs jours auprès du malade qui l'avait fait appeler. Pendant son absence de la communauté, j'ai quitté le petit cabinet que j'occupais près de sa chambre. Je suis revenu à Paris, et me suis de nouveau jeté dans l'agitation du monde. Vous le dirai-je? Cela m'a fatigué, et j'attendais avec impatience le retour de notre ami. Il est arrivé avant-hier, et m'a écrit pour m'annoncer qu'une grande cérémonie devait avoir lieu le lendemain; et hier matin, j'ai repris de bonne heure le chemin du Calvaire.

J'avais été quelquefois attristé de la solitude qui régnait habituellement autour du saint lieu : tout était bien changé : des

équipages et des piétons, des soldats et des vieillards, des femmes et des enfans, couvraient la route. A mesure que j'approchais, la foule diminuait l'impression pénible que j'avais éprouvée souvent, en voyant si déserte et si abandonnée la montagne de la croix.

A Paris, les routes qui conduisent aux fêtes ne cessent pas d'être fréquentées par un peuple avide de plaisirs; mais sur ces chemins la misère ne se montre pas, elle se cache comme un tort, et, par égard pour les gais enfans de la fortune, elle ne se place point sur leurs pas.

Il n'en est pas de même du chemin du Calvaire : toutes les douleurs, toutes les infirmités s'y sont donné rendez-vous. Jamais tant de souffrances et de pauvreté ne s'étaient montrées à moi. A partir du pied du mont Valérien, jusqu'à son sommet, on ne pouvait faire un pas sans rencontrer un pauvre, sans voir une difformité nouvelle. Des voix lamentables, des gémissemens s'élevaient de chaque côté

de la route, implorant la charité. « Au nom du Dieu que vous allez prier, » s'écriaient les vieillards, les femmes et les petits enfans, « ayez pitié de nous! n'oubliez pas les pauvres de Jésus-Christ! »

J'avais passé devant un de ces malheureux : sa voix me frappa, et me fit revenir sur mes pas. « O vous qui passez sans « avoir pitié de moi, vous n'avez donc « personne qui vous soit cher et qui souf« fre? Voyez s'il est une douleur sem« blable à ma douleur! regardez mon « fils! »

Alors je vis à mes pieds quelque chose d'informe qui se remuait dans la poussière : c'était l'enfant de cet homme, qui élevait vers moi une main décharnée. Cette malheureuse petite créature n'avait point de jambes, mais l'expression de sa figure était douce et jolie. Je lui donnai une pièce de monnaie. Il me remercia, et ajouta : « O monsieur! le bon Dieu et la Sainte Vierge guériront votre mère... »

Ces mots me firent tressaillir, et jetè-

rent un grand effroi dans mon ame. Ma mère ! Serait-elle malade ? Ma mère ! Qui a pu faire deviner à ce petit pauvre qu'elle est l'objet de toutes mes craintes et de toutes mes affections ? Je me rappelais les nouvelles que j'avais reçues d'elle, il y avait peu de jours : elle était bien portante. Je me le repétai plusieurs fois ; mais l'inquiétude restait malgré moi dans mon cœur.

Au sortir du village de Surêne, les murs du chemin étaient tapissés de tentures blanches parsemées de bouquets artificiels ornés de brillans d'argent, que les marchands vendaient aux pèlerins avec des crucifix, des chapelets et des cantiques.

Quand j'arrivai sur le sommet du mont, la foule recouvrait déja toute l'esplanade, des groupes pieux s'arrêtaient, se prosternaient devant chaque station, où un missionnaire expliquait quelque mystère de douleur ; une messe solennelle se célébrait à un autel élevé au fond de la cour ;

des tentes, des pavillons décorés de fleurs et de banderoles y avaient été préparés pour recevoir les pèlerins.

Il y en avait d'augustes parmi eux.

MONSIEUR, S. A. R. madame la duchesse de Berry, se trouvaient confondus dans la foule chrétienne. Ce n'est pas au pied de la croix que l'on tremble pour eux : ceux qui tuent les princes disent : *Dieu n'est qu'un mot*, et s'éloignent de nos solennités; mais ceux qui viennent adorer Jésus-Christ, mourraient tous pour défendre leurs rois. Aussi, je n'éprouvais aucune crainte en voyant cette sainte et noble famille entourée, pressée de toutes parts : mon cœur battait, mais c'était d'amour et de joie de me trouver si près de nos Bourbons. Mon émotion s'accrut encore quand la foule, se retirant respectueusement du rocher du Calvaire, fit place aux enfans aînés de l'Eglise, à ces Bourbons qui ont toujours défendu la croix, et que la croix peut seule consoler.

Nous les vîmes s'agenouiller devant elle, nous les vîmes incliner leurs fronts faits pour la couronne. Un silence religieux régnait sur la montagne; le vent agitait le voile blanc de la princesse prosternée, et les bannières de pourpre et de soie de toutes les paroisses de Paris qui entouraient le calvaire. Les étendards sacrés, les croix d'argent, les panaches, les palmes de verdure, se dessinaient sur un ciel sombre et nébuleux. Les soldats appuyés sur leurs armes, des femmes voilées et portant des corbeilles de fleurs, des prêtres vénérables, de jeunes missionnaires, des fidèles recueillis, formaient un spectacle qu'il faut renoncer à décrire.

En le contemplant, j'étais plongé dans un bonheur inconnu, indicible. Je ne croyais pas pouvoir vivre davantage... Mais, cher René, jugez du surcroît d'émotion qui vint me saisir, quand je reconnus Léon, dans le missionnaire qui était au pied de la croix! Prosterné avec nos princes, il embrassait le bois sacré; et les

yeux élevés vers le Christ, il priait avec ferveur : le silence s'étendait sur la foule attentive... Tout à coup, la voix sonore du prêtre retentit au loin.

« O vous, Seigneur! s'écria-t-il, vous qui êtes mort pour le salut de tous, vous qui avez dit à celui qui souffre : *Venez à moi, je vous consolerai;* du haut de votre croix, abaissez vos regards sur ceux qui l'entourent; vous les aviez établis les premiers parmi les hommes, vous leur aviez donné le rang et la puissance; la foule enviait leur bonheur... et la France entière a vu leurs larmes, et le monde s'est étonné de leurs infortunes! Et ces campagnes, et cette ville immense qui s'étendent au-dessous de nous redisent leurs douleurs! Ah! ce n'est pas sur la terre qu'ils cherchent des consolations, c'est de vous, ô mon Dieu! qu'ils en attendent; c'est de vous qu'ils en implorent... Mais que dis-je? Ce n'est pas pour eux qu'ils prient, c'est pour nous, pour tous les Français. Les fils de saint Louis ne de-

mandent que le bonheur de la France ; pour eux, il n'y en a plus d'autre... Des voix s'élèvent des caveaux de Saint-Denis, des fossés de Vincennes, et attestent qu'il n'y a plus pour eux de joie, plus de bonheur de famille. Ce qui reste au dernier des Français dans la plus pauvre chaumière, nos Bourbons ne l'ont plus dans leurs somptueux palais. La fille ne retrouve plus ni son père ni sa mère ; l'épouse cherche en vain son époux ; le frère manque au frère, et les petits-enfans cherchent en vain à consoler leur aïeul qui a perdu son fils!... O Dieu de miséricorde! tant de malheurs, tant de vertus n'ont-ils pas désarmé ta justice? Vois ce peuple prosterné ; il t'implore pour ses princes, il te demande de veiller sur ce monarque éprouvé par de si longues infortunes, sur sa famille, objet de tant d'amour, sur ce berceau qui porte tant d'espérances! »

A ces mots, du pied du rocher les prêtres entonnèrent l'*Exaudiat ;* la foule répondit à la prière, et toutes les voix de la

montagne ne firent plus entendre qu'un seul vœu qui s'éleva vers l'Eternel.

A travers les larmes de bonheur qui remplissaient mes yeux, je remarquai Léon; son visage était animé, ses regards brillaient d'une joie toute céleste; *Dieu était au dedans de lui.* Il se leva; et les princes, le suivant, redescendirent du rocher et se placèrent auprès d'une statue de la Sainte Vierge, que portaient de jeunes filles vêtues de blanc et couronnées de lis.

La procession commença alors, et fit le tour de la montagne. Elle passa d'abord, comme pour consoler leurs ombres, à travers le cimetière des anciens ermites du mont Valérien. Bientôt elle s'enfonça sous des berceaux de tilleuls, et reparut dans des terres cultivées; tour à tour on voyait les croix briller et les bannières s'agiter dans l'espace, puis disparaître tout à coup derrière quelques massifs d'arbres; les chants des cantiques nouveaux et des vieilles hymnes de l'Eglise, les sons d'une

musique guerrière, se succédaient, et retentissaient au loin dans la plaine.

Cette marche pieuse dura plus d'une heure. Au retour de la procession dans la cour, le nonce du pape, du haut d'un autel élevé sur de nombreux gradins, donna la bénédiction. Le Saint-Sacrement comme un soleil de justice, resplendissait dans ses mains. Le peuple, les soldats, les évêques et les princes, tombèrent prosternés. La foi me fit voir Dieu sur la montagne. Ce n'était plus le Dieu de Sinaï, le Dieu des foudres et des éclairs; c'était le fils de Marie; et je priai pour ma mère : car les paroles du petit pauvre étaient encore sur mon cœur.

Adieu, cher ami; j'ai été si ému de tout ce que j'ai vu, que je l'ai écrit le soir. Cette relation a été faite pour ma mère; vous n'en avez que la copie. Adieu, je vous embrasse du fond de mon cœur.



LETTRE XV.

LÉON A RENÉ.

Mont Valérien.

Eugène vient de me quitter. Une lettre qu'il a reçue de Bretagne, lui annonce que sa mère est fort mal. Dans la désolation où cette nouvelle l'a plongé, j'aurais bien voulu pouvoir accompagner notre pauvre ami.

Pour la première fois, j'ai trouvé mon devoir pénible; mais nos supérieurs étant absens, j'ai été chargé de les remplacer pendant quelques jours. Il faut obéir. Aussitôt qu'ils seront de retour, je serai libre, et si Eugène a besoin de moi, je volerai près de lui.

Pour apaiser un peu sa douleur et calmer son inquiétude, je cherchai, en re-

lisant sa lettre avec lui, à y trouver quelque sujet d'espérance : il n'en voulut voir aucun. Il s'apprêta à partir sur-le-champ; alors je lui donnai ce qu'un missionnaire peut donner : un petit crucifix qui avait touché les saints lieux et qu'un pieux solitaire avait béni sur le véritable Calvaire.

« Ah! me dit Eugène en le recevant, vous voulez que je place ce crucifix dans les mains glacées de ma pauvre mère... Ce sera fait; il restera sur son sein : elle l'emportera au cercueil. »

Ressentant une forte espérance au-dedans de moi, je lui répondis : Non, non; il la sauvera. Celui dont je vous remets l'image est plus fort que la mort; il a rappelé Lazare du fond du sépulcre, il rendra la santé à votre mère.

A ces mots, Eugène me serra fortement la main; et élevant ses regards vers le ciel, il sembla y chercher l'espérance.

Nous partîmes. Je voulus le reconduire jusqu'à Paris et le voir monter en voiture. En sortant de la communauté, nous sui-

vîmes les sentiers que la procession avait parcourus la veille; ils étaient encore tout jonchés de fleurs. En descendant de la montagne, il donna beaucoup aux pauvres qui bordent la route. Dans le reste du trajet, il me raconta que depuis un jour il était tourmenté d'un triste pressentiment que le fils estropié d'un mendiant avait fait naître dans son esprit. Je me servis des propres paroles du petit pauvre pour le rassurer; je lui répétai : cet enfant, si toutefois vous attachez de l'importance à ses paroles, ce qui ne serait pas raisonnable, vous a dit : « Dieu et la Sainte Vierge guériront votre mère. » J'ajoutai tout ce que l'amitié pouvait me dicter. Ce fut en vain. Il fondait en larmes quand je l'embrassai au moment du départ.

La voiture s'éloigna rapidement, et je restai tout accablé de sa peine... Je suis de retour à notre maison. Oh! que la douleur d'un ami est difficile à porter!

Adieu, cher et bon René. Aussitôt que j'aurai des nouvelles d'Eugène, je vous

les ferai passer. Ses peines ou ses joies vous appartiennent aussi.

Adieu encore.

LETTRE XVI.

EUGÈNE A LÉON.

Du château de... près de Nantes.

Elle respire encore, ô mon cher ami! On me dit d'espérer... Votre crucifix, Léon, elle le porte à son cou... Ma présence lui a fait grand bien. Elle ne veut pas cependant que je sois toujours auprès de son lit : elle veut que je repose. Elle est en proie à des souffrances aiguës, et elle s'occupe des fatigues de la route que je viens de faire!... O Dieu! qui vous êtes plu à former le cœur d'une mère, à le remplir de tendresse et d'amour, conservez-moi celle qui m'est plus chère que la vie!...

Le médecin sort d'auprès d'elle. Le mieux continue. Priez pour elle, Léon; recommandez une sainte aux prières des saints qui vous entourent.

Adieu. Envoyez ce peu de mots à René. Je suis si persuadé de la part qu'il prend à mes inquiétudes, que je veux qu'il partage aussi mes faibles espérances. Si la journée de demain est aussi bonne que celle d'aujourd'hui, je vous écrirai avec plus de détail. Adieu. Mon malheur me rend votre amitié plus chère. Ne cessez donc jamais de m'aimer.

Ma lettre n'a pu partir hier... Dieu a eu pitié de moi : ma mère est beaucoup mieux. Elle est bien faible encore; mais cette affreuse oppression qui la tuait, et qui rendait sa parole si pénible, est passée; la fièvre est beaucoup diminuée. Je crois que les médecins pourraient me répondre de sa guérison; mais ils craignent la vivacité de mes transports. Demain, ils me diront peut-être : « Il n'y a plus de danger! » O Léon! Léon! que j'en-

tende ces mots!... Si demain je les entends, allez tout de suite au petit pauvre estropié de la montagne, demandez-le à son père, et placez-le à Paris dans un hospice ; je paierai tout ce qu'il faudra. Je ne serai jamais assez pauvre pour ne pas pouvoir récompenser celui qui m'a prédit que Dieu guérirait ma mère...

Au moment où cet enfant prononçait son nom, elle était à toute extrémité. Quel singulier rapprochement que le pressentiment que j'éprouvai alors, et l'état cruel dans lequel elle était subitement tombée !

Je ne suis pas encore assez maître de moi pour vous redire tout ce que j'ai ressenti en arrivant ici. Demain, mon sort sera décidé... Mais qu'il y a loin d'ici à demain... Comme le temps se traîne sur nos jours de larmes!

Adieu. Ne cessez pas de prier pour nous.



LETTRE XVII.

LÉON A EUGÈNE

Mont Valérien.

Je viens de recevoir votre lettre, mon bien cher Eugène ; elle me donne de l'espoir : votre excellente mère ne vous sera pas enlevée. Dieu nous la laissera ; la terre a besoin d'exemples comme les siens. Sa vertu est si douce, si aimable, sa philosophie si chrétienne ! Le malheur ne l'a point aigrie ; l'injustice ne la rend pas injuste. Sans vous, mon cher ami, elle ne regretterait rien de son ancienne fortune. Elle me l'a répété souvent : ce qui lui reste lui suffirait, si votre avenir ne venait pas troubler sa pensée. La dernière fois que je me trouvai avec elle, elle me disait :

« On prétend que la vie est courte. Cela n'est pas vrai pour ceux qui ont des en-

fans : on est soucieux par de là la pensée du tombeau ; les sollicitudes s'étendent jusqu'à deux générations hors de soi. »

Mon ami, je vous parle avec plaisir de votre mère ; j'ai au-dedans de moi la conviction qu'elle vous sera conservée. Je ne cesse de le demander à Dieu : ce matin encore, j'ai offert pour elle le saint sacrifice. Mais, cher Eugène, tout en priant pour ce que vous avez de plus cher, dites avec soumission à l'auteur de la vie, à celui qui tient dans ses mains toutes les destinées : O Seigneur ! *que votre volonté soit faite et non la mienne !*

Toute la science du chrétien est là-dedans. La résignation aux décrets de Dieu est le plus sûr moyen de bonheur que l'homme puisse avoir dans cette vallée de larmes. Avec la résignation, l'ame se fortifie ; elle se fait comme une enceinte qui ne met pas à l'abri des piqûres, mais qui garantit des blessures graves. Avec la résignation, on voit dans toutes les choses créées une cause occasionelle, et Dieu

comme seule cause efficace; et ceci une fois posé, on ne s'aigrit point; on ne se décourage pas. Otez des peines ces deux dispositions, et vous les rendrez bien légères. *Semblables aux eaux de la mer, les douleurs d'ici-bas perdent de leur amertume et deviennent douces en montant vers le ciel.*

Adieu. J'envoie toutes vos lettres à René. Pour être heureux, il a besoin de votre bonheur. Écrivez-moi bien régulièrement. Adieu, cher ami, ayez bon courage.

Léon, prêtre.

†

† †

LETTRE XVIII.

EUGÈNE A LÉON.

Du château de... près Nantes.

Il n'y a plus de danger ! Oh ! mes amis, remercions Dieu : il a sauvé ma mère. Ce matin, long-temps avant le jour, le bon docteur R... est entré dans ma chambre. Je venais de céder à la fatigue ; je dormais sans reposer. Il a pensé que la joie me vaudrait mieux qu'un tel sommeil. Il m'a réveillé, en me disant : « Venez voir votre mère ; la crise que nous attendions a eu lieu et a dissipé toutes nos inquiétudes. » Je m'élançai de mon lit au cou de cet excellent homme, je l'embrassai comme un sauveur, et je volai à la chambre de ma mère.

J'avançai doucement vers son lit. Elle dormait et reposait tranquillement ; sa

respiration n'était plus pénible et ne déchirait plus son sein. La pâleur était encore sur son visage ; mais la douleur ne décomposait plus ses traits. Ses mains, blanches comme de l'albâtre, étaient jointes sur sa poitrine, où brillait la petite croix que vous m'avez donnée, mon cher Léon.

Je me mis à genoux, en appuyant la tête sur le lit de ma mère, et je laissai couler mes larmes de joie. Je me rappelais vos paroles : *Celui dont vous emportez l'image*, m'avez-vous dit lorsque nous nous séparâmes, *est plus fort que la mort ; il a rappelé Lazare du fond du sépulcre, il rendra la santé à votre mère...* Je priais en silence, j'entendais avec un ravissement inexprimable le souffle de cet être chéri que j'avais été si près de perdre, que j'avais vu déja enveloppé des ombres de la mort, et que la bonté du Tout-Puissant semblait faire sortir de la tombe pour le rendre à mon amour.

Ma mère s'éveilla ; elle me reconnut hé sur son lit, et posa doucement sa

main sur ma tête; tout mon corps tressaillit; je me levai. Son regard avait repris la vie, et n'avait plus rien de fixe et d'égaré. Ce n'étaient plus ces yeux qui regardent avec effroi la tombe prête à s'entr'ouvrir, c'étaient ceux d'une mère qui retrouve son fils.

Je l'embrassais, je restais penché sur son visage que je baignais de mes pleurs. Le docteur me prit la main, et me dit de ne pas abuser de mon bonheur; que tant de joie pouvait lui faire du mal. J'obéissais, j'allais m'éloigner; ma mère me rappela. D'une voix bien douce, elle me dit:

« Mon enfant, écris à ton ami que, depuis que tu as placé à mon cou le crucifix qu'il t'a donné, j'ai toujours été de mieux en mieux. Le feu qui me brûlait s'est éteint; le poids qui oppressait ma poitrine a été soulevé... Remercie Léon de ses prières. »

Mon cher ami, je m'empresse de vous faire parvenir les expressions d'une reconnaissance qui vous sera précieuse; vous savez s'il y a une femme meilleure

que celle qui vous consacre sa seconde pensée, son fils d'abord, vous ensuite.

Ces jours derniers, un voile de deuil recouvrait tout; aujourd'hui, je commence à voir ce qui m'entoure. Jusqu'à ce moment, je n'avais vu que ma mère. Oh! comme elle est aimée! C'est en vain que je cherche à faire prendre quelque repos au peu de gens qui nous restent. La vieille Henriette, depuis onze jours et onze nuits, n'a pas quitté le chevet du lit de sa maîtresse; elle s'y multiplie, et, quand elle n'a pas de soins à donner, elle reste en prière. Jamais, aux jours de notre opulence, nous n'aurions pu recevoir plus de preuves d'attachement que celles dont je suis témoin depuis mon arrivée au milieu des débris de notre ancienne fortune.

Vous savez que le château a été vendu et démoli en grande partie. Le nouveau propriétaire s'est établi dans un des pavillons, et ma mère s'est arrangé un petit

ment dans cette partie des bâti-

mens qui servait autrefois aux écuries et aux remises.

L'immense cour est divisée en deux : ce qui nous appartient est devenu une espèce de jardin anglais; ma mère s'est plue à y faire quelques plantations. Elle a cherché à cacher ce qui n'est plus à elle. Ne plus voir, c'est un moyen d'oublier. Elle a planté des massifs d'arbres verts; mais on aperçoit toujours les tours au-dessus des sapins. Dans le paysage comme dans le souvenir, il y a des choses qui ne disparaissent pas tout de suite.

C'était dans cette partie de la cour que je trouvai tant de paysans rassemblés le jour de mon arrivée. Ils avaient pieusement suivi le saint Viatique; et, selon l'usage du pays, on avait laissé entrer dans les appartemens tout ce qu'ils avaient pu contenir : mais la foule étant trop nombreuse, beaucoup étaient restés à prier sur le seuil extérieur.

En me voyant, ils se levèrent et me firent place. Mon désespoir, mes larmes,

leur disaient que je n'étais pas un étranger, et que le malheur de la maison était à moi.

Malgré mon changement et de longues années d'absence, plusieurs me reconnurent, et j'en entendis qui se disaient entre eux :

« Not' maître vient trop tard... madame ne le reconnaîtra pas. »

Ces paroles faillirent m'ôter le peu de forces qui me restaient. Je venais de traverser le vestibule et l'escalier, tout rempli de femmes à genoux, j'étais arrivé à la porte de la chambre de ma mère... de ma mère! qui peut-être ne me reconnaîtrait plus!... Cette pensée m'arrêta; je n'osai avancer davantage, et je tombai comme hors de moi, prosterné dans la foule.

La porte de la chambre était ouverte ; les rideaux et les volets étaient fermés ; mais la lueur de plusieurs cierges éclairait le lit de la mourante. Au milieu des sanglots étouffés des assistans, je n'entendais que la voix du prêtre.

Cette voix cessa bientôt. Un silence absolu, déja comme celui de la tombe, lui succéda. L'ange qui se préparait à quitter la terre venait de recevoir dans son sein le Dieu du ciel, celui qui a dit : *Je suis la résurrection et la vie*. Le silence qui régnait était celui du recueillement.

Au bout de quelques minutes, une voix s'éleva de nouveau. Ce n'était plus celle du prêtre, c'était ma mère qui parlait de la brièveté de la vie et de l'éternité du bonheur des justes...

En l'écoutant, ma tête s'égarait. Cependant je restais abîmé de douleur; je craignais de l'interrompre. Mais quand elle vint à dire avec effort : « O mon Dieu ! je vous fais encore ce sacrifice; mais je serais morte avec moins de peine, si j'avais pu, à mon dernier moment, voir et bénir mon fils ! » je m'élançai en m'écriant : Me voici, ma mère, me voici ! Bénissez-moi, et vivez encore !...

A ce cri, la foule qui remplissait la chambre m'avait fait place, et j'étais dans

les bras de celle que Dieu venait de visiter... Ma mère ne put que prononcer mon nom. Le bonheur de me revoir avait été trop fort pour elle; ses yeux se refermèrent aussitôt; ses mains m'attirèrent sur son sein; ses lèvres froides se collèrent sur mon front, et elle retomba sans mouvement. Ma position alors fut horrible. O mon ami! quel moment! je crus que j'avais tué ma mère. Le désespoir me saisit; je perdis connaissance; et, quand je revins à moi, je me trouvai dans une autre chambre. Le vieux curé et le médecin me donnaient des soins. En les voyant, je les repoussai : laissez-moi, leur criai-je, laissez-moi, je l'ai tuée; c'est moi qui ai hâté sa mort...

« Non, non, dirent-ils; elle vit, elle est mieux : ce n'était qu'un évanouissement... Espérez; un peu d'espérance nous est permise. » Voilà, mon cher ami, les détails que je vous avais promis. Mais je n'aurais jamais eu la force de vous les donner, si ma mère n'avait pas été tout-à-

fait hors de danger. Hier encore, le souvenir de ce que j'avais éprouvé me remplissait d'effroi. Dans certains momens, il y a des pensées qu'on évite d'avoir, des mots qu'on évite de prononcer de crainte d'appeler le malheur. Enfin je suis sorti de cet horrible état. Remercions Dieu, Léon, et n'oubliez pas le petit pauvre du Calvaire. . . . . .

Adieu, je vous embrasse tous les deux, dans la joie de mon ame.

EUGÈNE.

LETTRE XIX.

EUGÈNE A LÉON.

Du château de... près Nantes.

J'AI voulu vous donner chaque jour des nouvelles de ma mère : la voilà en pleine convalescence, et je jouis près d'elle du retour des beaux jours. Bien faible encore,

elle s'appuie sur mon bras, et nous allons ensemble recevoir la douce influence du soleil. Oh! qu'il est bienfaisant pour ceux qui souffrent! Comme je l'ai lu quelque part, c'est un regard de Dieu qui vient les consoler. . . . .

Bientôt nous allons quitter B... : les médecins trouvent l'air trop vif pour ma mère. Elle n'est pas encore en état de voyager; elle ne pourrait supporter la voiture. Nous resterons donc ici jusqu'au 22 mai, jour de sainte Hélène. Les bons habitans du pays ont l'intention, à ce que j'ai appris par la vieille Henriette, de célébrer la fête de ma mère et sa convalescence. Nous faisons semblant de n'en rien savoir, et nous aurons tous l'air d'être surpris. Ces braves gens ont pris tant de part à mes chagrins, qu'il est bien juste que je ne contrarie pas leurs projets de plaisirs. Je les seconderai de mon mieux; vous savez mon goût pour les fêtes. Un jour de plaisir innocent est une si bonne chose à prendre dans cette vie! . . . . . .

Henriette m'a déja parlé longuement de la manière de recevoir tous ceux qui viendront à la fête. Elle a pour la maison un zèle qui la dévore; elle veut que la réception soit splendide, comme au temps de notre opulence.

Déja elle emploie de jeunes filles du village à faire des guirlandes de verdure. La nièce du curé et la petite Marie, que ma mère aime beaucoup, passent le jour à faire des lis en papier et de beaux complimens. Les murs qui n'ont plus de tapisseries vont être cachés sous des tentures blanches faites avec les draps de la lingerie.

Des barriques, surmontées de planches longues et étroites, formeront la table; et, s'il fait beau, la cour verte sera la salle du festin... Mais je m'aperçois que j'anticipe sur les détails que j'aurai à vous donner dans la première lettre qui suivra la fête.

Adieu, cher ami; je ne puis vous écrire plus longuement aujourd'hui. Henriette

m'appelle, et veut que j'aille voir son ouvrage et que je prenne connaissance du menu du banquet. Cette bonne et excellente femme ne sait ce qu'elle doit écouter davantage : *l'économie* ou *la dignité* de la maison de ses maîtres. Je crois que l'économie sera sacrifiée. Cette première est une *demi-vertu* sans doute, mais la seconde est un *sentiment ;* et le sentiment l'emporte toujours dans la vie, surtout lorsqu'il s'agit d'une fête.

Adieu. Que n'êtes-vous, ainsi que René, avec nous ! alors la fête serait bien plus belle.

Tout à vous.

EUGÈNE.



LETTRE XX.

LÉON A EUGÈNE.

Mont Valérien.

Je suis heureux de votre bonheur, mon bien cher ami, et j'en remercie Dieu du fond de mon cœur.

Je vous adresse une lettre de René; je l'ai reçue lorsque votre mère était si mal. Je n'ai pas voulu vous l'envoyer pendant vos inquiétudes. Quand nous avons une peine de cœur, quand un être que nous aimons est en danger, tous les grands intérêts de la politique nous paraissent si petits et si misérables!

Actuellement que votre esprit est en repos, rappelez-vous la promesse que vous m'avez faite, de me peindre le pays que vous allez parcourir cet été; ne craignez pas d'entrer dans de petits détails : ce sont

les détails qui font le mieux connaître les mœurs. Vous êtes comme moi, vous aimez les anciens souvenirs et les traditions populaires. Ecoutez-les, et redites-les-moi. Dans ces vieilles histoires, il y a souvent plus de vérité que dans les histoires écrites; car l'esprit de l'historien ne s'y trouve pas. Le fils fait son récit comme il l'a entendu de son père, et l'on a ainsi de génération en génération une vraie peinture des temps passés.

Adieu, cher ami. Parlez de ma joie à votre bonne mère; dites-lui combien nous avons prié pour elle.

Votre petit pauvre du Calvaire ne manque plus de rien. Il va entrer un de ces jours dans un hospice. Son père et lui vous bénissent, et moi je vous aime toujours.

Adieu.

Léon.



René à Léon et à Eugène.

Je ne dirai pas, comme tout le monde, *qu'il n'y a plus de Pyrénées* ; car je sens bien que je ne suis pas en France. Je ne respire plus comme de l'autre côté de la Bidassoa, et cependant je n'ai fait que quelques pas hors de la terre natale. Je sais que *le sol* n'est pas *toute la patrie* ; mais il s'y trouve une grande magie et une puissante attache, et l'on retarde sa marche quand on est près de s'en éloigner.

Arrivé de l'autre côté du fleuve, je jetai un dernier regard sur Béhobie et sur l'ermitage de Saint-Martial, qui couronne la crête des montagnes. Il y a quelque chose d'imposant dans ce dernier aspect. Comme je traversais la Bidassoa, je cherchai l'île des Faisans. A peine si l'on put me l'indiquer. En touchant la terre d'Espagne, nos soldats poussèrent le vieux cri de *Vive le Roi!* L'écho des montagnes

françaises répéta ce cri, et nous avançâmes au son de notre musique qui jouait *Vive Henri IV*. Quand on s'éloigne de son pays, il faut le quitter ainsi conduit par la gloire : cela efface les regrets.

Je ne vous donnerai point de nouvelles; vous les savez par les journaux qui m'ont devancé. Ils vous ont appris l'effet de notre premier coup de canon; je ne sais pas quand nous en tirerons d'autres : car nous avançons sans obstacles jusqu'à ce moment. Tout ce que nous avons vu d'Espagnols est ami. La population des villages accourt au-devant de nous avec des fleurs et des couronnes, et nous salue du nom de libérateurs.

En entendant leurs cris de Vive le Roi! Vive le duc d'Angoulême! Vive Ferdinand! Vive la religion! je m'attendais à voir beaucoup d'hommes nous demander des armes et se joindre à nous; je me trompais. L'orgueil espagnol, à ce qu'il paraît, veut faire tout tout seul. Les chefs de l'armée de la Foi sont sans doute bien aises de

notre arrivée; mais les soldats, à moitié nus et mal armés de ces vaillantes bandes, ont l'air de dire, en voyant nos troupes si belles et si disciplinées : Que viennent-elles faire? nous aurions vaincu tout seuls.

En avançant nous trouverons peut-être d'autres [illegible]positions; mais jusqu'ici nous avons rencontré des fêtes, des arcs de triomphe, des fleurs, et peu de soldats.

Le général Quésada marche avec nous; son corps d'armée est de huit mille hommes : il n'en a que douze cents avec lui.

J'ai vu le baron d'Eroles : c'est le Charette de la Vendée espagnole. Je ne me suis point encore rencontré avec le Trappiste; mais je conçois toute l'influence qu'il doit avoir sur les soldats de la Foi. Avec du courage et un crucifix on fait de grandes choses au pays catholique.

Ma pensée me rapporte en France. Je n'ai pu vous écrire, ni de Bordeaux que vous connaissez, ni de Bayonne. Je suis resté plusieurs jours dans cette dernière

ville, qui est loin d'être belle. Pendant que j'y étais, on ne pouvait faire un pas sans rencontrer une connaissance : c'était le rendez-vous général de la France, une porte où l'on se pressait pour courir à la gloire.

La foule était partout. Je voulais la fuir quelques instans, et j'allai me promener au cimetière.

Je m'y croyais seul. J'examinai les tombes. Dans une partie basse, j'en remarquai une nouvelle. Un jeune homme de seize à dix-sept ans, portant un uniforme bleu brodé d'argent, y priait, et appuyait sa tête sur la pierre du tombeau. Je crus que c'était un fils qui pleurait sur son père. Je respectai sa douleur ; je restai à l'écart. Bientôt je le vis se relever. Il alla parler au fossoyeur, gardien du cimetière ; il lui montra la tombe, la lui recommanda sans doute, lui donna plusieurs pièces d'argent, et s'éloigna en essuyant ses larmes.

Quand il fut sorti, je m'approchai de la tombe, et je lus sur la pierre :

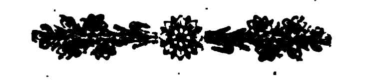
A LA MÉMOIRE
DU CHEVALIER FRANCIS WALSH
CHEF DE BATAILLON
LES OFFICIERS DU 23e RÉGIMENT
SES COMPAGNONS D'ARMES.
IL DÉCÉDA A BAYONNE
LE 19 NOVEMBRE 1822.

J'ai su depuis que le jeune homme que j'avais vu prier et pleurer sur le tombeau n'était pas le fils, mais le neveu de l'officier qui y reposait.

Plein de jeunesse, de courage et d'honneur, cet officier, après avoir combattu à Iéna, à Wagram et sous le drapeau blanc en 1815, dans les champs de la Vendée, était arrivé à Bayonne, et brûlait de s'élancer en Espagne avec les Bretons et les Vendéens qui étaient sous ses ordres. Il rêvait une gloire nouvelle... La mort l'atteignit au milieu d'une revue. Accoutumé aux champs de batailles, il était digne d'y mourir ; et, puisqu'il devait être enlevé si vite à son fils, à ses frères, c'était là qu'il aurait dû tomber.

Adieu. Je ne sais plus quand je pourrai vous écrire. On dit que nous devons marcher vite ; aucun obstacle ne se présentera avant Madrid. De là vous pourrez compter sur une lettre de moi. Je tâcherai de vous donner une idée du pays que j'aurai parcouru. En avançant dans les campagnes espagnoles, j'ai été attristé de la misère des maisons de paysans. Elles sont basses, mal construites, et les ruines que les dernières guerres ont faites n'ont pas été réparées par l'industrie. Ici on ne se presse jamais. Il n'y a qu'une chose qui marche comme ailleurs : c'est le temps. Il ne changera rien à notre amitié.

Nous quittons Oyarsun dans une heure. Adieu. Je vous embrasse.



LETTRE XXI.

EUGÈNE A LÉON.

Du château de... près Nantes.

Si la fête qui a été donnée hier à ma mère avait ressemblé à toutes les fêtes du monde, je ne vous en adresserais pas le récit ; ce serait à René : mais elle a eu un caractère si particulier ; quelque chose de si moral est venu se mêler à une joie si franche, que je suis sûr de vous intéresser en vous la racontant.

Je vous ai décrit notre établissement ; vous savez que le château n'est plus à nous. Dans un des bâtimens semi-circulaires qui servaient autrefois aux écuries et aux remises, ma mère, comme je vous l'ai mandé, s'est arrangé un petit logement qui ne manque pas de cette élégance que le goût et la propreté savent donner à tout.

Dans la cour verte, en face de ce bâtiment, on avait dressé, avec des barriques et des planches, une vaste table en fer à cheval ; des touffes de verdure et de lis, des trophées, des drapeaux blancs à devises vendéennes entrecoupaient la longueur de cette table rustique. En face du massif d'arbres verts, au centre de la cour, s'élevait un immense bûcher orné de fleurs et de branches de sapin. Ma mère devait y mettre le feu.

Dans ce pays, il n'y a point de fête sans feu de joie. Aussi, à certaines époques, telles que la Saint-Pierre, la Saint-Jean ou la Saint-Louis, chaque village a son feu de joie, que le curé vient bénir : car la religion n'est point ennemie des joies innocentes. La veille de ces fêtes populaires, quand les ombres commencent à couvrir les campagnes, on voit ces flammes éclatantes briller sur les hauts lieux. Ce n'est plus, comme au temps des Gaulois, des signaux d'alarme ; ces feux n'annoncent que le plaisir.

La chapelle qui dépendait du château a été également vendue. Le nouveau propriétaire, suivant l'usage d'alors, avait changé sa destination : ce n'était plus la maison de prière ; il en avait fait un cellier.

Cette profanation affligeait ma mère ; elle désirait depuis long-temps la racheter et la rendre à sa pieuse destination. Les offres qu'elle avait souvent faites ont été dernièrement acceptées, et nous sommes rentrés en possession de ce petit oratoire gothique, situé dans un vieux bois de châtaigniers.

Le jour de sainte Hélène a été choisi pour le consacrer de nouveau. Il est encore dans un grand état de délabrement : des traces d'abandon, de longues traînées verdâtres se voient sur les murs ; les vitraux armoriés sont brisés, et les ronces du dehors ont poussé leurs longs rameaux à travers les pierres déjointes du sanctuaire désolé.

Graces aux soins de la bonne Henriette, une partie de ces ravages avait

disparu. Des restes de notre ancien mobilier, des rideaux de soie cramoisie à crépines d'or, tendus à l'entour de l'autel, recouvraient les murailles lézardées : des arbustes en fleurs déguisaient les ruines et cachaient les vides que la spoliation des tombes a laissés dans la chapelle.

Dès dix heures du matin, nous entendîmes les tambours : c'étaient les gardes nationaux des paroisses environnantes qui arrivaient ; leurs curés étaient avec eux, et les croix et les bannières se mêlaient sur la route aux drapeaux déployés et aux armes vendéennes.

Quand je les vis entrer dans l'avenue du château, j'allai au-devant de ces braves gens. Ils me saluèrent aux cris de Vive le Roi ! C'est le salut vendéen.

Ils pouvaient être au nombre de cinq à six cents, et marchaient sans garder aucun ordre. Je ne reconnaissais leurs officiers qu'au petit plumet blanc qu'ils portent avec orgueil à leurs chapeaux de paysan.

Plusieurs d'entre eux étaient aussi distingués par des sabres gagnés dans des batailles. Ils y avaient couru avec des bâtons, et en étaient revenus chargés d'armes. Des chevrons d'honneur, beaucoup de rubans du lis et deux ou trois croix de Saint-Louis se faisaient remarquer sur les vestes de ces soldats laboureurs qui accouraient avec joie fêter la veuve ruinée d'un de leurs anciens chefs.

Lorsqu'ils furent entrés dans la cour, ils se rangèrent en bataille; leurs chefs et leurs curés, conduits par moi, allèrent complimenter ma mère, qui était venue sur le perron pour les recevoir. Quand elle y parut, les cris de Vive le Roi! Vive madame la comtesse! se firent entendre; une salve de mousqueterie vint s'y joindre, et les échos du château, depuis si long-temps condamnés au silence des ruines, durent être étonnés de répéter tant de joyeux éclats.

Alors le doyen des curés du pays, ancien aumônier des armées catholiques

et royales, d'un geste fit faire silence à la multitude, et dit, en s'adressant à ma mère :

« Madame la comtesse, cette foule que vous voyez aujourd'hui si joyeuse, était, il y a peu de jours, dans les larmes ; la contrée entière pleurait et se désolait ; parce que les pauvres étaient menacés de perdre leur mère. Le bon Dieu a entendu nos prières, il a eu pitié de nous. Allons au pied de cet autel que votre piété relève, le remercier de la santé qu'il vous a rendue. »

Après ce discours si simple et si naïf, des paysans s'avancèrent avec un fauteuil placé sur un brancard, et offrirent de porter ma mère jusqu'à la chapelle. En vain, elle voulut s'en défendre ; on lui représenta que le trajet était long, qu'elle était faible encore. Moi-même je la priai de céder ; et, avec cet aimable sourire que vous lui connaissez, elle dit à ces braves gens :

« Eh bien ! j'accepte les honneurs du

triomphe. Emportez-moi, mes amis, et menez-moi à la maison de Dieu ; j'y prierai pour vous tous. »

Un vieux chef vendéen lui donna la main. Elle se plaça sur le fauteuil orné de verdure et de rubans blancs, et le cortège se mit en marche aux bruyantes acclamations de la foule.

Henriette suivait de près sa maîtresse et pleurait de joie ; moi, j'étais plus heureux que le fils d'un triomphateur de l'ancienne Rome ! L'amour et la reconnaissance marchaient seuls à ce triomphe. Je n'y voyais pas d'ennemi humilié, je n'y entendais chanter que les louanges de ma mère.

Quand nous arrivâmes à la chapelle, elle était remplie de femmes et d'enfans parés de leurs plus beaux habits de fête ; les prêtres, en surplis, entouraient l'autel ; la désolation était bannie du saint lieu.

Je me mis à genoux à côté de ma mère, à la place qui nous avait été préparée.... Oh ! que le bonheur ouvre bien l'ame à la piété ! Avec quelle ferveur je priais !

Avant la messe, le plus ancien des prêtres bénit la chapelle. Après cette cérémonie, le sacrifice commença.

O moment solennel! . . . .
Ce peuple qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible.
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin,
Au pied de Jéhovah chante l'hymne sans fin.
Alors de toutes parts un Dieu se fait entendre;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre.
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

O cher Léon! dans cet instant d'extase, vous et René étiez dans ma pensée; je vous réunissais à ma mère, à tout ce qui m'est cher, et je bénissais le Dieu qui créa l'amitié.

Après la messe, de jeunes filles entonnèrent un cantique d'actions de graces. Les hommes qui n'avaient pu trouver place dans la chapelle et qui étaient restés à prier sous les vieux châtaigniers qui l'entourent, mêlèrent leurs voix graves aux voix des femmes et des prêtres. Ces vieux

soldats chantaient, avec peu d'harmonie sans doute, mais avec un accent qui allait à l'ame, ce refrain d'un cantique de mission.

Vive la France !
Vive le Roi !
Toujours, en France,
Les Bourbons et la Foi !

Au sortir de la chapelle, tout le monde se rendit à la cour du château. Ma mère prit le bras du capitaine de la paroisse, en lui disant : « Le bonheur m'a rendu mes forces ; appuyée sur vous, j'irai bien loin. »

En attendant le repas qui se préparait, différens groupes se formèrent sur la pelouse.

Ici, l'on dansait des rondes, où ces mots, *Vive le Roi ! Vive le Roi Bourbon !* se trouvaient souvent répétés.

Plus loin, des jeunes gens jouaient à la boule et aux petits palets ; les vieillards, assis sur les balustres ruinés, s'entretenaient de leurs anciennes guerres, tandis que les curés et les voisins causaient

avec ma mère sur le perron de son humble demeure.

Quand le signal du banquet fut donné, les paysans coururent placer leurs armes en faisceaux au milieu de la cour; les curés avaient fait déposer leurs croix et leurs bannières dans la chapelle, et quatre compagnons des Charette et des Bonchamps furent placés en faction auprès de ces armes et noblement conquises et noblement portées.

Le temps était d'une merveilleuse douceur; les drapeaux, les bannières brodées de fleurs de lis et d'hermine étaient à peine agités, tant la brise de ce jour de printemps était légère.

Ma mère se plaça au centre de la table, à sa droite, elle avait le vieil aumônier des armées catholiques et royales; à sa gauche, un frère d'armes de M. de Lescure, un vieillard surnommé *Sans Reproche*, et qui à l'âge de soixante-douze ans, n'a pas hésité, en 1815, à reprendre son fusil vendéen. J'avais à mes côtés des

hommes non moins honorables. Beaucoup de ces nobles paysans portent des noms de guerre qui rappellent la vieille chevalerie. *Cœur-de-lion*, *Cœur-de-Roi*, *Tranquille*, *La Massue*, *Tranche-Montagne*, *Fleur-de-Lis*, sont connus dans nos campagnes, où l'on raconte leurs hauts faits à la génération qui s'élève, et qui apprend ainsi la fidélité dès l'enfance.

A mesure que le repas avançait, les éclats de joie se faisaient plus entendre; les cruches de vin du pays passaient de mains en mains, et remplissaient les coupes de faïence qui étaient aussitôt vidées à quelques santés royalistes.

Je portai ainsi celle du Roi :

Au Roi! nos pères ont combattu, sont morts pour *l'avoir;* nous, nous combattrons, nous mourrons, s'il le faut, pour *le garder*.

« Oui! oui! s'écrièrent à la fois tous ces hommes fidèles, nous voilà, nous voilà! Nos bras peuvent le servir encore. »

Les jeunes gens ajoutaient : « Nous

ferons comme nos pères. » Et les femmes disaient aux petits enfans : « Enfans, vous ferez comme eux !... »

O noble pays! héroïque Vendée! que celui qui ne croit pas à la fidélité sans récompense, vienne au milieu de tes ruines, qu'il vienne y apprendre que le désintéressement y existe encore, et qu'un peu de la vieille France nous reste. Ici, on ne *spécule point* sur le dévouement; ici, on ne marchande point avec l'honneur, et les fils des soldats de Charette ne demandent pas avant de voler aux combats, *a-t-on payé les services de nos pères?*

Une santé portée à ma mère finit le repas. Les jeux et les danses recommencèrent alors. La ronde antique (je suis fâché de le dire) n'est plus la seule danse du pays. Nos jeunes conscrits, de retour dans nos hameaux, y ont introduit les contre-danses des villes, et maintenant on est tout étonné et tout fâché de retrouver dans leurs bals champêtres quelque chose des boléros d'Espagne et des walses du Nord.

Quand le soleil eut tout-à-fait disparu derrière le bois de châtaigniers, et que les ombres commencèrent à s'étendre, Henriette et le vieux La France vinrent présenter à ma mère une torche ornée de fleurs et de verdure, pour allumer le feu de joie. A cet instant, les danses cessèrent, et la foule accourut et entoura le bûcher. Un grand silence se fit quand les prêtres marchèrent solennellement à l'entour; mais, dès que la flamme commença à briller, et que le pétillement des fagots se fit entendre, les cris de *Vive le Roi! Vive madame la comtesse!* retentirent de nouveau. Bientôt de gros nuages de fumée blanchâtre sortent des flancs du bûcher, s'élèvent en se roulant sur eux-mêmes et se dessinent sur le ciel; bientôt de longues gerbes de flammes les suivent et répandent une vive clarté dans les airs, dans les campagnes et sur cette foule agitée qui, se tenant par la main, forme un cercle immense tournant à l'entour du feu de joie.

Pendant que je contemplais cette scène d'un effet si pittoresque, Henriette vint à moi, et me dit : « Vous n'avez pas voulu me faire des vers pour notre transparent, M. Eugène..., aussi il ne sera pas bien beau ; c'est pourtant par là que doit finir la fête. »

Il sera bien, lui répondis-je, si c'est vous qui l'avez fait : votre cœur vaut mieux que mon esprit, « Ah ! reprit-elle, je n'y ai écrit que ce que j'ai dans l'ame. »

Comme tout ce qui appartient aux fêtes de ce monde, le feu de joie commença bientôt à décroître ; son éclat s'éteignit, les ombres reprirent leur empire ; alors on aperçut sur l'obscurité du ciel et à une grande hauteur au-dessus des ruines du château, ces mots en lettres de feu :

RECONNAISSANCE A DIEU.

C'était là toute la devise de la bonne

Henriette. Sa maîtresse, sa protectrice, son amie, la mère des pauvres, venait d'être rendue à la santé; et, dans sa joie, le cœur de cette excellente femme n'avait rien trouvé de mieux que sa *reconnaissance*, et elle en avait fait hommage à celui *qui guérit et qui ressuscite.* Quels vers, quelle phrase ambitieuse, auraient pu en dire autant que ces simples mots !

Ma mère en fut touchée jusqu'aux larmes. Elle fit appeler Henriette, la remercia en l'embrassant, et lui dit : « Oh ! oui, ma vieille amie, *reconnaissance à Dieu ;* il m'a donné dans mes malheurs une compagne fidèle, une compagne que l'infortune n'a pu détacher de moi. »

On s'apprêtait à partir. Ma mère témoigna à ses voisins, aux curés et à tous les braves paysans qui étaient venus prendre congé d'elle, combien elle était fière et heureuse des marques d'intérêt qu'elle avait reçues d'eux. « Jamais, aux jours de mon opulence, répétait-elle à tous, je n'ai eu d'aussi belle fête que celle d'au-

jourd'hui ; aussi, mes amis, j'en garderai le souvenir. »

La nuit s'avançait ; la foule s'écoula, et bientôt la pelouse et les cours furent désertes. J'y restai encore quelque temps; j'entendais dans l'éloignement les voix joyeuses des paysans qui regagnaient gaîment leurs villages. Des coups de fusils isolés, dernières salves de la fête, se joignaient aux bruyantes clameurs et aux aboiemens des chiens de ferme que ces bruits réveillaient. A travers la distance et la nuit, c'était comme le reflet des joies de la journée, mélancolique comme tout ce qui rappelle la brièveté de nos plaisirs.

Je goûtais un grand charme à rêver ainsi seul, à trouver tant de calme où naguère j'avais vu tant de mouvement. Peu à peu les voix moururent dans le lointain, et le silence revint par degrés régner sur les campagnes. Tout à coup ce silence dont je jouissais avec délice fut interrompu ; j'entendis et je vis s'ouvrir

les fenêtres de la partie du château qui n'est plus à nous. La personne qui l'habite n'avait rien voulu voir de notre joie. Pendant le jour, elle avait tout fait fermer. Ma mère l'avait invitée à la fête, et n'en avait reçu qu'un froid refus.

Les fenêtres étant ouvertes, je pus distinguer l'intérieur des chambres qui étaient éclairées; je reconnus celle où j'avais été élevé; celle où mon père m'avait donné les premières leçons de religion et d'honneur.

Les souvenirs que cette vue me rappelait allaient peut-être faire naître des regrets. Je détournai mes regards. Ils rencontrèrent, en s'élevant vers le ciel, le transparent qui brillait encore de tout son éclat, et qui laissait tomber sa lueur sur les ruines du toit paternel.... Oh! oui, m'écriai-je, *reconnaissance à Dieu!* ma mère m'est conservée; un abri, des amis et l'honneur nous restent : *reconnaissance à Dieu!*



LETTRE XXII.

LÉON A EUGÈNE.

Mont Valérien.

Tout missionnaire que je sois, j'aurais voulu être à la fête dont vous m'envoyez le récit, mon bien cher Eugène.

Oh! mon ami, quel bon peuple que ce peuple vendéen! S'il était permis à un missionnaire de chercher le bonheur ici-bas, je voudrais être curé dans vos provinces si fidèles.

Quelle différence entre ces paysans qui viennent fêter la veuve ruinée d'un de leurs anciens chefs, et ces rustres enrichis qui lisent le *Voltaire des Chaumières*, et qui n'ôtent plus leur chapeau en passant devant une croix!

Ceux qui ont renié leur Dieu ne se souviendront pas des bienfaits : en se faisant

irréligieux, ils se sont faits ingrats. Mais il n'en est pas de même chez vous : on n'y regarde pas la religion comme sottise, et la bonne foi comme duperie, et l'on se rappelle encore le bien qu'ont fait vos pères. Aussi, au milieu des débris de votre ancienne fortune, vous pouvez retrouver du bonheur : vous n'êtes plus riche comme autrefois, mais vous êtes considéré et aimé comme au temps de votre opulence, et l'amour des honnêtes gens est un grand trésor.

Toute grandeur déchue, tout être qui a été heureux et qui pleure, est mal là où Dieu ne règne pas. Que celui qui a été riche et qui est devenu pauvre, ne se laisse point tenter par la fertilité du sol, par la beauté des ombrages. S'il ne voit pas de croix sur le chemin, qu'il poursuive sa route; l'asile qu'il cherche ne s'offre pas encore. Mais s'il rencontre des laboureurs chrétiens, s'il voit des églises relevées de leurs ruines, si la foule vient y entendre le prêtre de l'Evangile, alors

que le malheureux s'arrête : là il trouvera des frères, là son infortune ne sera point un tort, là il sera consolé.

Après votre voyage à Nantes, où vous laisserez madame votre mère, vous commencerez votre excursion dans les environs. En attendant que je rédige mon voyage en Terre-Sainte, je lirai le vôtre dans la Vendée. Ce pays fidèle est la Terre-Sainte de l'Europe, et le sang des martyrs y a aussi coulé sous l'étendard de la croix! Ne craignez donc pas, cher ami, de me redire tout ce que vous verrez, tout ce que vous éprouverez dans ce noble pays. Là il y a quelque chose à ressentir; aux environs de Paris, il n'y a qu'à voir. Ici nous avons de beaux châteaux, de vastes parcs et de riches cultures; là-bas, vous avez des champs qui rapportent moins, mais qui sont illustres. A travers les arbres de votre Bocage, on aperçoit encore la flèche de vos vieilles églises et les toits pointus de vos tourelles. Ici tout est moderne, tout a l'air de dater d'hier. J'ai

cherché une pierre du château de Montmorency, et je ne l'ai pas trouvée. En revanche, on a voulu me montrer l'ermitage de Jean-Jacques. Je me suis évité la fatigue et le ridicule du pèlerinage. Adieu. Ecrivez souvent. J'envoie vos lettres à René : ainsi vous faites deux heureux.

LÉON.

LETTRE XXIII.

EUGÈNE A LÉON.

Angers.

Ce n'est pas sans regrets, mon cher ami, que nous avons quitté nos ruines de B... A l'exemple de ma mère, j'y avais appris la résignation, et cette retraite m'était devenue douce et agréable; je ne regardais presque plus par dessus ce massif d'arbres verts, qui s'élève dans la cour pour cacher ce qui n'est plus à nous... Je

Aramberge, épouse de Guerech, comte de Nantes.

Des historiens prétendent qu'Ancenis était la capitale d'une colonie de Samnites, et Strabon raconte que les femmes de ces guerriers aventureux habitaient presque toujours dans une île, à l'embouchure de la Loire. Cette île s'appelait alors l'*Ile Strabon*; aujourd'hui elle porte le nom de *Bouïn*. Elles y employaient la plus grande partie de l'année au travail du sel et à la culture du froment; elles ne voyaient que rarement leurs maris. Eux ne s'occupaient que de guerre et de chasse.

Travers ajoute que ces femmes découvraient, certain jour de l'année, ce qui leur restait d'ancien sel, sur lequel elles amoncelaient le nouveau, et le recouvraient le même jour. Elles le portaient sur leur tête, comme cela se fait encore aujourd'hui, par des sentiers étroits et glissans; et si quelques-unes venaient à tomber et à renverser leur fardeau, les autres, pour détourner le mauvais présage

qu'elles croyaient les menacer, la mettaient impitoyablement en pièces. De là vient la superstition qu'on ne peut renverser le sel à table qu'il n'arrive malheur à quelqu'un des convives.

Ceci m'explique, tant bien que mal, ce dont je n'avais jamais pû me rendre compte.

On assure que le flux et le reflux de la mer, qui ne se fait plus sentir qu'environ à trois lieues au-dessus de Nantes, en 1590, montait jusqu'au port d'Ancenis. Dans ces temps, on y construisait des vaisseaux de guerre.

On m'a montré, près de cette ville, le château de la Guerre; celui qui le possède, le comte de Landemont, en 1815, n'hésita point à le quitter avec ses quatre fils, dont le dernier avait à peine seize ans. Il était allé combattre pour le Roi. Ils étaient inséparables au feu, comme ils sont infatigables dans leur dévouement.

A Couffé, je suis allé voir la maison de la Contrie où est né Charette. Rien de

plus modeste que cette habitation. Placée tout à côté de l'église, on dirait un petit presbytère. C'est là que demeure la belle-sœur de l'illustre général ; elle y fait le bien ; la bonté et la vertu se font bénir là où est né le héros.

Un digne ami, un compagnon d'armes des jeunes Charette, M. de La Roche-macé, avait été mon guide à la Contrie ; il m'a fait voir la petite chambre où Ludovic rêvait la gloire, où il recevait, en 1815, les paysans qui voulaient se battre pour le Roi, et auxquels il disait, pour toute harangue :

Mes amis, je tâcherai d'imiter mon oncle et d'être digne de mon nom.

Il a prouvé qu'il en était digne. Son sang a coulé, comme celui de son père, comme celui de toute sa famille, pour la plus sainte des causes. Son frère Athanase reste... tout le dévouement des siens est en lui.

A une lieue d'Ancenis, je passais, sans la remarquer, devant une maison d'une

apparence assez commune, placée très près de la grande route, et sur le bord d'un marais. On me dit que c'était la demeure du brave et loyal général Fleuriot, Nestor des Vendéens, et aussi remarquable par sa modestie que par son courage. Après la mort de Bonchamps, il fut fait général en chef de l'armée d'Anjou. A Savenay, il s'illustra encore, comme chef et comme soldat.

Un peu avant d'arriver à Varades, on trouve le château de Vair. A cette demeure se rattachent encore des souvenirs de fidélité et de malheurs. A l'âge de 22 ans, celui auquel appartenait ce château, le marquis de Cornullier, mourut sur l'échafaud; sa jeune femme l'y suivait. La pitié la sauva. Son mari ne cessa de crier : « Elle est enceinte! elle est enceinte!... » Elle fut reportée à la Conciergerie, malgré elle, et ne cessant de répéter : « Il vous a trompés; je ne suis pas grosse. Je veux mourir. » En rentrant en prison, elle ne retrouva plus son grand-père, sa grand'

mère, sa mère et un jeune frère de dix-sept ans. Ils en étaient sortis avec elle; mais ils n'y rentrèrent pas. La même heure les vit tous périr.

Restée seule, la marquise de Cornullier récitait les prières des morts pour ceux qui n'étaient plus, et disait les prières des agonisans pour elle. Elle croyait devoir mourir, et avait fait le sacrifice de sa vie. Deux vieux serviteurs allèrent se loger en face de sa prison, et lui montraient ses enfans pour la rattacher à l'existence : ils y parvinrent. Après de longues infortunes, elle recouvra la liberté, et fut rendue à son fils, à ses filles qui n'avaient plus qu'elle sur la terre.

Il y a quelque temps qu'en abattant des arbres aux environs de Vair, on découvrit dans le creux d'un vieux chêne un squelette armé; à l'entour de ses ossemens il y avait encore une ceinture de cuir qui portait des pistolets chargés... Les armes du soldat n'avaient pu le défendre d'une affreuse mort. On ne voyait

plus à quel parti il avait appartenu : les distinctions qui agitent la vie passent vite au cercueil.

En face du château de Vair, de l'autre côté de la Loire, on aperçoit la Bourgonnière, noble et vaste demeure qu'habite un descendant de ce Saint-Pern, qui eut l'honneur d'être parrain de Duguesclin, et qui a épousé une des filles de madame de Cornullier. On y remarque une chapelle et une tour du plus beau gothique. La chapelle renferme un Christ singulier : le corps est revêtu d'une longue robe d'or ; le visage, les mains, les pieds, sont nus, et d'un ton de chair frappant de vérité. Ni les mains ni les pieds ne sont percés de clous, mais attachés à la croix par des liens de pourpre. Au lieu d'une couronne d'épines, le front de cette image porte une couronne de comte. La tradition rapporte qu'un membre de la famille à laquelle appartenait jadis la Bourgonnière, était templier et guerroyait pour le Christ. Les Sarrasins le prirent et le firent

mourir sur une croix. On voulut en garder le souvenir; et de là, avec plus de sentiment sans doute que de raison, on le plaça au-dessus de l'autel.

Un autre château, que remarque tout voyageur homme de goût, est celui du comte de Gibot, qui domine les hauteurs de la Loire, et d'où la vue peut embrasser une immense étendue de ce fleuve.

A Varades, j'ai visité le cimetière. Un monument de bon goût marque l'emplacement où les restes de Bonchamps ont été déposés pendant plus de vingt ans. C'est aux soins d'un brave et fidèle Vendéen, compagnon d'armes du héros de Saint-Florent, à M. Plouzin, que l'on doit l'érection de cette pierre de souvenir. La dépense fut acquittée par une souscription à laquelle Monseigneur le Duc d'Angoulême daigna contribuer. On retrouve toujours le nom d'un Bourbon là où il est question de vertu et de gloire.

Aujourd'hui, les cendres de Bonchamps ont été portées à Saint-Florent: une tombe

de marbre, surmontée d'une belle statue du général mourant, les recouvre, et le Vendéen repose au lieu même où il sauva cinq mille prisonniers. Le dernier cri du général royaliste est gravé sur le monument.

GRACE AUX PRISONNIERS! BONCHAMPS L'ORDONNE.

Il est bien de déposer les cendres d'un héros chrétien près de l'autel du Christ, et de faire dormir Bonchamps au lieu même de sa belle action ; mais je regrette que le monument qui redira ce trait sublime soit renfermé au fond du sanctuaire. J'aurais voulu un obélisque sur la cime du coteau, en face de l'église. Le voyageur le plus indifférent aurait ainsi appris, sans le vouloir, la gloire du Vendéen*.

* Depuis que S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême, est allée honorer les restes de Bonchamps, il a été arrêté qu'une pyramide serait élevée à l'endroit désigné, en face de l'église. Les travaux en sont commencés.

Tout autre qu'un témoin n'aurait pas peint de la sorte.

En revenant de Saint-Florent, où nous étions allés à la première messe, nous nous arrêtâmes dans l'île de Meilleraie. C'était là, dans une petite maisonnette cachée parmi les saules, que Bonchamps mourant fut apporté, et rendit le dernier soupir.

Cette île, aujourd'hui appelée Meilleraie, était anciennement nommée *la Batailleuse*. Les terribles Normands y ont livré de sanglans combats, alors qu'ils vinrent attaquer le fameux Montglone et piller sa riche abbaye.

Autour de l'église de cette vieille abbaye, j'ai vu vendre la terre du cimetière... On spécule ainsi dans beaucoup d'endroits sur ces terres doublement consacrées par la religion et par les cendres de nos pères. Cette profanation devrait-elle être permise? Il y a peu d'années encore, nos paysans en avaient horreur.... Mais le progrès des lumières a enlevé ce préju-

gé, et aujourd'hui ils s'y accoutument*.

A Chantocé, je m'arrêtai encore; les ruines, vous le savez, me retiennent toujours. Celles qui s'élèvent ici, sur le bord d'un petit lac, sont d'un bel effet; la tour, fendue en deux par une large brèche, dans toute sa hauteur, domine la route, et a l'air de menacer le passant. Ce qui manque aux débris de cette tour, c'est le lierre : ils sont trop blancs, trop nus. Ces lianes, ces ronces, ces églantiers à longues guirlandes, qui couronnent si bien les vieux bâtimens, ne se voient pas sur celui-ci. Cependant une main illustre n'a pas dédaigné de les dessiner, et l'empereur Joseph II en a fait un croquis en attendant ses chevaux de poste. Ce château fort a appartenu au trop fameux Gilles de Retz, surnommé *Barbe-Bleue*. Il dépend aujourd'hui de la terre de Serrant.

Sur les bords de l'étang, au milieu d'une

---

* Il serait bien à désirer que les curés des campagnes s'opposassent à cette profanation.

touffe de beaux arbres, se montre le toit d'une jolie demeure, le Pin. Pendant la guerre des cent jours, elle était déserte ; le baron de La Haye, qui l'habite, était sous le drapeau blanc avec son jeune fils et ses frères ; madame de La Haye, dans ces jours de danger, n'avait pu se résoudre au repos ; et, avec une énergie toute vendéenne, elle aussi servait le Roi.

De Chantocé à Serrant, il n'y a que deux lieues. Je ne fus pas long-temps à faire ce trajet ; je devais m'y arrêter avant d'arriver à Angers. Je voulais n'y faire qu'une visite, et j'y ai fait un séjour. Ne se sauve pas qui veut de la douce hospitalité qu'on y exerce. Pour retenir le visiteur, il y a autre chose que les larges fossés, les ponts-levis et les portes de fer : l'amabilité et la bonté habitent sous ces hautes tours ; toute la séduction de la vie de château s'y trouve ; et là, je l'avoue, j'oubliai complètement, pendant trois jours, l'affaire qui m'appelait à Angers.

Sous Louis XI, le seigneur de Serrant

Ponthus de Brie, obtint la permission de fortifier le château. C'est de cette époque que datent les larges fossés de quatre-vingts pieds, toujours remplis d'eau vive. Un Anglais, qui se trouvait en même temps que moi chez madame de Serrant, conseillait de combler ces douves, et d'amener le gazon jusqu'au pied des tours. On s'est bien gardé de suivre cet avis. Oter à un château féodal ses fossés et ses ponts-levis, c'est lui enlever sa ceinture de noblesse, et le faire déroger.

Le propriétaire actuel, M. le comte Walsh de Serrant, fait des embellissemens du goût le plus pur; il sait joindre le gracieux du genre anglais à la *régularité* que demande un bâtiment *régulier* et presque royal. Dans peu d'années, le parc de Serrant sera digne du château. De nombreux ouvriers y travaillent sans cesse, et trouvent des moyens d'existence dans les nobles plaisirs de celui qui les emploie.

La famille Walsh possède cette belle terre depuis 1730. Ce fut un Walsh, ca-

L'autre, Massonneau, fils d'un Vendéen, et qui a vu périr vingt-huit personnes de sa famille pour la cause royale, nous racontait que sa femme était au moment d'accoucher, en 1815, le jour où les royalistes recoururent aux armes. Pour rester auprès d'elle, il n'était point allé au rendez-vous indiqué; la jeune femme s'en était indignée, et, pour la première fois, s'était mise en colère contre lui. « As-tu donc oublié, s'écria-t-elle au milieu de ses douleurs, que je suis Vendéenne ? Va, laisse-moi, fais ton devoir; marche pour le Roi : le bon Dieu fera le reste. »

« Quand une femme parle comme ça, ajoutait Massonneau, il faut bien obéir. J'allai rejoindre le général d'Autichamp, et je lui dis : Mon général, c'est à la vie et à la mort, pour Dieu et pour le Roi. Ma femme est en mal d'enfant; mais *Vive le Roi, quand même !* »

Il nous disait encore :

« Il y a peu d'années, sous M. de C..., on me trouvait trop royaliste. De brigadier

que j'étais, je fus fait simple gendarme; mais pour ça je ne m'en estimai pas moins: car mon cœur restait le même. Je dis à l'officier qui m'avait fait venir à Angers pour m'annoncer cette nouvelle : Commandant, rassemblez la brigade à laquelle j'appartiens, dégradez-moi devant elle, et dites : Il est trop royaliste ! Je veux que l'on sache pourquoi l'on me traite ainsi. Ah! je sais ce qu'on veut : on cherche à nous faire murmurer contre le Roi... Mais voyez-vous, ça ne se peut pas avec un cœur vendéen.

« On me renverra, on me dégradera, on me réduira à la misère, eh bien! je ne l'en aimerai pas moins. C'est dans mon sang d'aimer les Bourbons; ça tient à moi comme mon ame à mon corps. Dégradez-moi, je retournerai chez nous; je dirai à mes enfans : Enfans! je n'ai plus de pain à vous donner; voilà un bissac, allez, frappez à la porte des honnêtes gens; dites, nous sommes les enfans de Massonneau, et l'on remplira de pain votre bissac.

Dieu ne laisse pas mourir de faim les fidèles; et, quand il en serait autrement, il ne faudrait pas changer pour cela. »

Ceci n'était point de vaines paroles, on le voyait aux yeux mouillés de larmes et à l'accent de conviction du royaliste. Je me réjouissais d'entendre un vrai Vendéen révéler ainsi toute son ame à des Parisiens. C'étaient vraiment les temps antiques en présence des temps actuels.

Je ne vous décris point la magnifique chapelle de Serrant avec son beau tombeau; je ne vous parle point de l'orangerie qui est une des plus belles de France. Lisez le second volume des *Recherches sur l'Anjou*, par M. Bodin. Ses descriptions sont de la plus grande exactitude.

Je suis, depuis deux jours, à Angers. Ses hautes et noires murailles sont presque toutes tombées. La ville y perd beaucoup de sa noblesse; mais elle y gagne en agrément. Aujourd'hui, on n'hésite point entre ces deux choses-là.

Ces murailles flanquées de nombreuses tours étaient d'une grande antiquité; leur couleur était sombre, et leur aspect imposant. Aujourd'hui, des maisons blanches et bien bâties s'élèvent à leur place; de jeunes plantations forment une promenade à l'entour de la ville, dont le *cœur seul* a conservé quelqué chose du vieux temps. Ces rues étroites, inégales et tortueuses, ces maisons de bois surchargées d'ornemens bizarres, ces pignons pointus, ces toits qui s'avancent et se touchent, ces gouttières en forme de monstres, tout cela a trouvé des admirateurs; et un auteur anglais, Raoul Diceto, doyen de Londres, cite Angers comme une des villes les plus remarquables du onzième siècle. Il vante la beauté, la solidité de ses murailles, la magnificence du palais de ses évêques et de ses comtes. Sous plus d'un rapport, je suis de son avis, Angers a des choses remarquables. Son château est un des plus imposans que l'on puisse voir. Comme il domine noblement les

maisons qu'il protégeait! Comme ses tours, nuancées de différentes couleurs de pierres, sont sveltes et d'un bon effet! Le voyageur qui traverse la Maine a peine à en mesurer la hauteur. Elles se reflètent dans les eaux qui baignent les rochers de leurs bases; et, pour qu'il ne manque rien à la majesté de ce tableau, le souvenir de Philippe-Auguste et de saint Louis s'y rattache. Celui des Vendéens vient aussi s'y joindre. Ceux qui étaient faits prisonniers ont été renfermés dans ce château avant d'être conduits à la mort.

C'est un soldat de Charles d'Autichamp qui est chargé de montrer aux étrangers l'intérieur de ce château, qui a été jadis un des plus forts de France. Je n'ai pas été long-temps à reconnaître en lui un bon royaliste. Il y a des mots qui trahissent l'ame et révèlent l'opinion.

Il est bien de confier à ceux qui ont défendu la vieille France la garde de ses vieux monumens.

La cathédrale est un bel édifice, bâti

en forme de chapelle, sans bas-côtés. On prétend qu'elle a été commencée par Pépin et terminée par Charlemagne.

Le riche pays de l'Anjou attirait toutes les grandeurs des siècles passés; leurs noms remplissent son histoire.

C'est à Angers que Charles-Martel fit Rainfroy prisonnier, et lui donna, pour le consoler de n'être plus maire du palais, le titre de comte des Angevins.

Le fameux Roland, si cher aux guerriers et aux poëtes, naquit dans cette ville; et c'est des bords de la Maine que le paladin s'élança pour étonner le monde par ses hauts faits et ses grands coups de lance.

Robert-le-Fort, ce chef de toute une nation de rois, fut surnommé l'Angevin, et c'est dans cette province qu'il jeta les premiers fondemens de sa gloire et qu'il trouva la mort.

Ce fut aussi sous les murs d'Angers que le vaillant et le bel Ingelger commença à

« neuve Bargemont), un soulèvement
« général y éclata, le peuple entier y prit
« part, les classes les plus élevées témoi-
« gnèrent hautement leur mécontente-
« ment, et, pour la première fois, on en-
« tendit murmurer contre le bon roi.

« Il s'est donné à nous long-temps avant
« sa mort, répétait-on partout; nul peuple
« ne l'ayant aimé autant que les Proven-
« çaux, ne peut ni ne doit leur disputer
« ses précieux restes... »

Tant de preuves d'amour et de regrets arrachèrent à la reine un demi-consentement... Mais en secret Jeanne de Laval avait résolu de suivre les intentions de son royal époux, avant de s'éloigner de la Provence, pour aller habiter en Anjou son château de Beaufort en Vallée. Elle avait gagné un chanoine du chapitre de Saint-Sauveur, pour enlever, pendant la nuit, le cercueil de René... En secret et avec autant de précautions qu'un voleur sacrilège, le prêtre, qui obéissait à sa souveraine, entr'ouvrit le tombeau, placé

près du sanctuaire, en fit retirer la châsse de plomb, la cacha dans un tonneau, et ce dépôt sacré, embarqué sur le Rhône, arriva au pont de Cé, où tous les honneurs l'attendaient.

Ainsi ce roi, qui avait lui-même travaillé à son sépulcre d'Angers, y est venu reposer par une pieuse fraude de sa veuve.

Je ne connais pas de province de France qui puisse offrir à l'admiration de la postérité autant de noms célèbres par leur fidélité, dans nos temps de malheur et d'épreuve, que l'Anjou : Cathelineau, Stofflet, d'Elbée, Dandigné, Bonchamps, Scepeaux, Soyer et d'Autichamp.

Hier au soir, je vous écrivais que Stofflet était mort à Angers ; ce matin, je suis allé avec un de ses anciens soldats voir le lieu où il est vaillamment tombé, en criant Vive le Roi ! Vive la Religion !

« C'est ici, me dit ce Vendéen en me montrant le Champ-de-Mars, que je l'ai vu embrasser son ami, son compagnon d'armes, Lichtenheim. Tous les deux re-

fusèrent de se laisser bander les yeux, en disant avec une noble fierté que les Vendéens n'avaient pas peur des balles. Tous les deux se prirent la main et tombèrent ensemble. Morts, ils se tenaient encore, et on détacha leurs mains avec peine. Ah! monsieur, ajouta le paysan, quand on meurt pour une si belle cause, il est doux de mourir avec son ami. Ensemble on s'est battu, ensemble on a souffert, ensemble on paraît devant Dieu. Je me rappelle encore que, malgré sa blessure et la pauvre blouse dont il était revêtu, Stofflet portait la tête haute, et marchait comme un soldat qui va au feu. Un coup de sabre lui avait abattu la peau du front sur les yeux, un lien retenait cette peau; c'était tout le pansement qu'on lui avait fait : on savait qu'on devait le tuer le lendemain. Dans la foule, on se répétait que la fermeté de son caractère avait été la même au tribunal que sur un champ de bataille : il dédaigna de répondre aux juges assassins.

« Il y avait long-temps que je connaissais Stofflet. J'avais servi avec lui pendant huit ans dans le régiment de Lorraine-Infanterie, dont monsieur le duc de Mortemart était colonel. Quand le comte de Maulevrier l'appela en Anjou, Stofflet, devenu garde-chasse, m'écrivit pour m'engager de venir habiter le même pays que lui. Il m'obtint une place chez un voisin de monsieur Baudry d'Asson ; j'y étais heureux et tranquille. Quand les premiers troubles éclatèrent, les habitans de nos cantons se portèrent en foule à Brachin ; j'étais avec eux. Nous suppliâmes tous avec instance M. Baudry d'Asson de prendre le commandement de notre troupe, déterminée à tout entreprendre, mais qui avait besoin d'un chef expérimenté et dévoué. Je me rappelle encore nos cris d'enthousiasme, quand ce brave et galant homme, cédant à nos prières, s'écria : « Eh bien ! oui, mes amis, le sort en est jeté ; je marcherai à votre tête. En avant ! à Châtillon ! à Châtillon ! »

« Cette petite ville fut bientôt à nous. Les papiers du district firent un beau feu de joie! Sans un orage terrible, qui retarda l'attaque de Bressuire, Bressuire eût été pris. Toutes les cloches du pays étaient en branle, pour sonner le tocsin : c'était une alarme générale. A Paris même, on dit qu'on ne parlait que de nous. Les gardes nationales se levaient de tous côtés; nous ne pûmes résister à tant de monde, et fûmes forcés de fuir. Plus de cent des nôtres périrent aux portes de Bressuire, cinq cents furent faits prisonniers, et le reste s'égailla dans les bois. Mon maître fut pris et massacré à Thouars, avec MM. de Feu et de Bicheteau. Après ce malheur et cette déroute, et ne marchant que de nuit, j'allai trouver Stofflet. En me voyant, il me dit: « Je n'ai encore rien fait; mais tu me connais, mon ami, je ne resterai pas à faire le métier de garde-chasse, quand je pourrai reprendre mon ancien état de soldat. Reste avec moi, peut-être bientôt

retournerons-nous au feu ensemble. » Je l'embrassai, et depuis ce jour, je demeurai avec lui. Un jour, il rentra au château; son visage était rouge d'indignation, tous ses membres tremblaient violemment : « Les monstres ! s'écriait-il en jurant, ils ont assassiné le Roi, ils massacrent les nobles et les prêtres... le moment est venu... Je défendrai, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, la propriété de mes maîtres; je prendrai leur parti; je vengerai mon Roi !... » Partageant sa douleur, je répétai : « Et moi aussi, je vengerai mon Roi!... » Ce fut là mon premier serment, je l'ai tenu; je n'en ai jamais fait d'autre.

« Peu de temps après, au milieu de la nuit, il me réveilla; il me dit : « Nous allons commencer; prends ton fusil, mets du pain dans tes poches: et suis-moi. » J'obéis.

« Bientôt nous nous trouvâmes dans la forêt de Maulevrier : la nuit était obscure et froide, la pluie tombait par averse,

nous marchions vite et en silence. A travers les broussailles et les arbres, j'aperçus une lueur : c'était un feu de charbonnier.

« Nous voilà au lieu du rendez-vous, dit Stofflet, et il se mit à siffler. Aussitôt un homme, sortant d'une cahute de branchages, se présenta à nous. « Eh bien! demanda Stofflet, les camarades, où sont-ils ? »

— « Plus avant dans la forêt, répondit le charbonnier; je vas te conduire à eux. »

« Nous suivîmes, et bientôt nous entendîmes un murmure confus d'hommes rassemblés qui parlaient bas. Le bruit de nos pas était aussi venu jusqu'à eux; une voix cria : « Qui va là ? — Amis du Roi, dit Stofflet, » et je vis que nous étions parvenus à une clairière de la forêt. Nous nous approchâmes du tas de charbon qui se faisait au milieu, pour nous réchauffer. On remua le brasier, et, à la flamme qui en sortait, je distinguai une soixantaine

d'hommes, dont plusieurs m'étaient connus : la plupart étaient forgerons et charbonniers. Stofflet leur dit, en me présentant à eux « : En voilà un qui est digne d'être des nôtres. Je l'ai vu au feu ; il va bien.

— « Tant mieux, répliqua un forgeron qui se faisait remarquer par sa haute taille et un air farouche. Tant mieux ; nous avons besoin de bons gars, d'hommes déterminés : le jeu que nous allons commencer n'est pas un jeu de femme ; que celui qui a peur se retire avant que le signal soit donné.

— « Personne ici n'a peur, repartit vivement Stofflet.

— « Ceux qui ne veulent pas qu'on résiste, ceux qui veulent qu'on se soumette comme des moutons, quand on tirera pour le recrutement à Saint-Florent, ceux-là n'ont-ils pas peur ? demanda le forgeron.

— « Personne de nous ne veut cette lâcheté, s'écria mon ami.

— « Non, non, répétèrent tous ces

hommes animés ; ni nous, ni nos enfans, ne servirons jamais les ennemis du Roi, des prêtres et des nobles. — Eh bien! ajouta Stofflet, nous sommes au 8 mars, c'est le 11, dans trois jours, que l'on est convoqué pour le tirage. Alors nous connaîtrons les lâches; parmi nous, il n'y aura que les bons gars, j'en suis sûr. » Puis, avec une autorité qui m'étonnait, mon ancien camarade donnait des ordres pour que des émissaires parcourussent la campagne et prêchassent la résistance. Pour encourager ceux qui auraient pu craindre, il racontait que les braves Laurent Fleuri, André Michel et Foret l'avaient assuré que plus de trois mille jeunes gens du district de Saint-Florent étaient résolus de ne pas marcher. Il nommait les bourgs, les villages, les hameaux, sur lesquels on pouvait compter, et cependant il n'était point encore nommé chef. Ces paysans l'écoutaient comme un ancien militaire dans lequel ils avaient confiance. Lors de la naissance du fils aîné de monsieur le comte

de Maulevrier, à Maulevrier, Stofflet avait été invité par les habitans du canton à les former en deux compagnies, à leur apprendre le maniement des armes, pour accompagner l'enfant du château au baptême, et, pendant plusieurs fêtes et dimanches, il les réunit, les commanda, les exerça et les forma à l'obéissance. C'est ainsi que des préparatifs de fêtes devinrent utiles au jour du danger, et personne d'entre nous n'aurait osé désobéir à celui que nous regardions comme notre commandant.

« Il fut convenu que moi, qui connaissais le pays, j'irais prévenir monsieur Baudry d'Asson du mouvement et de la résistance que l'on préparait. Un autre fut chargé d'aller au village du Pin-en-Mauge, où l'on connaissait de braves gens. Le jour commençait à poindre, nous nous séparâmes.

« Aux Echanbroignes, à Châtillon, à Saint-Pierre-du-Chemin, à la Chapelle-aux-Lis, sur toute la route, je donnai aux

personnes qui m'étaient désignées, avis de la résistance qui s'organisait.

« Je parvins enfin près du château de Brachin. Monsieur Baudry n'y était plus depuis long-temps. Le jour où j'y arrivai, des détachemens de gardes nationales le remplissaient, et après y avoir fait de nouvelles perquisitions, s'y étaient établis. J'entendis les chansons des soldats qui avaient pillé les caves; ils répétaient, dans leur ivresse: *Ah! ça ira, ça ira, les aristocrates à la lanterne*, et mille autres refrains de la révolution. Craignant d'être reconnu, je restai dans un bois jusqu'au soir. Quand l'obscurité fut venue, je me présentai tout à coup à une vieille servante du château. En m'apercevant, elle jeta un cri d'effroi. « Eh quoi! c'est vous, Saint-Jean; vous!... On vous avait dit mort, lors de leur première émeute.... Comment avez-vous fait pour échapper? » Bien vite je lui racontai tout ce qui me concernait, et comme je connaissais sa fidélité, je lui dis franchement pourquoi

je venais.... « Dieu vous conduit ici, dit cette brave femme; vous emmènerez notre maître de ces ruines; il y court trop de dangers. S'il n'y était pas découvert, il mourrait bientôt dans son affreuse cache : lui et son pauvre enfant sont déja pâles comme des morts. Les malheureux! depuis si long-temps ils n'ont pas vu la lumière du soleil! »

« Tout en causant ensemble, nous attendîmes que la nuit fût plus avancée, et, vers les onze heures, nous prîmes le chemin du souterrain. Arrivés derrière un mur, la vieille femme me prit la main, et me fit descendre par une pente rapide.... C'est ici, me dit-elle, et elle frappa le briquet, et alluma une chandelle de résine....

« Nous fîmes encore quelques pas, toujours en descendant...

« Oh! monsieur, quel spectacle! je ne l'oublierai jamais! Dans un trou, où l'on ne voyait de toutes parts que de la terre humide, étendus sur un peu de paille, je

vis les maîtres et les seigneurs de Brachin, proscrits sous leur propre demeure.... Le bruit de nos pas, la lueur de la chandelle, éveillèrent le jeune enfant, dont la tête était posée sur la poitrine de monsieur Baudry.... En m'apercevant, épouvanté de la vue d'un homme, il s'écria, avec un accent déchirant : « Un *patriote!* mon père, un *patriote!* » Et s'élançant du sein paternel, il se jeta à mes pieds, en répétant : « Ne tuez pas mon père, monsieur, ne nous tuez pas. »

« Monsieur Baudry s'était éveillé. A demi-levé, il avait saisi son sabre. La vieille femme se montra, et, relevant l'enfant qui était toujours à genoux, lui dit : « Est-ce moi qui conduirais ici un assassin? N'ayez pas peur, mon cher petit maître; l'homme que je vous amène est un ami : il est chargé d'un message pour monsieur votre père. » Après avoir placé sa chandelle dans un coin, elle prit l'enfant sur ses genoux, le caressa, essuya ses larmes; et tandis qu'elle causait avec lui, moi je

me fis reconnaître de monsieur Baudry, et lui appris la résolution que les royalistes avaient prise de résister à la république.

« Je serai bientôt avec eux, me dit-il. Tout me sera moins affreux que cet horrible séjour, où je languis sans vengeance, depuis bien des mois. Au-dessus de ma tête, dans ma propre maison, dont je suis banni, j'entends nos ennemis se réjouir dans l'abondance que leur procurent leurs vols et leurs rapines, et mon fils, mon pauvre fils, manque de tout. Vous le voyez à sa pâleur, à sa faiblesse. Sans cette bonne et excellente femme, sans le pain d'orge et l'eau qu'elle nous apporte, il serait mort dans mes bras. Allez, redites à nos amis que j'ai soif de vengeance.... Parlez à Stofflet; il a de l'influence sur les gens de la campagne, qu'il s'en serve aujourd'hui : qu'il les rassemble, qu'il rassemble les chasseurs, ce sont de demi-soldats. »

« A mesure que monsieur Baudry d'Asson me parlait, ainsi je voyais qu'il repre-

nait des forces : l'espoir de se venger lui rendait un peu de son ancienne vigueur. Il me donna d'autres instructions, et me congédia, en me disant : « *Je ne me ferai point attendre.* »

« Il a tenu parole : on le vit bientôt accourir aux rassemblemens de Montaigu et de la Châtaigneraie.

« Le 12 mars, j'avais rejoint Stofflet. Alors il était tout-à-fait reconnu chef par les jeunes gens du canton de Maulevrier. Je me rappelle qu'un paysan du village du Pin-en-Mauge vint nous trouver et nous apprendre que Cathelineau avait aussi pris le commandement d'une troupe de royalistes. A cette nouvelle, Stofflet s'écria : « *Tant mieux! en voilà un de plus qui ne reculera jamais!* »

« En effet, il ne se trompait point. Jacques Cathelineau n'était point de ces hommes que les autres hommes entraînent. Sa résolution, son enthousiasme, lui venaient d'*en haut;* quand il avait une [illegible] importante à entreprendre, il se

recueillait en lui-même, il implorait le ciel, et alors bien peu d'obstacles sur la terre étaient capables de l'arrêter. Quand il prit les armes, ce n'était point pour se sauver de la réquisition; son âge, son mariage, l'en exemptaient : il pouvait donc, pour quelque temps encore, vivre tranquille dans son village... Mais ce qui frappait les autres, devait toucher un cœur aussi noble que le sien! Occupé à pétrir son pain, Cathelineau entend le bruit que font, dans le village, quelques paysans qui reviennent de Saint-Florent; ils racontent leur refus de marcher, leur résistance aux autorités...

« Les républicains vont venir les arrêter et les faire périr.... Voilà sa première pensée.

« Il faut les sauver, voilà sa seconde; et levant les yeux vers le ciel, comme pour y chercher un conseil et de l'aide... il prend tout à coup sa résolution : il quitte son ouvrage, essuie ses bras, et demande ses habits.

« Que vas-tu faire? dit sa femme.

—« Sauver ces jeunes gens, répondit-il.

— « Mais toi, mais ta famille, tu vas tout perdre : cette affaire ne te regarde pas, reste tranquille.

— « Si je reste tranquille, nous n'en serons pas moins perdus. Le pays va être écrasé par la république; il faut nous soulever tous, et commencer la guerre.

— « Commencer la guerre? s'écria la malheureuse femme de plus en plus effrayée. Et pour faire la guerre, qui sera avec vous?

— « Dieu, répliqua Cathelineau ; Dieu sera avec nous. » Et déja, avec les cinq paysans revenus de Saint-Florent, le voilà qui parcourt le bourg.

« Dieu était vraiment avec lui : ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, ses paroles étaient puissantes; elles attiraient, elles retenaient sur ses pas; et avant peu, ce simple *voiturier* se trouvait à la tête d'un nombreux rassemblement, et venait joindre ses forces à celles d'un *garde-*

chasse, que ce grand moment d'épreuve venait aussi de révéler comme un homme digne de commander.

« Envoyé souvent par Stofflet auprès de Cathelineau, j'ai été à même de comparer ces deux chefs, et Dieu m'a condamné à les pleurer tous deux. Stofflet avait conservé de son premier état beaucoup de rudesse et de brusquerie, son caractère était violent et emporté, son cœur franc et noble. Si quelques cruautés, quelques exécutions sanglantes, ont souillé son camp, que ce sang répandu retombe sur l'homme rusé et adroit qui s'était emparé de sa confiance. Stofflet avait besoin d'un guide, d'un conseil, partout, hors sur un champ de bataille; mais là, il était à son aise, il se sentait fort au milieu des dangers, sous une grêle de boulets et de balles, dans le fort de la mêlée : l'ancien soldat avait la conscience de soi-même, il savait ce qu'il pouvait faire, il *entraînait;* ailleurs il était facile à *entraîner*. L'abbé Bernier devina cette facilité, et s'attacha

à lui pour le dominer. Avec d'autres chefs des armées catholiques, il eût eu moins d'influence et de pouvoir. L'éloignement que l'on a eu pour cet homme douteux et intrigant, a souvent rendu injuste envers Stofflet. Des royalistes ont avancé, d'autres royalistes ont répété qu'à la mort de Henri de la Rochejaquelein, il avait insulté à la douleur de l'armée, en s'écriant : *Ce n'était pas le Pérou que votre la Rochejaquelein !*

« Ce propos est démenti par bien des gens existans. Loin de montrer l'insensibilité et la basse ambition qu'on lui prête, Stofflet avait été profondément affligé de la perte de ce jeune et brillant officier. Les mêmes témoins affirment qu'ils le virent répandre des larmes à cette occasion, et qu'au moment où l'on amena devant lui le soldat qui avait traîtreusement assassiné le brave et généreux Henri, transporté de vengeance et ne pouvant se contenir, il s'élança sur le républicain, et le sabra.

« Tous ceux qui ont servi avec Stofflet se rappellent combien l'ancien *garde-chasse* du comte de Maulevrier avait conservé, depuis son élévation, de respects et d'égards pour tout ce qui appartenait à la noblesse. Il avait souvent vu, aux chasses de Lunéville et de Maulevrier, le comte de la Rochejaquelein, ami et camarade de son maître : est-il vraisemblable qu'il n'eût pas gardé pour le fils les habitudes de respect qu'il avait eues pour le père ? surtout quand ce fils était un héros ! Qui pouvait mieux apprécier la valeur de Henri que Stofflet ? Les hommes extraordinaires savent se mesurer, un soldat sait ce que vaut un soldat.

« De son côté, Henri de la Rochejaquelein, à sa brillante valeur, à son coup d'œil militaire, à sa fermeté sur un champ de bataille, à ses moyens d'organiser et de retenir les paysans, avait deviné Stofflet; plus d'une fois on l'a vu le consulter; la nuit même qui a précédé sa mort, il avait couché dans la même chambre que lui.

Comment croire que tout à coup, que renonçant à ces rapports, à cette liaison des camps, Stofflet eût insulté aux restes de celui qu'il avait été fier d'appeler son ami? Il était si loin de penser que la mort de Henri ne fût pas une grande perte, qu'il ordonna qu'elle fût tenue secrète: il savait que si la nouvelle s'en répandait, les Vendéens en seraient plus faibles, les républicains plus forts. Ceux-ci marchaient alors sur Gété. Stofflet les reçut et les battit trois fois dans le même jour, leur laissant croire que leur vainqueur était ce Henri de la Rochejaquelein, qui malheureusement n'existait plus. N'était-ce pas rendre un noble hommage à la mémoire de Henri, que d'abandonner ainsi à son nom l'honneur de cette triple victoire?

« Ce qui distinguait surtout Stofflet, c'était son infatigable activité; aucun chef n'avait plus d'ascendant que lui sur le soldat. Dans le désordre d'une déroute, il le maintenait plus que tout autre; son commandement avait une grande puis-

sance; aussi son corps d'armée s'est toutjours fait remarquer par sa discipline. Les autres généraux reconnaissaient bien son influence sur les paysans. Quand il fallait quitter un cantonnement, c'était lui que l'on voyait à cheval, parcourant la ville, réveillant par d'énergiques paroles, l'enthousiasme du soldat. S'il n'avait pas paru, le découragement, la méfiance, auraient retardé l'expédition projetée.

« Une fois, dans le temps de la récolte des grains, un grand nombre des siens voulaient quitter l'armée, pour aller faire leur moisson. Cependant l'ennemi était près, et menaçait d'attaquer. Stofflet avait besoin de tout son monde. Le curé de Saint-Laud lui fit un long discours, pour qu'il le redît aux paysans, afin de les déterminer à rester. « Il n'en faut pas tant, s'écria Stofflet, je leur dirai : *Le service du Roi veut que vous restiez ; je vous l'ordonne, et ce pistolet brûlera la cervelle du premier qui parlera de partir.* » Personne ne partit.

« L'énergie de Stofflet ne se montrait pas seulement dans les succès, elle brillait surtout quand nos paysans découragés pensaient à fuir. Alors il se jetait à leur rencontre, et cent fois il a su les faire retourner au feu.

A Saumur, il s'opposa aux fuyards, et les ramena à la victoire. A Doué, quoique blessé grièvement, il maintint l'ordre dans la retraite. Au désastre du Mans, il se distingua par son infatigable ténacité; il fut un des derniers à quitter la ville. Chargé d'un faisceau de drapeaux blancs tout déchirés de balles et à demi-brûlés, il s'éloignait... quand il aperçut le vicomte de Scepeaux* avec deux autres Vendéens,

---

* Le vicomte de Scepeaux, lieutenant-général sur les champs de bataille de la Vendée, depuis la restauration, n'a jamais eu ce grade sur les contrôles du ministère de la guerre. Cependant plusieurs de ses compagnons d'armes, dont les services n'étaient ni plus anciens, ni plus éclatans, dont les noms n'étaient pas plus illustres, ont eu

servant une pièce d'artillerie qu'ils avaient braquée, dans une rue étroite, pour protéger la retraite des royalistes. Il lui cria : « Monsieur de Scepeaux ! c'est à mon tour ; montez sur mon cheval, et laissez-moi prendre votre place. »

« Non, non, répondit l'intrépide et digne descendant du maréchal de la Vieuville ; je resterai ici tant que j'aurai un grain de poudre et un boulet de canon... Vous, général, sauvez ce qui reste de nos drapeaux : ils sont en bonnes mains. »

« Les bleus m'auront avant de les avoir, répartit énergiquement Stofflet. S'ils envoient ceux-là à la Convention, ils pourront y ajouter ma tête... »

« Une pauvre Vendéenne blessée, à demi-mourante, gisait sur le pavé, dans le sang, au milieu des débris ; elle reconnut le général royaliste, et, élevant vers

---

de nobles récompenses, de grands emplois et de hautes dignités. Lui est mort simple maréchal-de-camp.

lui son petit enfant, elle lui cria : Sauvez le! sauvez-le!

« Donnez-le-moi vite, dit brusquement Stofflet. Il le plaça devant lui, à côté des drapeaux, et partit. Depuis, l'enfant a retrouvé sa mère.

« L'homme frémissant de cette rage qu'un soldat tel que Stofflet éprouve, quand il est forcé de fuir; l'homme qui, dans ce moment de vengeance, entend le cri d'une mère, et qui s'arrête pour sauver un enfant, ne peut être accusé d'avoir un mauvais cœur, d'être égoïste et cruel... Ne savait-il pas ce que l'on devait au malheur et à la fidélité, quand il accueillait avec tant d'égards dans son armée les émigrés échappés aux massacres de Quiberon? Je me rappelle y avoir vu arriver le chevalier de Maulevrier, le comte Siochan de Kersabiec, officier de marine; MM. de la Béraudière père et fils, le chevalier de Menars, le marquis de la Feronnière, et plusieurs autres nobles Français, qu'aucun revers ne pouvait détacher de

la cause royale. Stofflet alla au devant d'eux, et leur dit qu'il serait fier de les compter comme des compagnons d'armes. Et certes, on n'accusera pas Stofflet d'avoir été ingrat; il s'est toujours souvenu de ses anciens maîtres. Quand la république voulut traiter avec lui, pour une suspension d'armes, une des premières conditions que l'ancien garde-chasse de Maulevrier exigea, fut que les biens de la famille de Colbert de Maulevrier fussent rendus aux légitimes propriétaires.

« On ne pourra pas plus avec justice lui reprocher de n'avoir pas *su obéir*. A la dernière reprise d'armes, c'était contre son propre sentiment qu'il marchait; mais il avait reçu des ordres, il obéissait, même en voyant sa perte assurée. Aussi, en quittant la forêt de Maulevrier, où il avait su établir avec tant d'ordre des hôpitaux et assurer des subsistances, il dit à son secrétaire, M. Coulon : « Mon ami, *nous marchons à l'échafaud; mais c'est égal. Vive le Roi! quand même!* »

« Ce n'était point un faux pressentiment. Quelques heures après, il fut surpris pendant la nuit, à la métairie de la Saugrenière. Réveillé en sursaut, le général se défendit sans armes, et, par sa force et son courage, s'était déjà débarrassé de plusieurs républicains, lorsqu'il fut atteint de plusieurs coups de baïonnettes et d'un coup de sabre qui lui abattit la peau du front sur les yeux.

« C'est avec cette horrible blessure qu'il fut conduit à Angers... Je vous ai dit sa mort : elle a été digne de sa vie.

« Un monument lui a été élevé à Maulevrier : c'est un obélisque de vingt-cinq pieds de haut, la base et le socle sont en granit, l'aiguille est une pierre blanche et dure de Baugé.

On y lit :

A LA MÉMOIRE

DE STOFFLET, NÉ A BARTHELMONT

ARROND^t. DE LUNÉVILLE,

LE 3 FÉVRIER 1753.

—

GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE ROYALE
DU BAS-ANJOU.

MORT A ANGERS,
LE 23 FÉVRIER 1796.
TOUJOURS FIDÈLE
A DIEU ET AU ROI
IL MOURUT EN OBÉISSANT.

Sur la face opposée, il est écrit :

CE MONUMENT
FUT ÉRIGÉ PAR ÉDOUARD
VICTURNIEN, CHARLES, RENÉ
DE COLBERT DE MAULEVRIER.

« Paix à celui qui repose sous le monument, honneur à celui qui l'a élevé : car c'est une noble et bonne action que d'honorer ainsi la mémoire des hommes fidèles et dévoués!

« Et toi aussi, Cathelineau ! toi qui t'es levé en même temps que Stofflet contre les oppresseurs de ton pays, tu auras ton

monument *... La province qui t'a vu naître montrera bientôt avec orgueil la pierre qui portera ton nom... Le nom du saint de l'Anjou doit se lire au pied de la croix.

« Stofflet dans les batailles était violent, emporté, terrible ; Cathelineau y était calme, impassible, humain ; l'un jurait, l'autre priait, et tous les deux se battaient comme des lions.

« *A-t-on de l'eau-de-vie pour nos gars?* demandait Stofflet avant d'aller au feu.

« *Implorons l'aide du Dieu des armées avant de combattre !* s'écriait Cathelineau ; et ses soins, comme ceux de Stofflet, s'étendaient sur toute son armée pour qu'elle ne manquât de rien.

---

* M. le chevalier de Lostanges, avec un zèle tout vendéen, s'occupe de faire élever un monument au saint de l'Anjou. Nous avons vu le modèle de la statue de Cathelineau ; il est parfait, et l'idée est juste et vraie. On voit le Vendéen appuyé sur une croix, et montrant le nom du Roi.

« La piété du simple paysan du Pin-en-Mauges était douce et éclairée. Il était déja à la tête d'un rassemblement considérable, quand on vint lui apprendre que son frère Joseph Cathelineau, qu'il avait envoyé à Angers, avait été mis à mort par les patriotes. En apprenant la perte de son frère chéri, il s'écria : *Tu seras vengé!...*

« On lui amena un patriote qui avait été pris la veille : « Va-t-en, lui dit Cathelineau, va-t-en ; une vengeance particulière n'est pas permise à un soldat chrétien. »

« Le même sentiment qui avait fait prendre les armes au garde-chasse de Maulevrier et au voiturier du Pin-en-Mauges, était si loin de ressembler à de l'ambition, qu'à peine parvenus à la tête de rassemblemens nombreux, ces deux hommes simples et modestes croyaient que le commandement ne devait plus leur appartenir, et ils voulaient s'en démettre en faveur de d'Elbée. Mais celui-ci n'avait, comme eux, d'autre ambition que celle du bien

public, et connaissant leur influence, il la leur laissa toute entière.

« Quand les paysans étaient venus en foule à sa terre, près de Beaupreau, pour le supplier de se mettre à leur tête, le sage et consciencieux d'Elbée leur avait dit, et l'on se rappelait ses paroles* :

« Mes enfans, vous savez que je ne « vous ai jamais trompés. Je ne cherche« rai point à vous en imposer dans une « circonstance si importante. La révolu« tion est faite; elle ne rétrogradera point; « elle dévorera tout ce qu'il y a de pur « en France. Nos efforts seront bien fai« bles contre sa force qui s'accroît chaque « jour... Moi, que ma conscience oblige « à mourir pour Dieu et pour le Roi, et « qui suis prêt à sacrifier ma vie à une si « belle cause, je ne veux commander que « des soldats dignes de devenir martyrs... « Retournez cette nuit dans vos chaumiè-

* Propres paroles de d'Elbée.

« res ; pensez qu'une démarche de vous
« peut les faire incendier, compromettre
« vos familles... Réfléchissez sur ce que je
« viens de vous dire, mes amis... et si Dieu
« vous donne le courage de mourir, re-
« venez demain ; je marcherai avec vous. »

« Une foule plus grande que celle de la veille revint le lendemain, et d'Elbée fut nommé chef. Cette manière de faire envisager aux paysans tous les dangers, tous les sacrifices de la résolution qu'ils allaient prendre, était-ce la conduite d'un ambitieux ? Et cependant combien de déclamations contre les gentilshommes bretons et vendéens, qui, à en croire certaines gens, sacrifiaient à leur soif du pouvoir des populations entières, et conduisaient de pauvres paysans à la mort, pour reconquérir quelques-uns de leurs vieux privilèges !

« Quant à moi, me dit en terminant ce récit l'ancien compagnon de Stofflet, je ne suis point noble. Mon père était un pauvre maître d'école ; il m'avait enseigné

ma religion ; je savais lire et écrire quand je me suis engagé. En quittant le service, je suis venu, comme je vous l'ai dit, m'établir dans le pays qu'habitait mon ami. Pour prendre les armes, ni lui, ni moi, ni aucun de nous, n'avons eu besoin que les gentilshommes vinssent nous dire : *Levez-vous!* Nous voyions nos prêtres persécutés, nous voyions nos enfans, nos camarades forcés de marcher pour un gouvernement nouveau et impie. Bientôt nous vîmes le sang de notre Roi couler sur l'échafaud. L'horreur qu'inspira ce crime, fit des soldats de nous tous... Ils ont tué notre Roi! criait-on dans les campagnes; ils ont tué notre Roi, ils tueront le Dauphin et la Reine! Ils massacreront nos prêtres, ils nous ôteront notre Dieu!... Aux armes! aux armes!

« En fallait-il davantage pour lever des armées dans un pays comme celui-ci? non, sans doute. Aussi je le dis pour ma propre gloire, pour celle de mes semblables, nous n'avons point eu besoin d'être

excités ni par nos prêtres, ni par nos seigneurs, pour résister à la République. L'ordre de nous lever contre elle, est parti de nos cœurs qui étaient et qui sont encore chrétiens et royalistes. »

Mon cher ami, le brave et galant homme qui m'a fait ce long récit ne veut pas que je vous le nomme; il m'a montré beaucoup de notes qui seraient précieuses à publier sous plusieurs rapports, et dangereuses sous d'autres. M*** a été employé par le fameux abbé Bernier. La correspondance de cet homme adroit lui a été confiée. S'il voulait parler... mais il ne parlera pas : ce n'est pas aux royalistes à s'attaquer entre eux. La plaie honteuse de tous les partis, c'est l'*envie;* il y a eu assez de gloire dans le nôtre, pour que nous n'ayons que de l'*admiration.*

Je repars demain d'Angers, cette ville qui a été riche en fidélité, l'a été aussi en malheurs. Ses nombreuses églises avaient été transformées en prisons; les royalistes y étaient entassés pêle-mêle;

quand il n'y avait plus de place, on avait recours à la guillotine. Les bourreaux se disaient entre eux : *Aujourd'hui, c'est tel quartier qu'il faudra expédier, demain ce sera tel autre*.... et l'ordre affreux était exécuté !... et des rues entières étaient dépeuplées !... Il y eut des arrestations de plus de 1500 personnes à la fois.

Je m'arrête, je ne puis me résoudre à vous redire plus d'horreurs.... Le sang s'est effacé. Angers est redevenu une des villes les plus agréables de France par la bonne compagnie qui l'habite ; dans ses salons, on oublie tout-à-fait que ses rues sont laides, tortueuses et étroites. Les étrangers y sont accueillis avec une extrême bonté. Comme je ne veux pas me brouiller avec mon hôte, Mr M. de P.... je ne vanterai point son hospitalité. Je ne dirai point combien elle est douce, libre et agréable. Je me tairai sur tout ce que j'ai vu de bon et d'aimable dans sa famille ; si je blessais sa modestie il m'en voudrait, je la ménage par reconnaissance.

A Angers, on cultive les arts; un muséum riche en bons tableaux, une bibliothèque publique, un jardin des plantes bien dessiné, prouvent que toutes les pensées ne sont pas exclusivement données au commerce.

L'école des arts et métiers est digne d'être visitée, elle m'a semblé très bien tenue, et compter des élèves forts en dessin, surtout pour la perspective; elle est établie dans l'ancien couvent du Ronçerai. Une statue miraculeuse de la Vierge, trouvée dans les *ronces* d'un lieu désert, a donné ce nom du *Roncerai*; ce qui reste de l'église est vénérable par son antiquité.

En sortant de l'école des arts et métiers, où nous n'avions vu que des figures fraîches et riantes, nous allâmes voir l'hôpital de St. Jean. Le contraste était grand: sous les vieilles arcades d'un cloître bien gothique, on ne trouvait que de pâles convalescents qui se traînaient lentement comme des ombres; un silence semblable à celui que l'on garde dans la chambre

d'un malade, avait remplacé cette joie bruyante d'élèves en liberté.

Ce qui me frappa surtout, ce fut la grande salle des malades : elle est coupée en deux dans toute sa longueur par un mur de quinze pieds qui sépare les hommes d'avec les femmes. Par-dessus ce mur, quatre rangs de colonnes sveltes et légères, s'élèvent et supportent une voûte gothique. Un autel où la messe se dit tous les dimanches et les jours de fêtes, est placé de manière à être aperçu de tous les malades gisant dans leurs lits. Au-dessus du tabernacle, on voit notre Seigneur qui montre ses plaies.... N'est-ce pas un bon choix de tableau pour un hôpital ? n'est-ce pas dire aux malheureux qui souffrent : Souffrez avec patience, votre Dieu a souffert.

En parcourant les salles, je remarquai un malade dont le visage hâve, et les traits décomposés annonçaient la fin prochaine. Près de lui, un jeune homme se tenait debout et lisait à mi-voix ; c'était un frère

aîné, priant pour son jeune frère qui allait mourir. Un peu plus loin, deux vieillards jouaient aux cartes; en nous voyant approcher, le malade cacha son jeu sous sa couverture; dans un lit presque en face, un autre vieillard gisait mort...

Cet hôpital, remarquable par son antiquité, et par la manière dont il est tenu et desservi par des sœurs de la charité, a été bâti par Henri II, roi d'Angleterre, en expiation de la mort sanglante de St. Thomas de Cantorbéry. C'est sans doute une noble et sainte manière d'expier un crime, que de fonder un asile pour la misère et la souffrance; les pauvres qui y sont secourus, prient pour leur bienfaiteur, et font à leur tour, l'aumône de la prière, aux rois et aux riches qui leur ont assuré un abri, une couche et du pain.

Adieu.



LETTRE XXIV.

RENÉ A EUGÈNE.

Madrid, 25 mai 1823.

Vous verrez, par la date de ma lettre, comme nous allons vite; jusqu'ici nous n'avons fait qu'une promenade militaire; nos jeunes soldats s'en indignent, et ne pouvant se distinguer sur un champ de bataille, ils se font admirer par leur discipline : elle est vraiment au-dessus de tout éloge; aussi l'on nous bénit partout.

La capitale des Espagnes est assise dans une plaine vaste, aride et désolée; des ajoncs et des genêts à fleurs jaunes la recouvrent presque en entier. Au milieu de cette uniformité de couleur, le Mançanarès trace son cours; on le reconnaît à une ligne de verdure : il ne peut être comparé à aucun de nos fleuves. Il coule sans

puissance et sans gloire entre des rives sans ombrage ; et, comme honteux de la pauvreté de ses ondes, il n'entre point dans la ville des rois ; il se traîne sous ses murs, et ne vivifie point la capitale. Pour le voir, il faut sortir de Madrid.

C'est le 23 mai, à dix heures du matin, que le prince généralissime a fait son entrée par la porte d'*Alcala*. Jamais je n'ai vu d'enthousiasme comparable à celui du peuple, qui accourait au-devant de nous. C'était plus que de la joie, c'était du délire. J'ai été enlevé par la foule ; mes pieds n'ont pas touché terre, l'espace de deux cents pas. Je suis encore tout étourdi des cris de *Vive le Roi ! Vive Ferdinand ! Vive la Religion ! Vive le duc d'Angoulême !*

J'ai vu le *Retiro* avec ses bosquets, le *Prado* avec ses fontaines ; ces promenades étaient embellies par des flots de peuple et par une joie générale ; je ne dirai pas gaîté, car la joie espagnole n'est pas gaie : en la voyant, on frissonne presque ; on sent qu'elle serait aisément terrible. Ces

femmes échevelées, qui crient Vive le Roi, y mêlent des cris de mort; le mot *mueran* retentit toujours auprès de leur *Viva el Rey! Viva la Religion!* La rue d'Alcala, par laquelle nous entrions, est d'une longueur immense. On m'y a fait remarquer l'ancien palais du prince de la Paix, et un peu plus loin le bâtiment de la Douane. Ce qui donne un fort bon air aux rues de Madrid, ce sont les balcons de toutes les maisons, avec d'élégantes draperies et de longs rideaux, placés en dehors des fenêtres. Les illuminations sont aussi d'un genre différent des nôtres; des chandeliers de bois doré portent des flambeaux résineux, et sont placés sur tous les balcons.

Hier, dimanche, je suis allé à la messe du Prince, à l'église de San-Lorenzo. Cette église, comme toutes celles de Madrid, est surchargée d'ornemens dorés, d'un assez mauvais goût. Le temps, la fumée des lampes et celle de l'encens, ont noirci les dorures qui recouvrent le mur au-des-

sus de l'autel ; les tableaux sont perdus dans tout ce somptueux entourage : on les distingue à peine. Les fidèles qui assistent aux offices n'ont jamais de chaises ; ils s'agenouillent ou s'asseoient sur le pavé.

Nos églises de France ne peuvent être comparées à celles d'Espagne : la richesse, le luxe, appartiennent à celles-ci, et les convenances aux nôtres.

Quand on regarde Madrid d'un lieu élevé, la ville semble toute hérissée de flèches et de clochers. Ces flèches, ces dômes, ces tours, ont quelque chose d'étranger ; le genre mauresque s'y retrouve.

Je ne puis vous parler des salons ; je n'ai encore vu que les rues. Le peuple sourit peu ; malgré le bon accueil qu'il nous a fait, il n'a pas l'air d'aimer les étrangers.

Je suis allé au rendez-vous général, au Palais-Royal de Madrid, à la place *del Sol*. C'est là que les politiques se rassemblent,

lisent les journaux, tracent des plans de campagne ; c'est là, naguère, que les libérales faisaient leurs constitutions. Les gens qui n'ont rien à faire s'y promènent nonchalamment, en fumant leurs cigarres; les charlatans y débitent leurs drogues; les mendians s'approchent des groupes, en tendant la main ; les femmes, se voilant de leurs gracieuses mantilles et se cachant avec leurs éventails, traversent la foule des hommes, pour se rendre à l'église, au *Prado*, ou dans un hospice pour secourir les pauvres malades, ou à un cirque pour applaudir à un combat de taureaux. Celui qui est affairé, celui qui n'a rien à faire, celui qui cherche, le soldat, le religieux, l'homme de cinquante ans qui relit la gazette, le jeune homme qui ne rêve que gloire, les marchands de chapelets et d'images, le vendeur d'eau glacée, se croisent, s'entrechoquent, se confondent sur cette place, dès que l'absence de la chaleur permet de s'y rassembler. J'y étais hier au soir. La nuit

était douce, et le ciel était si transparent, qu'il semblait une voûte de cristal toute parsemée d'étoiles. Je me promenais seul, et je pensais à la France. J'entendis le son d'une guitare. Je vis la foule qui se groupait autour d'une femme : c'était une chanteuse ; des lumières étaient à ses pieds, et éclairaient sa taille ; elle était vêtue de noir, ses bras et son cou nus ; une longue mantille de dentelle blanche tombait sur ses épaules. La multitude fit silence autour d'elle, et elle chanta la romance que je vous envoie. Je la tiens d'elle ; elle me la donna, en distribua à ceux qui l'avaient écoutée, et ne voulut rien recevoir.

LA ROYALE CAPTIVE.

ROMANCE ESPAGNOLE.

Je suis jeune encore, la couronne ceint mon front, et je souffre et je pleure ; je pleure, captive dans mon palais, et mon époux est roi !

Noble pays d'Espagne, où j'étais venue régner, vous étiez une terre naguère aimée du ciel ! On

vantait la richesse de vos champs, vos orangers fleuris, vos lauriers-rose et vos myrtes d'amour; on me disait : Vous serez aimée par les enfans du Cid. Je quittai mon pays... et me voilà captive dans mon palais; et je souffre et je pleure, et mon époux est roi!

Nuages de la Germanie, glaces du Nord, je vous regrette sous le ciel azuré des Espagnes... J'étais libre aux champs paternels, et je suis captive ici... ici, où je devais régner... Amies de mon enfance, vous ne connaîtriez plus votre amie; la couronne a pesé sur mon front, les larmes ont terni mes yeux; je suis pâle comme un lis, comme un lis qui va bientôt mourir! Je ne fais que souffrir et pleurer... et mon époux est roi!

La femme du pauvre, qui vit de son travail, est moins à plaindre que moi; elle peut aller à la source dont les eaux lui seront salutaires... Mais moi, je suis condamnée *à souffrir parce que je suis reine*... Le peuple révolté veut des rois pour esclaves. Enfans de la Saxe, ayez pitié de moi... je suis jeune et je souffre; je suis reine et je pleure; je suis captive, et mon époux est roi!

Princes, rois, empereurs, vous êtes les frères de mon royal époux; quand viendrez-vous briser mes chaînes?... O vous, mon vieux et noble père! vous que les rois écoutent avec respect, dites-leur :

Ma fille est reine, elle est captive! captive! et son époux est roi!

Fils des Césars, Antoinette, votre tante, fut reine et captive comme moi! et l'échafaud sanglant s'est élevé pour elle... Ah! je ne veux pas mourir encore!... Est-ce à moi de mourir? je suis jeune et je suis reine. Princes, qui tenez l'épée, je souffre et je gémis, et mon époux est roi!

Quand Ferdinand m'appela à partager son trône, fils de l'Espagne, vous jetiez des fleurs sous mes pas, vous m'éleviez des arcs de verdure, vous me promettiez l'amour et le bonheur: que m'avez-vous donné? des chaînes, la terreur et des larmes. Le sang de nos amis a jailli sur le trône. Ferdinand a voulu saisir l'épée de Pélasge, il a voulu me délivrer avec lui; mais des traîtres lui ont arraché l'épée, les mains royales sont restées sans défense, et mon époux est roi!

Au milieu du sang, je suis restée captive. Espagnols, armez-vous, armez-vous de l'épée! Mon père m'a confiée à votre amour, ne me donnez pas la mort... Mais, que dis-je? elle me sera moins affreuse qu'une couronne souillée... Je suis jeune... mais je suis reine! et mon époux est roi!

Je ne puis vous peindre l'effet que produisit ce chant. Des applaudissemens se

mêlèrent aux cris de *Vive la Reine! Vivent les Français qui vont la délivrer! meurent ses geôliers! mueran los negros!*

Ces Espagnols, qui un instant auparavant m'avaient paru si froids, si apathiques, s'agitaient maintenant sur la place publique. Les mots magiques de *beauté*, de *malheur*, les noms du *Cid* et de *Pélasge* avaient produit leur effet, avaient remué toutes ces ames ardentes, et le feu du Midi s'était rallumé à la voix d'une femme chantant les douleurs d'une reine.

Le groupe qui avait entouré la chanteuse inconnue venait de se disperser. A peu de distance de là, il s'en forma un autre d'officiers de notre armée. Je m'y joignis, en reconnaissant plusieurs de mes camarades. Un d'eux était questionné; on lui demandait de raconter un fait dont il avait été témoin la veille. Voici ce qu'il nous dit :

« En entrant hier dans Madrid, je marchais près d'un jeune soldat de l'armée de la Foi; depuis plusieurs jours, j'avais lié

connaissance avec lui : son enthousiasme, sa franchise, m'avaient plu. A mesure que nous approchions de la capitale, je voyais son émotion s'accroître. Impatient de revoir son père et sa sœur, qu'il avait quittés depuis près d'un an, pour aller combattre dans les rangs fidèles, il trouvait trop lente la marche de nos troupes, et plusieurs fois il avait été tenté de s'échapper pour arriver plus vite au toit paternel. Enfin la tête de la colonne venait de dépasser les premières maisons des faubourgs, je le regardai alors : sa noble figure peignait le bonheur de son ame, des pleurs coulaient sur ses joues brunies. Il me dit, en me serrant la main : « Ami, je vais revoir mon père et ma sœur. Vous logerez chez nous. Mon père est vieux et infirme, il ne peut plus marcher; mais il vous recevra avec plaisir, comme un de nos libérateurs. »

« Je le remerciai, et j'acceptai son offre. Nous avancions toujours; nous étions dans Madrid.

« Tout à coup une femme échevelée, pâle, couverte de sang, s'élance du haut des degrés de l'église, et se jetant au-devant du soldat de la Foi :

« Mon frère ! s'écrie-t-elle, mon Alphonse !

« Et mon jeune compagnon la pressait sur son cœur ; et, tout en l'embrassant, demandait des nouvelles de son père.

« Tu vas le voir, répondit-elle, en disant ces mots, elle essuyait des pleurs.

« Et moi aussi, je pleure, dit Alphonse. Ah ! qu'elles sont douces les larmes que la joie fait couler !

— « Que parles-tu de joie ! s'écria la fille espagnole. Viens... et elle chercha à l'entraîner.

— « Où me mènes-tu ?

— « A notre père...

— « Où est-il ?... Ce n'est pas là le chemin qui conduit à sa demeure.

— « A sa demeure ! Il n'y est plus !... Ces paroles furent prononcées avec l'accent du plus violent désespoir.

— « Je frémis... Qui a pu faire sortir mon vieux père? Ma sœur, parle.

— « Des monstres! des barbares!

— « Au nom de Dieu, où est-il?

— « Sur la grande place... Viens...

« Tous les deux se mirent à courir; ils arrivèrent sur la grande place. Là, il y avait encore des victimes de la cruauté de Sayas. La fille espagnole montra du doigt les cadavres sans sépulture, et dit : Notre père est là.... Venge-le; et elle lui nomma le lâche meurtrier.

« Alphonse s'arrêta un instant; il leva les yeux au ciel, comme pour y chercher de la force et consacrer sa vengeance.

« Sa sœur était à genoux, près du vieillard affreusement mutilé. Le voilà, criait-elle. Le soldat se précipita près du cadavre. Il sera vengé! jura-t-il, et ses lèvres pâles se collèrent sur le front de son père; puis il se releva, son épée brillait dans ses mains. « Ma sœur, garde son corps; moi, je cours le venger. »

« Ce n'était plus un homme, c'était un

lion, un lion que la soif du sang dévore. Le corps de son père était là. Il s'élançait; nos soldats l'arrêtèrent. Un officier voulut le calmer, lui parler de résignation, d'oubli, de pardon.

« Malheureux! ne vengeriez-vous pas votre père? lui dit l'Espagnol. Regardez le corps du mien... et sa fureur redoubla. Bientôt nous le vîmes tomber aux genoux de l'officier; il lui prenait les mains, les baisait, le suppliait et lui demandait la vengeance comme une grace, le sang de son ennemi comme un bienfait.

Ainsi que vous pouvez le croire, ses prières furent vaines. Nous crûmes que son désespoir allait terminer sa vie. « Si le meurtrier ne meurt pas, je veux mourir, répétait-il sans cesse. »

« Un religieux de sa nation, entendant ses cris, vint près de lui. Il le repoussa. Le prêtre ne se rebuta point, et s'approcha encore. « Alphonse, lui cria-t-il, es-tu chrétien? »

« Le soldat releva la tête, et répondit

« Oui ; mais je veux venger mon père. »

« Le religieux lui montrant un crucifix : « Eh bien ! foule donc aux pieds cette croix ; car celui qui y est étendu est mort pour nous enseigner à pardonner. »

« Alphonse fit voir le cadavre de son père.

« Le prêtre devina la pensée du malheureux fils, et ajouta :

« Oui, à pardonner, même à l'assassin de notre père. »

« Alphonse secoua la tête. Le saint vieillard tomba alors à ses genoux, et élevant le crucifix, s'écria :

« Pour courir à ton ennemi, tu renverseras le prêtre de Jésus-Christ, tu marcheras sur la croix, sur cette croix que ton père a baisée à son dernier moment. » Alors je vis le soldat prendre le crucifix, le porter à ses lèvres, puis tomber dans les bras du religieux. Je crois que sa main laissa échapper son épée. »

Voilà, mon cher Eugène, l'histoire telle qu'elle m'a été racontée. Au lieu de vous

décrire des rues, des promenades et des palais, j'ai mieux aimé vous envoyer ce récit; il peint l'horrible situation de plus d'un Espagnol fidèle, à son arrivée à Madrid. On fait bien sans doute d'empêcher les vengeances; le chrétien ne peut les approuver; mais que celui qui aurait trouvé le corps de son père assassiné, prononce; est-il bien sûr qu'il n'aurait point imité l'Espagnol fidèle; il faut être bien maître de soi-même pour oser dire: Non, je ne l'aurais pas fait.

Adieu. Envoyez cette histoire à Léon: il y verra la force du Dieu qu'il sert si bien.

LETTRE XXV.

EUGÈNE A LÉON.

Nantes, 10 juin.

D'ANGERS je suis revenu prendre ma mère à B..., pour l'amener ici. Nous eûmes quelques lieues de traverse à faire. Les chemins de Bretagne sont encore à peu près les mêmes qu'au temps de madame de Sévigné, alors que son amie, la princesse de Tarente, restait prise avec sa voiture entre deux rochers, et que, pour la délivrer, on était obligé de tailler dans le roc.

Il ne nous advint rien d'aussi sérieux. Nous mîmes seulement beaucoup de temps à faire peu de chemin, et arrivâmes enfin à Oudon, joli bourg situé sur les bords de la Loire, au bas d'une côte très rapide. Pendant que ma mère se reposait quelques

instans chez le maître de poste, M. Hardoux, ancien Vendéen et chevalier de Saint-Louis, j'allai dessiner la tour octogone qui s'élève à une des extrémités du village, et qui est d'un effet si pittoresque.

Les habitans d'Oudon l'attribuent aux Romains. Dans ce pays, il en est de même de toutes les constructions qui sortent des proportions ordinaires; on en fait toujours honneur aux soldats de César, et l'on oublie ainsi nos pères, pour nommer nos vainqueurs d'un moment.

Cette tour fut bâtie par Lambert, comte de Nantes, en 849. Il venait d'être chassé de ses états par Nominoë, et l'asile que sa sœur Odda, abbesse d'un monastère voisin, lui avait accordé ne pouvait lui convenir long-temps. Le calme du cloître allait mal avec ses goûts guerriers. Il leva des contributions dans le pays, et fit construire cette forteresse, d'où il rançonnait les passans. Ce monument, qui avait résisté aux ennemis du comte Lambert et aux attaques du temps, allait tomber sous les

coups de la bande noire, quand M. le comte de Brosses, alors préfet de la Loire-Inférieure, le racheta de la destruction, en 1818. Un gouvernement gagne toujours beaucoup à employer les hommes d'esprit et de goût : dans le pays qu'ils administrent, ils naturalisent les beaux-arts, donnent de l'élégance aux constructions nouvelles qu'ils font élever, et conservent nos vieux monumens. M. de Brosses est une preuve de ce que j'avance. Le département de la Loire-Inférieure est plein de son souvenir, et les regrets de ses habitans ne sont effacés, ni par le temps, ni par la distance.

Ce fut en face de la tour d'Oudon que le marquis de Bec-de-Lièvre, bien jeune encore, reçut une balle dans la poitrine. Il était à la tête d'un parti de paysans royalistes, et à quatre-vingts pas en avant des siens. Il les exhortait à combattre pour Dieu et pour le Roi. Une balle partie de la tour, d'autres disent d'une auberge qui se trouve auprès du pont, l'atteignit. Ainsi,

après avoir servi avec distinction à l'armée de Condé, il était venu mourir en France, en face de son berceau. Blessé à mort, on le porta à la maison de La Chaise, dans la commune de Bonne-Œuvre. Il y vécut plusieurs jours encore, soigné par un de ses compagnons d'armes, M. Terrier. Ses derniers momens ne furent pas sans consolation : les secours de la religion ne lui manquèrent pas ; son ami, son parent, le jeune comte de Bourmont, reçut son dernier soupir.

De tous les beaux aspects qu'offre le cours de la Loire, le plus magnifique est celui que l'on découvre de la hauteur d'Oudon. Le fleuve coule à une grande profondeur au-dessous de vous, entre les coteaux de la Vendée et les rochers de Clermont ; des îles plantées de saules et d'osier dessinent leurs contours verdoyans sur l'azur des eaux ; souvent le paysage s'embellit encore par de longs convois de bateaux qui remontent vers Tours et Orléans. Quand ces bâtimens viennent à dis-

paraître derrière les ombrages des îles, on ne voit plus que leurs voiles blanches au milieu de la verdure ; d'autres fois, on aperçoit le bateau à vapeur avec son nuage noir, et qui semble poussé par une main invisible.

A une demi-lieue de la grande route, on entrevoit le beau château de Clermont, appartenant aujourd'hui à M. Desjamonières. Ce château fut bâti pour le grand Condé, qui, après la guerre de la Fronde, voulant se reposer de l'agitation de sa vie, chargea un de ses intendans de lui élever une digne retraite. Mais comme un Condé ne peut jamais renoncer tout-à-fait à la gloire des armes, le grand capitaine recommanda de choisir, sur les confins de la Bretagne et du Poitou, une position militaire. Il était impossible d'en trouver une plus imposante que celle qu'occupe le château de Clermont. Le prince cependant ne visita jamais cette belle demeure, et la donna à l'intendant qui avait été chargé de la faire bâtir. On y avait établi une berge-

rie royale; aujourd'hui elle n'y est plus, et M. Desjamonières y fait faire de grandes réparations.

En face de Clermont, sur l'autre coteau, une maison basse, avec une tour, paraît au milieu des arbres : c'est la Varannes, appartenant à l'un des hommes les plus éloquens de France, au comte de La Bourdonnaye.

Un peu avant d'arriver à la Seilleraye, dans le fond d'un vallon qui traverse le grand chemin, il existe encore une arche brisée, et toute recouverte de lierre. La route passait jadis sur ce pont, appelé le pont Gaubert. C'est là qu'une députation des habitans de Nantes vint complimenter Henri IV, et lui présenter les pains et les vins d'honneur. J'ai lu quelque part que cet antique usage d'offrir aux princes, lors de leur entrée dans une ville, le pain et le vin, était établi pour rappeler la mémoire des présens offerts par Melchisédech à Abraham. Cette idée me plaît, et je l'adopte.

Ce fut Valentin de Coutances qui présenta au roi les clefs des ville et château de Nantes, dont il était alors commandant. Henri IV les lui rendit. Ces clefs, d'argent doré, ont été long-temps dans la famille de Coutances.

A peu de distance du pont Gaubert, au petit château de Chassais qui pendant des siècles a appartenu aux évêques de Nantes, et qui aujourd'hui est la propriété d'un négociant, le roi déjeûna gaîment entre *Madame*, sa sœur, et la duchesse de Beaufort. La ville de Nantes offrit à *Madame* vingt livres de soie plate de toutes les couleurs, et cent livres de confitures sèches; à la belle Gabrielle, six paires de gants ambrés, un petit baril de noix confites, et six canaris merveilleusement apprivoisés, et qui coûtèrent avec leur cage dix-sept écus.

De l'autre côté du chemin, le château de la Seilleraye, appartenant au marquis de Bec-de-Lièvre, frère de celui qui fut tué à Oudon, couronne noblement le co-

teau. Il fut bâti pour le président d'Harouis, dont M. de Bec-de-Lièvre avait épousé la sœur en 1647. Ce château est vaste et régulier; les jardins ont été dessinés par Le Nôtre, et se lient fort bien avec une partie du parc, arrangée à l'anglaise par le propriétaire actuel.

Madame de Sévigné a daté plusieurs de ses lettres de la Seilleraye : son souvenir y est encore cher. On y voit son portrait peint par Mignard, précieusement conservé par le marquis de Bec-de-Lièvre, qui y attache un grand prix.

Madame de Bec-de-Lièvre, née d'Harouis, hérita du château de la Seilleraye, bâti pour son frère, et, depuis ce temps, cette belle demeure est restée dans la famille Bec-de-Lièvre.

M. d'Harouis, l'ami si constant de madame de Sévigné, et sa sœur, madame de Bec-de-Lièvre, étaient enfans de M. Louis d'Harouis, premier président de la chambre des comptes de Bretagne, et de Simone de Rotrou-Nogent.

Nous n'étions plus qu'à trois lieues de Nantes : nous aperçûmes sa haute cathédrale ; elle se dessinait seule sur l'horizon du soir. Les maisons de la ville, bien que fort élevées, ne se voient pas de si loin. Il y avait une grande pensée dans cet usage de nos devanciers, de donner à leurs monumens religieux une élévation qui dominât tous les autres monumens de leurs villes. C'était établir dans le paysage, comme dans le monde moral, la pensée de Dieu au-dessus de tout.

Sur le chemin poudreux, après la dévorante ardeur du jour, le pauvre piéton aperçoit de loin la maison de prières, qui est aussi un lieu de repos ; à cette vue, il secoue la poussière de la route, et, essuyant la sueur de son front, il se répète : Voilà le temple de celui qui a dit : *Vous qui êtes fatigués, venez à moi*, et il reprend courage. Pour tous les hommes, en général, la vue de nos églises est salutaire ; elle rattache la terre avec le ciel ; elle montre au voyageur le véritable but de

son voyage, et la croix du cimetière est tout près, pour lui dire que le pèlerinage n'est pas long...

En me demandant, mes chers amis, le journal de mon voyage, vous vous êtes exposés à toutes mes rêveries. Je vous raconterai non-seulement tout ce que je verrai, je vous dirai encore tout ce que j'éprouverai. Vous savez que je cherche des souvenirs des temps passés : le plus beau site sans souvenirs est sans attraits pour moi.

Nous sommes arrivés à Nantes à huit heures du soir ; ma mère est descendue chez madame B....., son ancienne amie ; nous y avons un charmant logement sur le Cours. Les approches de la capitale de la Bretagne, du moins par la route de Paris, ne sont pas dignes d'une si belle ville. Rien ne l'annonce ; un pays plat sans châteaux, sans jolies maisonnettes, sans beaux arbres : voilà ce que l'on rencontre depuis la Seilleraye.

Ma mère a bien supporté la route ; elle

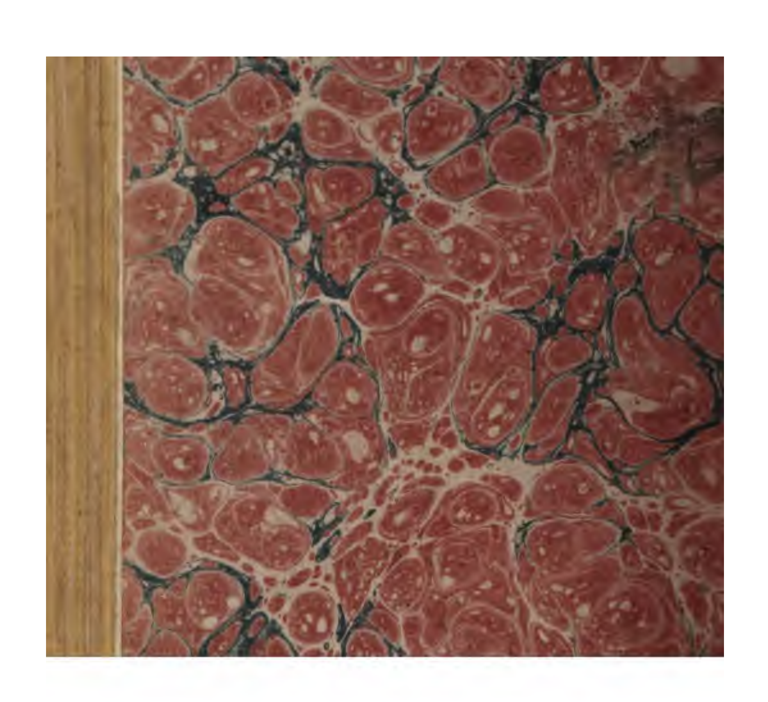
n'est pas fatiguée. Adieu ; je vous embrasse tous les deux.

Tout à vous,

EUGÈNE.

Je vous ai dit qu'à Oudon le maître de poste était un ancien Vendéen ; à la Seilleraye, c'est encore un compagnon de Charette. Le voyageur royaliste peut s'adresser au sieur Bedel ; il a fait toutes les guerres de la Vendée, et peut lui raconter de nombreux faits d'armes.

FIN DU TOME PREMIER.




Stanford University Libraries
3 6105 004 450 743

